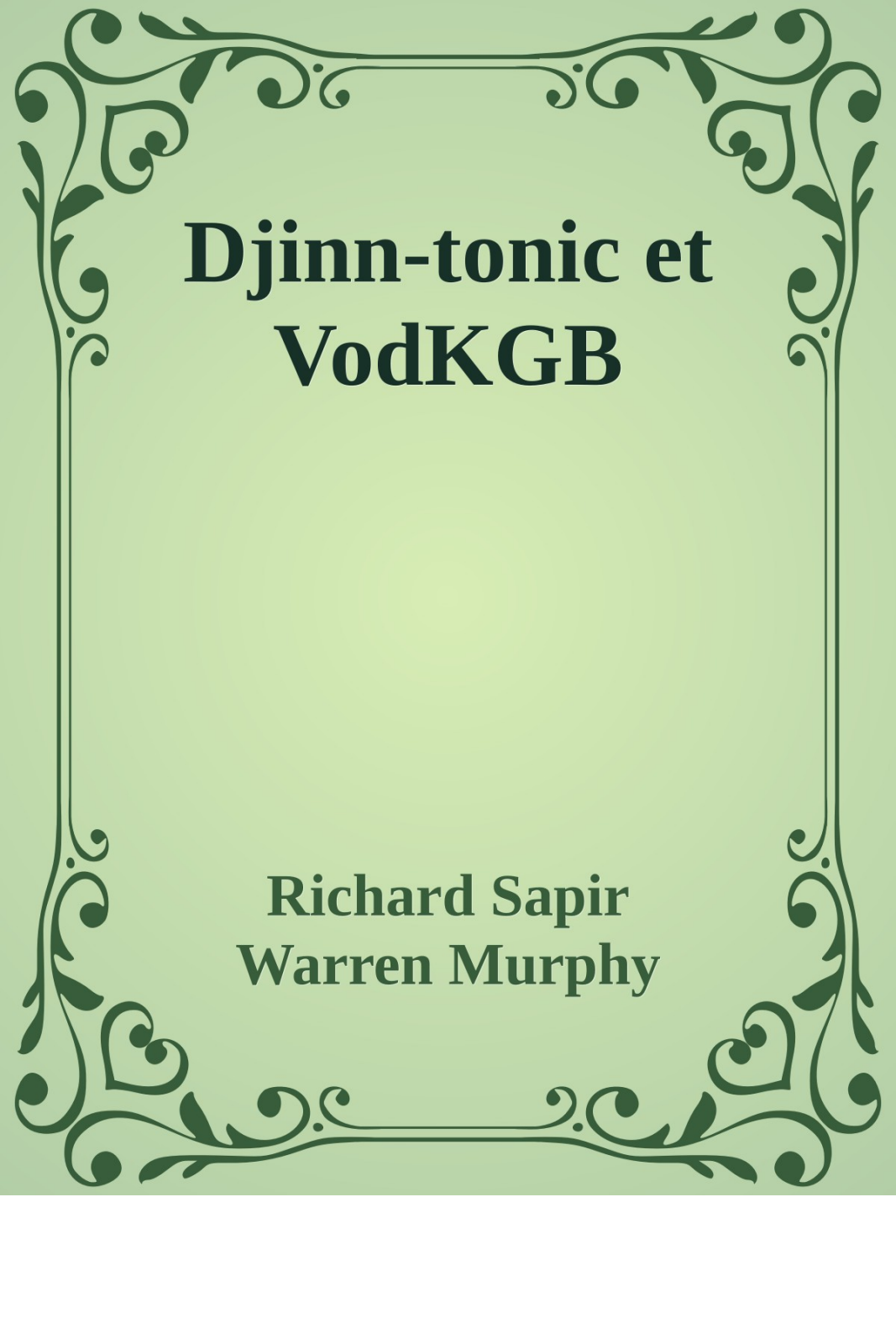




Djinn-tonic et VodKGB

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Djinn-tonic et VodKGB



Djinn-Tonic et VodKGB

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU
78 SOVIET BLUE-DJINN

79 SILENCE, ON TUE !

80 IMPLACABLEMENT MORT

81 AMÉRIQUE À VENDRE

82 AZTÈQUE TARTARE

83 CASSE-TÊTE MONGOL

84 PÉRIL VERT

85 KALI L'IMPLACABLE ÉPOUSE

86 LES PORCS DE L'ANGOISSE

87 MORTS AU PROGRAMME

88 SANG POUR SANG

89 L'OUTSIDER

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**Djinn-Tonic
et VodKGB**

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN

PAR FRANÇOISE DORIS



Titre original :
GHOST IN THE MACHINE

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1992

© UGE Poche Vaugirard/GECEP, 1994

pour la traduction française

ISBN 2-265-00193-7

Édition originale :

ISBN 0-451-17326-0

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10014

CHAPITRE PREMIER

Randal T. Rumpp gagnait sa vie grâce au téléphone. Cet humble instrument était le symbole de son empire, de son immense célébrité, de son énorme fortune. Entre les mains du soi-disant milliardaire qu'il était, l'engin attirait l'argent aussi sûrement qu'un paratonnerre attire la foudre.

C'est pourquoi Rumpp gardait toujours un appareil à sa portée. Il y en avait toute une rangée sur son bureau. Chaque automobile, chaque yacht qu'il possédait était rempli de téléphones sans fil. Même dans les restaurants, le maître d'hôtel veillait toujours à ce que la table de Mr. Rumpp soit équipée d'un poste placé juste à gauche de sa fourchette.

Pourtant, le jour où tous les appareils cessèrent de sonner dans la Tour Rumpp, Randal Tiberius Rumpp vécut dans la terreur d'entendre à nouveau leurs sonneries stridentes.

Ce jour-là, en arrivant, à six heures du matin, il posa à son assistante la question rituelle :

— Des appels pour moi, Dorma ?

— Non, Mr. Rumpp.

Alors, pour la première fois dans sa fulgurante carrière, il fut soulagé d'apprendre qu'aucun message ne l'attendait. Autrefois, il était assailli de coups de fil en provenance de Tokyo, de Hong Kong, de Zurich. Mais, peu à peu, ces appels s'étaient espacés et, à présent, il n'y avait plus que ses créanciers qui l'appelaient.

Donc, s'il n'y avait pas de message, cela voulait dire que les banques n'avaient pas encore saisi les derniers trophées d'une carrière mal employée : la Tour Rumpp, dominant 5th Avenue, et le *Rumpp Regis Hôtel*, sur la 3rd.

Mais c'était quand même un rude coup pour son ego.

— Vous en êtes sûre ? questionna-t-il.

— À mon avis, les lignes doivent être encore en dérangement.

— Bon, si quelqu'un appelle, prenez ses coordonnées et dites que je rappellerai dès que je serai un peu moins débordé, vu ?

— Oui, Mr. Rumpp.

D'un geste affecté, Randal Rumpp tapota sa célèbre chevelure

bouffante puis entra dans son bureau, une pièce gigantesque, aussi somptueuse qu'une cathédrale. Il sortit de son attaché-case son téléphone cellulaire ; avec toutes les coupures qu'il y avait sur le réseau ces temps-ci, c'était plus prudent. Puis il alla jusqu'à la fenêtre.

De l'autre côté de la rue se dressait un gratte-ciel de verre argent, un peu moins haut et bien moins beau que la tour qui portait son nom. Randal Rumpp avait tout fait pour empêcher la construction de cet immeuble qui lui bouchait la vue, multipliant les actions en justice contre les instigateurs du projet. En vain.

Pourtant, quand le bâtiment fut achevé, il faisait dix étages de moins qu'initialement prévu : les procès avaient saigné à blanc les promoteurs et, à la grande satisfaction de Randal Rumpp, il manquait un étage à l'édifice pour égaler sa tour. Mais Randal Rumpp n'en demandait pas plus. Simplement il lui était insupportable que quelqu'un ou quelque chose pût le surpasser.

Le jour de l'inauguration de cette odieuse construction, il avait fait savoir, par l'intermédiaire de son service de presse, qu'on n'avait jamais vu depuis Quasimodo de nain plus laid que ce bâtiment. Quand sa colère fut retombée, il dicta une nouvelle déclaration :

— Finalement, cet immeuble me plaît. Chaque jour, quand je regarde par la fenêtre de mon bureau, je vois la Tour Rumpp, et moi-même, reflétés dans le miroir le plus cher qui ait jamais été construit. Et ça ne m'a rien coûté.

Donc, en ce dernier jour d'octobre, Randal Rumpp contemplait, sur la surface réfléchissante qui lui faisait face, l'image de sa possession la plus précieuse. La Tour Rumpp était aussi flamboyante que son propriétaire : un mirage d'acier et de verre polarisé couleur bronze, qui semblait assez fragile pour qu'on pût le briser d'un jet de pierre. Cette illusion était assez proche de la réalité. L'empire Rumpp était bâti d'acier, de verre, de béton et de dettes. Ces dettes étaient les vraies fondations des biens immobiliers de Randal Rumpp. Plus il empruntait, plus il pouvait construire et acheter. Et plus il construisait, plus il achetait, plus les banques lui prêtaient d'argent.

Tout avait commencé à aller de travers après le naufrage boursier sur le marché des obligations à haut risque. Cependant, ses dettes n'étaient encore que des chiffres sur un ordinateur. L'argent continuait à circuler. Les salaires étaient payés. Les loyers étaient perçus. Et la presse continuait à publier ses déclarations fracassantes. Tant qu'on lui ferait de la publicité, Randal Rumpp savait qu'il pourrait s'en sortir.

Mais les dettes continuèrent à s'accumuler, jusqu'au jour où son conseiller financier le prit à part et lui murmura :

— Vous êtes ruiné.

— Ruiné ! rugit Randal Rump. Comment ça ? Mon patrimoine est estimé à plus de deux milliards de dollars.

— Sans doute. Mais vos dettes se montent à trois milliards et demi.

— Et alors ? Je vais vendre quelques bricoles. Mon yacht. Ma propriété en Floride. De toute façon, je n'y mets plus les pieds depuis mon divorce.

— Au cours d'aujourd'hui, *Mal-de-Mer* ne vaut plus que la moitié de son prix d'achat.

— Ça va s'arranger. Le marché de l'immobilier va reprendre. Je vais donner une conférence de presse pour annoncer que j'achète un truc colossal. On va répandre la nouvelle que la tendance est à la hausse. Ça dopera le marché, le temps que je revende quelques bicoques en faisant la culbute. Puis je me retire et je laisse les gogos payer les pots cassés.

— Vous ne pouvez rien espérer de ce côté-là, Mr. Rump, répondit le conseiller financier d'un ton morose.

— Mais on ne peut pas être ruiné avec un patrimoine de deux milliards et demi de dollars !

— Mr. Rump, laissez-moi vous expliquer la chose en termes clairs : si vous possédiez un dollar et que vous deviez un dollar quatre-vingts, comment vous décririez-vous ?

— Comme un miséreux.

— Je préfère le terme « surendetté ». C'est exactement votre situation. Vos dettes s'élèvent à près de deux fois le montant de votre patrimoine.

— Mais personne ne me laissera tomber. Que pourraient faire les banques ? Me saisir ?

— Peut-être.

— Ridicule. Personne ne saisit des gratte-ciel de plusieurs milliards. Mes casinos d'Atlantic City suffiront à régler la dette.

— Le compte n'y est pas. Je suis désolé, fit le conseiller financier en secouant la tête.

— Vous n'êtes pas désolé ! Vous êtes *viré* ! Vous ne comprenez rien aux affaires ! La politique économique, c'est moi !

Lentement, le conseiller financier se leva et referma son attaché-case.

— Je vous enverrai ma note d'honoraires.

— Envoyez-moi ce que vous voudrez ! Je ne paierai pas.

— Vraiment ?

— Écoutez, de deux choses l'une, rétorqua Rumpp, sarcastique : ou bien vous avez raison, auquel cas vous êtes le dernier sur la liste de mes créanciers. Ou bien vous êtes incompetent et, dans cette hypothèse, je n'ai aucune raison de vous payer. En fait, je devrais sans doute vous intenter un procès pour escroquerie. Disparaissez de ma vue.

Une fois seul, Randal Rumpp appela son assistante :

— Dites au service d'entretien de mettre l'ascenseur hors service. Je veux que cet escroc redescende à pied les vingt-quatre étages.

— Oui, Mr. Rumpp.

Satisfait, Randal Rumpp s'activa au téléphone. Deux cabinets de relations publiques travaillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour promouvoir l'idée que Randal Rumpp était l'homme qu'il fallait absolument battre pour se faire un nom dans le monde des affaires. Cela marchait toujours avec les arrivistes. Ils étaient les plus faciles à rouler.

Il ne lui fallut qu'une heure pour découvrir qu'aucun des poissons habituels ne mordait à l'hameçon.

— Que diable se passe-t-il ? hurla Rumpp dans le combiné.

La voix à l'autre bout du fil répondit d'un ton froid :

— J'ai lu votre livre, Rumpp.

— *L'Art de l'arnaque* me rapporte trente mille dollars par mois en droits d'auteur !

— Il explique parfaitement comment le spéculateur vaniteux et sans scrupules que vous êtes gère ses affaires douteuses.

— Écoutez, mon vieux. Randal Rumpp a le plus gros ego qu'on puisse trouver sur le marché, je vous conseille de ne pas l'oublier ! tempêta Rumpp, avant de raccrocher violemment.

Mais dans la solitude de son somptueux bureau, il dut reconnaître que ce livre n'était peut-être pas une bonne idée.

— Je surmonterai ça, murmura-t-il.

En réalité, le volume sans cesse croissant de ses dettes n'était pas si facile à surmonter, comme il ne tarda pas à le constater.

L'une après l'autre, les échéances se présentèrent. L'un après l'autre, ses biens durent être liquidés à bas prix. Après chaque vente, l'ex-milliardaire fit répandre la rumeur qu'il avait roulé l'acheteur. Mais désormais, Randal Rumpp lui-même ne croyait plus aux déclarations fracassantes de son propre service de relations publiques.

Au bout d'un mois, son nouveau conseiller financier lui apprit la mauvaise nouvelle :

— Vous n'êtes plus solvable.

— Impossible, répliqua Randal Rumpp, je possède le plus grand yacht du monde.

— Selon les documents en ma possession, vous avez vendu le *Rumpp Queen* il y a trois mois.

— Vraiment ? Oh, c'est juste. J'avais oublié. Je ne montais jamais sur ce rafiote, de toute façon. J'ai horreur de l'eau.

— Je tiens à vous préciser en outre que, à eux seuls, les intérêts dus vous ôtent tout espoir de redressement. À titre indicatif, reportez-vous au chapitre onze de votre ouvrage...

Intrigué, Randal Rumpp s'empara d'un exemplaire de *L'Art de l'arnaque* et se mit à le feuilleter. Arrivé au chapitre en question, il releva un front sourcilieux.

— L'arn... l'affaire du club de football ? En quoi cela pourrait-il m'aider ?

— Il ne s'agit pas de cela, répondit sèchement le nouveau conseiller financier.

— Oh, je vois, dit Rumpp, vous faites allusion à la partie consacrée aux *Gagnants, ces mal-aimés*. Mais je ne comprends toujours pas à quoi vous voulez en venir. Le chapitre onze parle de Tyson, ce boxeur déchu...

— Ce à quoi je songeais, intervint le conseiller, c'est au dépôt de bilan.

Randal Rumpp referma brusquement le livre ; ses yeux lançaient des éclairs.

— Hors de question. Je ne paierai pas mes créanciers, c'est tout.

— Ce sont les banques qui vont vous saisir.

— C'est leur propre avenir qu'elles saisiront, dans ce cas, aboya Rumpp. Elles couleront avec moi. Toute ma vie, j'ai joué avec l'oligarchie financière, les banques, les compagnies d'assurances, les spéculateurs. Mais fini de faire joujou. À partir d'aujourd'hui, Randal Tiberius Rumpp ne paiera plus un centime. Poussons-les dans leurs

retranchements. Nous verrons bien qui flanchera le premier.

Au bout d'un mois, en effet, les banquiers entamèrent les procédures de saisie. D'abord, ce fut la villa de Floride. Puis les derniers casinos. Ensuite, ils s'attaquèrent à ses propriétés de Manhattan. À chaque nouvelle saisie, les téléphones retentissaient. L'espace d'une journée. Mais quand la société Rumpp eut fait savoir que son PDG ne donnerait plus d'interviews, même ces brusques flambées d'intérêt s'éteignirent.

Le jour où les téléphones se turent totalement, Randal Rumpp ne possédait plus que la Tour et le *Rumpp Regis Hôtel*.

— Il doit y avoir un moyen de sortir de ce trou noir, marmonnait-il. Je pourrais peut-être acheter la Russie à crédit et la rebaptiser « Rumponie ».

L'interphone bourdonna.

— Qu'y a-t-il ? demanda Randal Rumpp.

— Un représentant de la Banque des percolateurs chimiques de Hoboken demande à vous voir.

— Il est seul ?

— Il y a quelqu'un du bureau du shérif avec lui.

— Le shérif ? Qu'est-ce qu'il vient faire ? Une quête pour ses bonnes œuvres ? Ne les laissez pas entrer. Dites aux gardes de les jeter dehors.

Randal Rumpp raccrocha. Un téléphone sonna. Il y en avait tellement dans le bureau que Rumpp ne sut pas tout de suite d'où provenait la sonnerie. Une lumière rouge s'alluma sur son poste cellulaire. On l'appelait sur sa ligne directe, un numéro seulement connu de ses amis intimes. Il décrocha en souriant.

— Ici Rumpp, annonça-t-il en tapotant les deux kilos de cheveux cramponnés sur sa tête comme une anémone de mer.

— Et ici ton ex ! ronronna une voix de gorge.

— Igoria ?

— Bien sûr, chèque. Mon petit doigt m'a appris qu'on allait te saisir. Je voulais seulement te dire à quel point cela m'attristait.

— Je n'en crois pas un mot.

— Et tu as bien raison, chèque. Comment va cette petite chose blonde, tu sais celle qui a les mamelons en creux ?

— Igoria, tu sais comment tu vas finir ? Comme Zsa-Zsa Gabor, liftée à mort et réduite à gifler les agents de la circulation pour faire parler de toi.

— Si tu ne sais pas où dormir, je viens d'acheter un amour de petit divan Louis-XIV. Mais apporte tes draps.

— Espèce de sorcière ! cracha Rumpp avant de raccrocher.

Il réfléchit un moment, le visage froncé par sa célèbre moue.

— Il faut que je lui rende la monnaie de sa pièce... Je sais ! fit-il en claquant des doigts. Je vais donner à *Vogue* le nom de son chirurgien esthétique.

Il décrocha l'appareil central. Pas de tonalité. Il en essaya un autre. Rien.

— Que se passe-t-il avec les téléphones ? demanda-t-il à son assistante par l'interphone. Je n'arrive pas à avoir la tonalité.

— Je vais vérifier.

Il devint bientôt évident qu'aucun des appareils ne fonctionnait.

— Peut-être... peut-être la compagnie a-t-elle résilié l'abonnement, hasarda Dorma Wormser.

— Ils n'oseraient pas !

— Ils avaient menacé de le faire si les factures n'étaient pas réglées.

— Appelez-les. Dites-leur que le chèque est parti aujourd'hui.

— Les appeler, mais comment ? Toutes les lignes sont coupées.

— Téléphonez de la cabine au coin de la rue.

— Tout de suite, Mr. Rumpp.

Il se carra dans son fauteuil, en se disant que, s'il déduisait du salaire de son assistante le temps passé hors du bureau, il n'aurait pas à lui rembourser le prix de la communication, et il s'en tirerait même avec cinquante cents de bénéf. De nos jours, un chef d'entreprise devait savoir économiser.

Mais à peine Dorma était-elle partie que tous les téléphones se mirent à brailler en même temps.

Randal Rumpp écarquilla des yeux ébahis, face aux rangées d'appareils émettant des bruits furieux, comme autant de serpents à sonnettes électroniques. Il décida de ne répondre à aucun d'entre eux.

Puis les télécopieurs se mirent de la partie. Rumpp s'élança vers la table où trônaient les quatre fax, qui laissaient échapper des feuilles

de papier pareilles à de longues langues blanches. Il déconnecta les appareils. Juste à temps.

Les feuilles étaient vierges. Il ne savait pas s'il était légal de faxer des préavis de saisie, mais il valait mieux ne pas prendre de risques inutiles. Il regagna son bureau, sur lequel les téléphones continuaient leur tintamarre. Un à un, il les décrocha, pour raccrocher aussitôt. Cela ne servit à rien. Les appareils continuèrent à sonner de plus belle.

En désespoir de cause, il s'empara d'un récepteur et hurla :

— Laissez-moi tranquille !

À sa grande surprise, une petite voix lui répondit :

— Aidez-moi. Je suis coincé dans le téléphone.

— Bon Dieu ! Que se passe-t-il avec ces engins ? tonna Rumpp, en reposant brutalement le combiné.

Un instant plus tard, l'assistante de direction déboula dans le bureau, les yeux vitreux, le visage livide.

— Qu'avez-vous donc ? questionna Randal Rumpp.

— Mon... Mr. Rumpp ! Je... n'ai... pas... pu sor... sortir de... l'immeuble, haleta la femme.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que je ne voulais pas... m'enfoncer. Comme... les autres.

— Vous enfoncer dans quoi ?

— Le trottoir, Mr. Rumpp. Les gens s'enlisent dans le trottoir. C'est horrible. Comme dans des sables mouvants.

Randal T. Rumpp était parvenu au pinacle parce qu'il savait lire dans l'esprit des gens. Il lisait dans celui de son assistante. Elle n'était ni ivre ni droguée. Elle n'essayait pas de le faire marcher. Elle était sérieuse. Elle était terrifiée. Si invraisemblable que son histoire pût paraître, il devait la prendre en considération.

— Les représentants de la banque sont-ils toujours en bas ? demanda-t-il d'une voix ferme.

— Oui.

— Ont-ils vu ce que vous avez vu ?

— Je ne crois pas.

— Et le garde ?

— Non, Mr. Rumpp.

— Redescendez, et dites au garde de les jeter dehors.

— Mais, Mr. Rumpp !

— Par la porte principale. Pour que je puisse voir ce qui se passe.

La secrétaire était en larmes.

— Sinon, je descends moi-même et je lui dis de *vous* jeter dehors.

— Tout de suite, Mr. Rumpp, sanglota l'assistante avant de s'éloigner en hâte.

Randal Rumpp marcha jusqu'au mur nord, décoré de couvertures de magazines à son effigie. Il souleva celle du *Vanity Fair* qui dissimulait un moniteur de télévision en circuit fermé. Des caméras étaient cachées dans tout l'immeuble. Il appuya sur la touche portant l'inscription : Caméra 4. Le hall d'entrée apparut sur l'écran. Une foule y était rassemblée. Les gens se pressaient contre la façade, la palpant avec curiosité. Randal Rumpp se demanda pourquoi.

Puis un des gardes en uniforme noir traversa le hall, escortant un homme en costume de flanelle grise et un autre en uniforme bleu. Le représentant de la banque et le shérif.

Les trois hommes n'avaient pas fait plus de quatre pas à l'extérieur qu'ils levèrent les bras en l'air, comme s'ils perdaient l'équilibre. Ils se contorsionnèrent comme des surfeurs, l'air incrédule.

Puis, sous le regard étonné de Randal Rumpp, ils s'enfoncèrent dans ce qui semblait pourtant être un trottoir en béton.

La foule recula ; certains s'enfuirent, comme s'ils craignaient que le sol ne les engloutît à leur tour. Mais seuls les trois hommes étaient touchés par ce phénomène. Le moniteur ne transmettait aucun son. Randal Rumpp tripota en vain le bouton de réglage du volume. De toute manière, à voir les grimaces frénétiques des hommes enlisés, il préférait ne pas entendre leurs hurlements de terreur.

Au bout d'une minute et demie, ils avaient disparu jusqu'à la taille. Ils se mirent à heurter le trottoir de leurs poings. Leurs mains s'enfoncèrent dans le sol. Quand leur menton ne fut plus qu'à deux centimètres du trottoir, l'employé de banque se mit à pleurer ; le garde se contenta de fermer les yeux ; le shérif battit des bras tel un oiseau bleu affolé. Inexorablement, le trottoir monta jusqu'à leur nez, au-dessus de leurs yeux écarquillés, et se referma au-dessus de leur tête.

Randal Rumpp fixait le trottoir désert, qui, défiant toutes les lois naturelles, venait d'engloutir trois êtres humains. Il cligna des yeux. Son regard se porta sur le calendrier ; 31 octobre. Halloween. Il prononça alors le mantra qui l'avait porté au sommet du monde des affaires avant qu'il dévale la pente conduisant à la faillite :

— Il doit y avoir un moyen de tourner ce désastre à mon avantage !

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo, et il assistait à la vingtième réunion des anciens élèves du lycée Francis Wayland Thurston, promotion 72.

La réunion avait lieu au Club Pickman, dans la banlieue de Buffalo. À l'entrée, Remo déclina le nom qu'on lui avait donné.

— Edgar Perry.

La femme releva la tête et s'écria :

— Eddie ! Ça fait des siècles !

— Une éternité, reconnut Remo qui loucha sur le badge d'identité de la femme avant d'ajouter : Pamela.

— Eh oui ! Tu te rappelles ? Attends, je vais te donner ton badge.

Elle fouilla dans un classeur et lui tendit une carte plastifiée ornée d'une photo découpée dans une mauvaise copie d'un portrait de groupe. La photo montrait un visage affable au regard effaré.

— Ouais, c'est bien moi, fit Remo, en épinglant le badge à son revers.

Le visage d'Edgar Perry ne ressemblait en rien à celui de Remo Williams. Même la couleur des yeux était différente.

— Ça ne fait aucun doute, renchérit Pamela.

— Lewis est arrivé ? questionna Remo d'un ton désinvolte.

— Lewis Theobald ? Oh, lui, il a drôlement changé. Tu ne le reconnaîtrais jamais.

Remo parcourut la salle du regard. Même les yeux fermés, il aurait pu dénombrer exactement les participants, rien qu'en mesurant la quantité de chaleur dégagée par leurs corps.

Cela faisait bien longtemps qu'il avait appris à détecter le nombre précis d'ennemis tapis dans l'obscurité, grâce aux radiations calorifiques. Ç'avait été d'ailleurs un long apprentissage, ponctué de rares récompenses et de fréquents châtiments, avant qu'il ne parvienne à maîtriser cette technique dont il avait, depuis, oublié peu à peu les tenants et les aboutissants. Elle était devenue instinctive. Maintenant, il rentrait dans une pièce, percevait la chaleur, et un chiffre surgissait aussitôt dans sa tête.

Les yeux bruns et enfoncés de Remo scrutèrent l'océan de têtes. Aucun des visages ne lui était familier. Et celui de Lewis Theobald ne lui aurait rien dit, de toute façon. Mais ce n'était pas un visage qu'il cherchait. C'étaient des oreilles.

— C'est lui, dit Remo, en désignant un homme blond dont les petites oreilles étaient pratiquement dépourvues de lobe. Le gars blond, avec la moustache rousse.

— Tu as raison ! Tu dois avoir une mémoire fantastique. Comment as-tu fait ? questionna Pamela.

— J'ai une mémoire fantastique, répondit Remo, à qui on avait montré quelques heures avant des photographies du sujet, avant son opération de chirurgie esthétique.

Il n'existait pas de photos post-opératoires. Mais aucune intervention ne pouvait agrandir le lobe des oreilles.

Il se fraya un passage dans la foule, rejoignit l'homme portant le badge au nom de Lewis Theobald, et lui assena dans le dos une claque vigoureuse.

— Lew !

L'homme se retourna, une coupe de champagne à la main, et dévisagea Remo avec une expression surprise. Ses yeux allèrent du sourire amical de Remo au nom imprimé sur son badge. Il empoigna vivement la main de Remo.

— Edgar ! Comment m'as-tu reconnu ?

— À tes oreilles, répondit Remo avec un mince sourire.

— Hein ?

— C'est une blague. Eh bien, ça fait un bail, hein ? Voyons... pas loin de vingt ans, non ? Tu n'as pas changé d'un poil.

— Toi non plus, Eddie. Mon Dieu, c'est vraiment formidable de te revoir.

— Je savais que tu dirais ça. Hé, tu te rappelles la fois où on avait dû disséquer une grenouille, pour le cours de biologie ?

— Comment aurais-je pu l'oublier ?

— Et comment tu as coupé la tête de la bestiole et tu l'as mise dans le café de Mrs. Shield ?

— C'était super ! s'exclama Lewis, avec un rire forcé.

Il passa un bras autour des épaules de Remo.

— Eddie, tu ne sais pas à quel point je suis content de te voir. Je

vis dans l'Ohio depuis 77, et j'ai perdu contact avec tout le monde.

Une rousse au visage fripé s'approcha d'eux et dit :

— Eddie ! Quelle joie de te revoir !

Elle planta un baiser sur la joue de Remo.

— Tu te souviens de Lew ?

La femme contempla le soi-disant Lewis Theobald, décontenancée, puis répondit, avec un sourire contraint :

— Lewis ! Bien sûr. Quel plaisir de te retrouver !

— Le plaisir est pour moi.

La rousse s'éloigna, en jetant à Remo :

— Il faudra rattraper le temps perdu.

— Compte sur moi, rétorqua-t-il.

Ça marchait. Exactement comme on l'avait prévu, en haut lieu. En vingt ans, les gens changent. Les cheveux se raréfient. Les barbes poussent ou disparaissent. Les kilos s'installent. Personne ne soupçonnait qu'Edgar Perry n'était pas Edgar Perry, qui purgeait en fait une peine de vingt ans pour meurtre au pénitencier de Riker's Island ; l'invitation à la réunion avait été interceptée avant d'atteindre la boîte postale de la prison. Un coup de veine que le seul membre de la promotion 72 mis dans l'impossibilité de se rendre à la réunion ait eu la même couleur de cheveux que Remo. De la veine pour Remo. Pas pour l'homme qui essayait de se faire passer pour Lewis Theobald.

— Alors, Eddie, reprit le faux Lewis. Qu'as-tu fait depuis tout ce temps ?

— Moi ? J'ai fait un tour au Viêt-nam, entre deux rondes de police, répondit Remo, en le regardant droit dans les yeux.

— Tu es flic ? interrogea Lewis, stupéfait.

— Plus maintenant. J'ai eu droit à une promotion. Je travaille pour le gouvernement.

— Dans quelle branche ?

— La chasse à la belette.

L'homme qui se faisait appeler Lewis Theobald riva son regard à celui qui prétendait être Edgar Perry. Aucun d'eux ne cilla.

— À la belette ? finit par répéter Theobald, d'une voix sans timbre.

— Ouais, les belettes humaines. Les gars qu'on ne peut pas attraper d'une autre manière.

— Je ne te suis pas...

— Les tueurs en série. Les criminels en col blanc. Les gros méchants que même les Fédéraux n'arrivent pas à coincer. Un boulot super-secret.

— Le FBI ?

— Tu gèles. Non, je suis le chasseur de belettes en chef de l'Oncle Sam.

— Pourquoi n'ai-je jamais entendu parler de toi ?

— Seules les belettes entendent parler de moi. Mais à ce moment-là, il est déjà trop tard pour elles.

— Qui eût cru qu'Edgar Perry travaillerait un jour pour la CIA ? fit le prétendu Lewis Theobald, avec un sourire entendu.

Remo lui rendit son sourire, tout en faisant distraitement tourner ses mains. C'était une habitude qu'il avait, quand il s'apprêtait à frapper sa cible. Les manchettes de sa chemise effleuraient ses poignets épais. Il détestait porter une veste et une cravate, mais c'était une réunion d'anciens élèves. Et, en haut lieu, on ne tenait pas à ce qu'il se fasse remarquer. Surtout depuis sa récente opération de chirurgie plastique.

Que Manuel la Belette continue donc à penser qu'il travaillait pour la CIA. Ce n'était pas vrai. Et Manuel la Belette ne craignait pas la CIA, on le savait. On savait qu'il ne craignait rien ni personne.

Depuis la guerre du Golfe, et l'effondrement de son principal employeur, l'URSS, Manuel Silva était devenu indésirable sur toute la planète. Le plus redouté et le plus habile des terroristes de ces vingt dernières années, responsable d'une série de piratages aériens, d'assassinats politiques et d'attentats à la bombe, avait été plusieurs fois expulsé de Syrie. En général vers la Libye. Invariablement les Libyens le réexpédiaient à Damas. Même les Irakiens ne voulaient plus de Manuel la Belette.

Finalement, il avait disparu de lui-même. On avait suivi sa trace jusqu'à Montréal, où il semblait s'être volatilisé. À Washington, les forces de sécurité étaient en état d'alerte maximum. En haut lieu, grâce à un vaste réseau informatique, on avait fini par le retrouver. Manuel ne s'était pas introduit aux États-Unis pour y commettre des actes terroristes, mais pour revêtir une nouvelle identité.

Celle de Lewis Theobald, découvert mort dans son appartement d'Akron, Ohio, la moelle épinière sectionnée par une mince lame plantée dans sa nuque. Un meurtre qui portait la signature du terroriste basque. Puis les parents de Lewis Theobald avaient été tués

de la même manière dans leur condominium de Miami. En haut lieu, on avait alors su quel était le plan de La Belette : supprimer tous ceux qui auraient pu prouver que Lewis Theobald n'était pas Lewis Theobald. Quand le nouveau Theobald s'était installé à Buffalo et y avait ouvert une imprimerie, en haut lieu ou avait décidé d'agir. La réunion des anciens élèves était l'occasion idéale ; Manuel ne songerait pas à y venir armé. Pas plus qu'il ne s'attendrait à y rencontrer son assassin.

— Qui a dit que je travaillais pour la CIA ? murmura Remo.

— Si ce n'est ni pour le FBI, ni pour la CIA, pour qui donc travaillerais-tu ?

— Pour CURE, répliqua Remo, d'un ton enjoué.

— CURE ? Jamais entendu parler.

— C'est normal, répondit Remo en souriant. Officiellement, nous n'existons pas.

— Oh ?

— Cette organisation a été fondée dans les années soixante, poursuit Remo d'un ton léger. C'est une agence de contre-espionnage, dirigée par un seul homme, qui relève uniquement de l'autorité du Président. Pas de personnel officiel, pas de salaire déclaré. Pas même un bureau à Washington. De cette manière, si ça tourne mal, CURE peut disparaître en moins d'une heure.

— Tu veux dire que c'est toi qui diriges cette organisation ?

— Non, moi, je ne suis que la force de frappe.

Manuel la Belette se permit un sourire tranquille.

Il avait retrouvé son assurance. Remo savait ce qu'il pensait : qu'Edgar Perry lui racontait une histoire à dormir debout, qu'il travaillait dans un service subalterne du ministère de la Défense et essayait de se faire passer pour plus important qu'il n'était.

— Si nous allions dans l'autre pièce ? proposa Manuel. J'aimerais en apprendre davantage sur... CURE.

— Pourquoi pas ? Après tout, on a disséqué des grenouilles ensemble.

Manuel entraîna Remo vers la salle de banquet. Il bougea légèrement son bras libre et Remo entendit la lame plate dissimulée dans la manche glisser dans la main de la Belette.

La salle à manger, pour l'instant déserte, était décorée de citrouilles évidées et sculptées, à l'intérieur desquelles brûlait une bougie.

Halloween était proche.

— Quelle place occupes-tu exactement dans l'organigramme de CURE ? demanda Manuel, quand ils furent assis à la table.

— Entre constipation et colique, répondit Remo. La constipation, c'est Smith, mon patron. Affectueusement surnommé En Haut-Lieu. La colique, c'est mon maître. Un Coréen.

— Ye né té suis plous, dit la Belette, trahissant son accent d'origine.

— Comme je te l'ai expliqué, je suis un chasseur de belettes. Tu vois, il y a longtemps de ça, un président a vu la menace qui pesait sur le pays. Les criminels tenaient le haut du pavé. Les terroristes opéraient en toute impunité. Les Soviétiques parlaient de nous exterminer. Et la Constitution était bafouée par des gens haut placés ne songeant qu'à s'enrichir.

— Je vois, fit la Belette, qui ne voyait rien du tout. Mais je ne comprends toujours pas ton rôle.

— Tu ne jures de ne pas le répéter ? chuchota Remo.

— Je le jure.

Remo se pencha davantage, en se demandant ce que cet idiot attendait pour lui sauter à la gorge.

— J'occupe le poste d'assassin.

— Ah. Tu dois être très bon dans ta spécialité.

— J'ai de l'entraînement. CURE n'engage pas n'importe qui, tu comprends. D'abord, on m'a mis en taule pour avoir abattu un dealer. J'étais encore flic, à l'époque. Puis on m'a donné un nouveau visage, un nouveau nom.

— Un nouveau nom ?

— Ouais, fit Remo, décidant de couper court. Je m'appelais Remo Williams.

— Mais ton badge dit...

— Bidon, avoua Remo.

Manuel changea de position, de manière à dégager la main qui tenait le couteau. Il leva son verre pour donner le change.

— Puis on m'a fait apprendre le Sinanju, ajouta Remo.

Manuel la Belette achevait de vider sa coupe de champagne ; il dut avaler de travers, car il se mit à tousser.

— Attends, laisse-moi t'aider, fit Remo en s'emparant du verre vide

et en saisissant Manuel la Belette par la peau du cou. Il le souleva littéralement de son siège et lui enfonça la tête dans une des citrouilles transformées en lanternes. Le couteau échappa aux doigts du terroriste pour aller se fichir dans le plancher.

Le visage de Manuel rencontra la flamme, écrasa la bougie et s'enfonça dans la flaque de cire chaude emplissant le fond de la courge évidée. Il se serait mis à hurler si Remo ne lui avait paralysé la colonne vertébrale. Il ne pouvait plus bouger, ni crier, ni accomplir aucun acte, volontaire. Mais il pouvait encore écouter. Remo ne s'était pas donné la peine d'annihiler ses récepteurs sensoriels. Puisqu'il avait le temps, Remo termina son histoire. Il chassa un filet de fumée s'élevant de la citrouille. La fumée avait une odeur douceâtre, écœurante. Celle de la chair brûlée.

— J'étais sûr que tu avais entendu parler de Sinanju. Puisque nous sommes entre assassins, je peux bien t'avouer que mon patron s'inquiétait vraiment au sujet de cette mission. Après tout, tu as une certaine notoriété. Un gros problème pour toi. C'est excellent pour ton image, mais très mauvais pour ta sécurité. Moi, je n'existe pas, alors, quand je prétends être Eddie Machin-chose, personne ne voit la différence. Même si on découvrait que c'est faux, ça ne tirerait pas à conséquence. Remo Williams est mort et enterré. Ses empreintes digitales ont été effacées de tous les fichiers et toutes ses photos brûlées.

Remo resserra son étreinte sur la nuque de l'homme. Les soubresauts firent place à un tremblement spasmodique.

— Toi, en revanche, tu laisses des tonnes d'indices derrière toi. Tu utilises toujours la même technique, alors ça a été enfantin de te repérer. Supprimer Theobald et tous ceux qui le connaissent. Revenir dans sa ville natale, et renouer avec ses amis de jeunesse. Au bout de vingt ans, et avec un peu de chirurgie esthétique, qui saurait que tu n'étais pas Lewis Theobald ? Pamela ? Je parie que si tu l'embrassais, elle dirait que tu embrasses toujours comme au bon vieux temps.

Remo contempla le corps de Manuel Silva, prostré au-dessus de la table.

— Enfin, plus maintenant. La cire brûlante a tendance à déformer les lèvres.

Il s'interrompit pour écouter la respiration de Manuel la Belette. Elle devenait difficile. Il devait avoir le nez rempli de cire chaude. Ses poumons se fatiguaient. Mais son cœur battait toujours avec vigueur. C'était habituellement le dernier organe à lâcher prise.

Remo réinstalla Manuel sur son siège. La citrouille demeura sur sa tête.

— Eh bien, ma vieille Belette, je crois que je ne vais pas tarder à partir. Avant, laisse-moi te montrer comment CURE s'occupe des belettes.

Remo prit la citrouille entre ses mains et la tourna vers la droite, d'un geste si rapide que la tête de Manuel suivit le mouvement – et que son cou se brisa net.

Remo lui remit la tête en place, de façon que Manuel la Belette ait l'air naturel quand la Promo 72 viendrait se mettre à table. Ou, du moins, aussi naturel que pouvait l'être un terroriste mort avec une citrouille en guise de tête.

Une heure plus tard, Jennifer Friend, secrétaire-trésorière de la Promo 72, ouvrit les portes toutes grandes et se figea devant le spectacle inattendu qui s'offrait à elle.

— Oh-oh, voyons, qui cela peut-il être ?

De l'avis général, il ne pouvait s'agir que de Freddy Fish, le farceur de la classe. Puis quelqu'un se rappela que Freddy était mort trois ans plus tôt, un jour de 1^{er} avril, en essayant de relier la sonnette de sa porte à une batterie de voiture.

Un autre eut le courage de tirer sur la citrouille. Elle refusa de venir. Mais un ruisseau de sang s'écoula sur la veste de l'homme.

Jennifer se mit à hurler.

Quand l'ambulance arriva, les infirmiers ôtèrent la citrouille pour administrer de l'oxygène à la victime. Une femme s'écria alors :

— Jésus, tu as raison. Il a à peine vieilli !

— Eh bien, il ne vieillira pas davantage.

Remo se trouvait déjà à des kilomètres de là. Il se sentait mélancolique. Il n'aurait jamais pu assister à une réunion d'anciens élèves de son propre lycée. Car tout ce qu'il avait raconté à Manuel la Belette était vrai. Remo Williams avait été officiellement supprimé pour pouvoir devenir l'exécuteur de CURE. Il avait perdu son nom, son identité, ses amis – il n'avait pas de famille – et son visage. Il avait toutefois retrouvé depuis peu son apparence antérieure, à la faveur d'une intervention chirurgicale. Mais cela ne suffisait pas. Il aurait voulu avoir une vie. Une vie normale.

Remo avait cessé d'être un homme normal dès le jour où Chiun, le

vénérable Maître de Sinanju, avait fait de lui son élève. Grâce à son enseignement, Remo était devenu lui-même un maître de cette science millénaire. Un surhomme. Mais il en voulait davantage. Ou peut-être moins. Il aurait aimé avoir un foyer, une famille. Il décida d'en discuter avec Smith. Chiun était justement en train de renégocier les contrats.

Il se gara près d'une cabine téléphonique et appuya sans relâche sur la touche portant le chiffre 1.

— Smitty. C'est Remo. La Belette est refroidie.

— Remo, fit la voix aigre de Harold W. Smith, directeur du Sanatorium de Folcroft – la couverture de CURE. Vous tombez bien. Il vient de se produire un accident à Manhattan, sur 5th Avenue.

— Un accident nucléaire ?

— Non.

— Alors quoi ?

Smith s'éclaircit la gorge. Il semblait gêné.

— Chiun est déjà sur place.

— Chiun ? Alors ça doit être grave, pour que vous le lâchiez ainsi dans la nature sans surveillance.

— C'est un événement sans précédent, je le reconnais.

Il semblait vraiment préoccupé. Remo décida d'en profiter.

— Vous savez, Smitty, commença-t-il d'un ton détaché, j'ai réfléchi. Depuis que vous nous avez mis dehors, Chiun et moi, nous vivons comme des vagabonds. J'en ai assez. J'ai besoin d'une base permanente.

— Allez voir Randal Rumpp, lâcha Smith tout à trac.

— Le promoteur ? Vous avez vos entrées chez lui ?

— Non. Le... l'événement s'est produit dans la Tour Rumpp.

— Pourriez-vous m'expliquer brièvement ce qui s'est passé ?

— Les gens sont... euh... prisonniers à l'intérieur du bâtiment. Et ceux qui y entrent... euh... ne ressortent plus.

— Des terroristes ?

— S'il ne s'agissait que de ça, soupira Smith. Remo, c'est tellement incroyable que je suis incapable de vous le décrire. Rendez-vous à la Tour, et voyez par vous-même.

— Chiun est-il en danger là-bas ?

— Nous serons tous en danger, si ce phénomène se propage.

Avant que Remo ne raccroche, Smith, d'ordinaire si flegmatique, ajouta ces mots étranges :

— Remo, ne laissez pas cette chose vous attraper, vous aussi.

CHAPITRE III

Plantée au coin de 5th Avenue et de 56th Street, l'arrogante Tour Rump, avec ses soixante-huit étages de boutiques de luxe, de bureaux de prestige et ses somptueux duplex et triplex des niveaux supérieurs, brassait ordinairement des milliers de personnes.

Mais en cette fin d'après-midi d'Halloween, personne ne faisait de lèche-vitrines dans l'atrium de marbre. Les touristes qui se trouvaient dans le bâtiment au moment où les téléphones avaient été coupés étaient blottis contre les vitres du rez-de-chaussée, attendant les secours. Aucun d'eux n'osait sortir. Ils avaient vu ce qui était arrivé à ceux qui commettaient cette erreur.

Cependant, trois heures après le début des événements, des gens continuaient à émerger des ascenseurs, ignorant que la Tour avait subi d'invisibles mais dramatiques transformations. Chaque fois qu'un des résidents des somptueux appartements des étages supérieurs débouchait dans le hall, il était intercepté par une troupe de touristes pris au piège.

— S'il vous plaît, ne sortez pas de l'immeuble ! imploraient-ils.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que c'est dangereux.

Lorsque le douzième audacieux, passant outre les supplications, se fut élancé sur le trottoir pour disparaître *dans* le trottoir, les aspirants samaritains renoncèrent à dire la vérité. Elle était trop incroyable. Alors, ils rusaient, et parfois retenaient le locataire de force.

Dans certains cas, une simple démonstration suffisait. Deux hommes lancèrent un des lourds cendriers sur pied garnissant le hall par la porte tournante donnant sur 5th Avenue. Le cendrier oscilla, bascula et commença à s'enfoncer dans le trottoir.

Une démonstration convaincante, qui sauva la vie de plusieurs personnes. Mais on se trouva vite à court de cendriers.

Une autre fois, un pompier courageux sortit des rangs du cordon de sécurité établi par la police autour de l'immeuble, dans l'intention de rallier la Tour. Il portait le casque et le ciré jaune et noir réglementaires et ressemblait à un gros frelon. Muni d'une perche normalement destinée à soulever les décombres fumants qu'il tenait

comme une canne d'aveugle, il tapota le sol devant lui pour essayer d'y déceler les endroits dangereux. Une clameur s'éleva lorsqu'il approcha de l'immeuble. On lui ouvrit la porte, des mains se tendirent vers lui. Mais à peine le pompier eut-il posé le pied sur le perron de marbre rose qu'il commença à sombrer. Des bras secourables s'efforcèrent de le retenir. Mais ils glissèrent à travers le corps de l'homme. Il était devenu impalpable. Les témoins le virent ouvrir la bouche en un interminable hurlement, mais aucun son ne leur parvint.

Bientôt, il ne resta plus que le casque, qui s'enfonça à son tour. Après cela, les prisonniers de la Tour perdirent tout espoir et demeurèrent plantés derrière les vitres, tels des animaux tristes dans un zoo.

Le Maître de Sinanju, derrière le cordon de police, contemplait ces rangées de visages effrayés. Il mesurait à peine un mètre cinquante, mais il se détachait nettement de la foule, dans son kimono bleu et or. Et ce, en dépit du fait que certains New-Yorkais avaient déjà revêtu leurs déguisements d'Halloween. Son visage parcheminé était couvert d'un fin réseau de rides, mais la vivacité de ses yeux noisette démentait cette apparence de momie.

— Joli costume, dit une goule masquée de rouge à côté de lui.

— Merci, répondit Chiun d'un ton froid.

— J'adore votre masque.

La minuscule bouche du Maître de Sinanju se pinça davantage.

— Je ne porte pas de masque, répondit-il d'une voix glaciale.

— Ha-ha, s'esclaffa la goule. Cette blague est si vieille qu'elle en redevient presque drôle.

C'en était trop pour Chiun, qui avança la pointe de sa sandale vers le cou-de-pied de l'homme. Celui-ci ne ressentit d'abord rien quand les os de ses orteils s'enclavèrent les uns dans les autres. Puis il se mit à hurler en sautillant sur place. Comme cela se passait quelques minutes après la disparition du pompier, ce spectacle suffit à déclencher l'hystérie collective.

— Le sol est en train de s'évaporer !

En un clin d'œil, le trottoir se vida autour du Maître de Sinanju et de l'infortuné qui avait eu la malchance de l'offenser. Les voitures de pompiers reculèrent. En moins de vingt minutes, une surface de quatre blocs fut évacuée autour de l'édifice et un nouveau cordon de sécurité installé.

Caché dans une librairie désertée, le Maître de Sinanju eut un petit sourire. D'un seul coup, il avait châtié un insolent et libéré une zone dans laquelle il pourrait opérer sans se faire remarquer et donc s'attirer les foudres de son employeur – l'empereur secret d'Amérique, celui qu'il surnommait en privé Harold le Fou.

Il ne lui restait plus qu'à découvrir la nature de ce maléfice avant l'arrivée de Remo.

Car, même dans les annales cinq fois millénaires de la Maison de Sinanju, la plus illustre lignée d'assassins de toute l'histoire humaine, il n'était fait aucune mention d'une magie comparable à celle qui tenait cet édifice sous son emprise.

Et c'était cela, plus que tout le reste, qui troublait profondément le Maître de Sinanju.

CHAPITRE IV

La nouvelle parvint aux oreilles de Cheeta Ching, la présentatrice vedette de la BCN, alors qu'elle donnait une interview dans son bureau.

— Ne me dérangez pas ! hurla-t-elle, comme son assistante passait sa tête par l'entrebâillement de la porte.

— Mais, Miss Ching...

Tous les micros et les caméras se détournèrent du visage furibond de Cheeta pour se braquer sur celui, blafard, de l'assistante.

Comprenant que l'effet serait désastreux pour son image de marque, Cheeta prit une voix suave pour déclarer :

— Très bien. Vous pouvez parler.

— C'est une nouvelle de la plus grande importance.

Cheeta était en train de raconter à ses confrères son dernier triomphe. L'aboutissement de trois ans d'efforts méthodiques pour avoir un enfant.

— Un instant, s'excusa-t-elle en se dirigeant vers la porte.

— De quelle nouvelle s'agit-il ? s'enquit craintivement un de ses interviewers.

— Je vous le dirai dès que je le saurai.

Elle referma la porte. Les journalistes perçurent le déclic du verrou. Ils échangèrent des regards indignés.

— Elle n'oserait pas... !

Puis ils entendirent la voix perçante de Cheeta :

— Ne les laissez pas sortir avant que je sois sur l'antenne avec ce reportage !

— Ce Requin Coréen ! s'écria un journaliste.

— Avez-vous mis Cooder au courant de cette affaire ? demanda ensuite Cheeta à son assistante.

— Non, répondit la fille, l'air anxieux.

— Parfait. Je m'en charge.

Elle se rua vers le bureau de Don Cooder.

— Eh, Dan ! Tu sais que le Lincoln Tunnel vient de s'effondrer ?

— Quoi ?

— J'aimerais bien couvrir moi-même l'événement, mais je suis en train de donner une interview sur l'état de ma célèbre matrice.

— Merci, je te revaudrai ça, lui jeta Don Cooder en s'élançant au-dehors à la vitesse d'un ouragan.

Dix minutes plus tard, Cheeta Ching descendait de la camionnette émettrice et fendait la foule tel un bulldozer monté sur talons aiguilles.

— Qui commande ici ? demanda-t-elle à un agent.

Celui-ci montra du doigt un capitaine des pompiers.

— C'est lui. Du moins, jusqu'à l'arrivée de la Garde nationale.

Cheeta se campa sous le nez du capitaine des pompiers.

— Racontez-moi tout.

— Pas le temps. Nous ne contrôlons pas totalement la situation. Maintenant, reculez.

— Je ne reculerai pas ! siffla Cheeta. J'exige le respect de mes droits de citoyenne doublement minoritaire – femme et coréenne.

— J'ai dit : reculez, s'il vous plaît.

Cheeta se tourna vers son cameraman et claqua des doigts.

— Suivez-moi.

Le cameraman lui emboîta le pas d'un air soumis. Il n'avait pas le choix. Cheeta Ching pouvait le faire renvoyer sur-le-champ. On racontait même qu'elle avait dévoré vif – littéralement – son dernier cameraman. S'agissant du Requin Coréen, il était prêt à le croire.

Remorquant l'homme par sa cravate, Cheeta Ching se fraya un passage dans la foule et s'avança hardiment jusqu'en face de l'entrée principale de la Tour Rumpp. Derrière les portes en verre, des visages anxieux les contemplaient.

— Faites-moi un panoramique, ordonna-t-elle. Je veux qu'on voie chacun de ces visages blêmes de frayeur au journal de dix-huit heures.

— Bien, Miss Ching.

Parmi les personnes emprisonnées, certaines ne manquèrent pas de reconnaître Cheeta Ching ; elles se mirent à agiter les bras et à crier

son nom. Mais leurs voix ne traversaient pas le verre épais.

— Que disent-ils ? interrogea Cheeta.

— Je l'ignore. Je n'entends rien.

— C'est bizarre. Ils ont l'air d'être emprisonnés là-dedans, pourtant j'ai l'impression que rien ne les empêche de franchir la porte.

— Alors, pourquoi ne le font-ils pas ?

Dès qu'il eut prononcé ces mots, le cameraman sut qu'il avait commis une erreur. La réplique de Cheeta Ching confirma cette appréhension.

— Allez jusqu'à la porte, et posez-leur la question.

— Miss Ching, nous avons déjà désobéi aux ordres du capitaine des pompiers.

Cheeta fit volte-face, montrant les dents :

— Quel est votre problème, une baisse d'hormones mâles ? Allons, mon vieux, c'est l'occasion ou jamais de devenir un héros.

La principale préoccupation du cameraman était de survivre à ce reportage. Et, de l'endroit où il était, tout ça ressemblait fort à une prise d'otages. Des terroristes avaient dû piéger la porte, ou quelque chose comme ça. Même si le prix Pulitzer lui passait sous le nez, il n'avait aucune intention de jouer les héros.

— Miss Ching, j'aime mieux pas...

Cheeta Ching se dressa lentement sur la pointe des pieds. Avec ses talons aiguilles, elle était presque aussi grande que le cameraman. Ses lèvres d'un rouge vénéneux se retroussèrent sur ses dents trop parfaites.

— Vous a-t-on jamais dit à quel point vous étiez... *appétissant* ? questionna-t-elle d'un ton allègre.

Brusquement, le cameraman ne craignit plus les terroristes, les explosifs ou tout autre danger mineur de ce genre. Le visage qui se pressait contre le sien était celui d'un prédateur, aux yeux étincelants et aux incisives excessivement pointues. Si les ancêtres des humains étaient les requins et non les singes, se dit-il, Cheeta Ching représenterait l'ultime stade dans la longue évolution de l'humanité.

— Pour l'amour de Dieu, implora-t-il, j'ai une famille !

— Votre bébé sera délicieux, passé au micro-ondes, répondit Cheeta avec un sourire cruel.

Le cameraman tituba, comme s'il avait reçu un pavé entre les deux yeux. Puis il avança vers la Tour de la démarche raide d'un condamné

montant à l'échafaud.

Un policier l'aperçut et lui cria de s'arrêter.

Il continua à marcher, d'un pas lourd de scaphandrier.

Cheeta s'était emparée de sa caméra et filmait la scène.

— Accélérez un peu ! Je ne voudrais pas être à court de pellicule.

À l'intérieur de la Tour, les gens semblaient frappés de panique. Ils firent signe au cameraman de rebrousser chemin. Un homme prit un portemanteau dans une boutique et le projeta vers la vitre, dans l'espoir d'effrayer le cameraman. Il ne connaissait pas sa propre force. Le lourd portemanteau traversa le panneau vitré, oui vola en éclats. Mais on n'entendit aucun bruit de verre brisé.

Et, comme il n'y eut pas de bruit, le cameraman, les yeux fixés sur la porte, ne remarqua pas ce qui arrivait.

Cheeta Ching, elle, le remarqua. Mue par l'instinct, elle fit pivoter l'objectif vers le panneau. Les énormes fragments de verre auraient pu être des gouttes d'eau ou des morceaux de sucre touchant une surface humide : ils fondirent immédiatement, engloutis par le trottoir.

Stupéfaite, Cheeta ôta la caméra de son épaule.

— Est-ce que j'ai bien vu ?

Elle songea brièvement à ordonner au cameraman de se diriger de ce côté, mais décida qu'il était plus important d'interviewer les otages.

D'ailleurs, le cameraman était presque arrivé à l'entrée de la Tour. Il tendit la main vers la poignée en bronze et fit un bond en arrière, comme s'il avait reçu un choc.

— Je ne peux pas toucher la porte ! hurla-t-il d'une voix horrifiée.

— Donnez un coup de pied dedans, lui cria Cheeta.

— Vous ne comprenez pas ! Je ne peux pas la *toucher* !

— Miam-miam, le joli bébé ! glapit Cheeta.

Si le cameraman n'avait pas été déjà fou de terreur, il n'aurait jamais essayé de faire ce qu'il fit ensuite.

Il recula et, levant le pied droit, le projeta vers la porte. Il traversa le verre comme l'aurait fait un rayon de lumière. Le verre demeura intact. Lui passa de l'autre côté. À l'intérieur, les personnes les plus proches battirent en retraite.

Le cameraman s'enfonça dans le sol. Il se débattit, comme pris dans des sables mouvants. Sa bouche se tordait dans d'horribles grimaces. Mais, bizarrement, aucun son ne parvenait aux oreilles de

Cheeta. Ni, plus fâcheux encore, à son micro. Sans s'arrêter de filmer, Cheeta agita une main pour attirer l'attention de l'homme.

Le malheureux tourna vers elle un regard implorant. C'était l'un des spectacles les plus émouvants qui aient été jamais filmés en 16 mm.

Cheeta lui lança un encouragement :

— Criez plus fort ! Je n'ai pas le son !

CHAPITRE V

Les deux tiers des lignes aériennes nationales ayant fait faillite, il n'y avait pas de vol direct entre Buffalo et New York, et Remo Williams fut obligé de changer d'avion à Boston. Dans la salle de transit, l'observateur le moins averti aurait pu deviner, à des signes infailibles, que c'était le jour d'Halloween. Les hôtesses portaient des masques peinturlurés ; un pilote passa, arborant une tête de mort. Remo remarqua particulièrement une voyageuse toute vêtue de noir. Elle était grande et élancée, avec des cheveux couleur de jais séparés par une raie au milieu, des cils évoquant les pattes d'une tarentule, et une bouche qui semblait barbouillée de sang. Sa robe donnait l'impression d'avoir trempé dans un mélange de poussière de charbon et de toiles d'araignée. Il ne lui manquait plus qu'un chapeau pointu et un balai.

Dès que Remo fut entré dans la salle d'attente, elle ne quitta plus des yeux son corps svelte. Remo s'était débarrassé de sa veste, de sa chemise et de sa cravate, ne gardant qu'un T-shirt blanc qui révélait ses muscles longilignes et ses poignets incroyablement épais.

C'étaient surtout ses poignets qui semblaient fasciner la femme en noir.

Pour Remo, être l'objet de ce genre d'attention était aussi ennuyeux que jouer au poker en misant des allumettes. Et le sexe était encore plus rasoir. L'art Sinanju s'étendait aux techniques sexuelles ; mais, malheureusement pour Remo, les techniques sexuelles parfaitement maîtrisées devenaient aussi mécaniques que changer un pneu.

Remo fit semblant de ne pas voir l'étrange voyageuse. Ce n'était pas facile : tout le monde la dévisageait. Elle avança dans la direction de Remo. Celui-ci s'éloigna. Elle le suivit. Remo s'engouffra dans les toilettes pour hommes et se lava longuement les mains.

Il fut soulagé quand on annonça l'embarquement pour New York. Il se dirigea vers la porte réservée aux passagers de première classe. L'apparition poussiéreuse se faufila devant lui, et lui jeta un sourire pâle :

— Salut ! Ça va ?

— Mieux que vous, certainement, marmonna Remo, dans l'espoir

de la décourager.

Cet espoir se brisa quand il s'aperçut qu'elle occupait le fauteuil voisin du sien. Tous les sièges étaient pris, et il n'avait donc même pas la possibilité de changer de place.

Quand l'avion eut décollé, la femme lui demanda :

— Que savez-vous des sorcières ?

— Je sais qu'il y en a une à côté de moi, répondit Remo d'une voix acerbe. Je m'en suis rendu compte au parfum de champignons pourris qu'elle dégage.

— Il ne suffit pas d'avoir le physique de l'emploi ; il faut aussi en avoir l'odeur.

— Je préfère encore celle des gaz d'échappement.

— Je m'appelle Delpha Rohmer. Je viens de Salem.

— Naturellement.

— Vous n'avez pas entendu parler de moi ? Vous ne devez pas lire beaucoup. Tous les magazines ont publié des articles à mon sujet.

De son profond décolleté, Delpha extirpa une carte qui exhalait l'arôme fétide du datura.

Sans faire un geste pour la prendre, Remo lut :

Delpha Rohmer

Sorcière Officielle de Salem, Massachusetts

Dans un angle, une inscription en lettres gothiques précisait :
« Présidente du Cercle Sororal pour la Reconnaissance des Sorcières. »

— La reconnaissance des sorcières ? s'étonna Remo.

— Crois-tu que je suis déguisée pour la fête, pauvre mortel ?

— Halloween n'est pas précisément une fête.

— C'est juste. C'est un jour sacré pour les adeptes de Wicca.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La Sagesse. La religion des femmes de l'ère préchrétienne. La plus ancienne religion connue.

— Jamais entendu parler, déclara sèchement Remo.

— Tu es un homme.

— Qu'avez-vous contre les hommes ? Ils ne comptent donc pas pour vous ?

— Oh, ils ont leur place, souffla-t-elle en le dévorant du regard, tel

un vautour contemplant une proie agonisante.

Remo préféra ne pas lui demander quelle était cette place.

Une hôtesse leur proposa des rafraîchissements. Remo demanda de l'eau minérale. Delpha refusa, mais abaissa la tablette et étala un jeu de cartes devant elle. Remo crut d'abord qu'elle faisait une réussite, puis il aperçut les figures représentées sur les cartes. Des personnages médiévaux, en majorité féminins, et tous nus. Parmi les rares personnages masculins figuraient le Fou, habillé en prêtre, et le Pendu. Une des cartes, intitulée « Les Amantes », montrait deux femmes nues enlacées.

— Un jeu de tarot, expliqua Delpha.

— Je ne vous ai rien demandé.

— Tu interrogues avec les yeux. Veux-tu que je te tire les cartes ?

— Oui, à condition que vous le fassiez dehors, sur l'aile de l'avion.

— Les hommes ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas. Il en a toujours été ainsi. Au Moyen Âge, nous avons été persécutées. Aujourd'hui, on nous tourne en ridicule. Mais après cette nuit, tout cela va changer.

— Tant mieux pour vous.

— Cette nuit, poursuivit Delpha de sa voix sonore, le monde entier saura que Wicca n'est pas une chimère. Car c'est la nuit de Samhain, la veille de Novembre, la nuit où dort la Grande Déesse.

— Vous allez faire la foire, hein ?

— Non. Je vais conjurer l'envoûtement jeté sur l'une des idoles les plus prétentieuses du paganisme mâle.

Elle continua à retourner ses cartes.

— Oui, reprit-elle en examinant l'une d'elles. C'est un mauvais présage, indéniablement. Il n'y a aucun doute ; la griffe de la chouette s'est abattue sur la Tour Rump.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? questionna Remo, soudain intéressé.

— Pour employer les termes qu'utilisent les ignorants, la tour a été ensorcelée.

— Foutaises.

— Tu ne dirais pas cela si tu savais ce qui est arrivé à cette moderne Tour de Babel.

— Bon, concéda Remo. Je donne ma langue au chat. Qu'est-il

arrivé à la Tour Rump ?

— Je n'ai pas encore identifié exactement les forces à l'œuvre. Mais des esprits rétrogrades en ont fait leur jouet.

Delpha retourna une autre carte.

— Leurs intentions ne sont pas claires. Peut-être Baphomet entend-il seulement réclamer son dû.

— Baphomet ?

— Le Grand Cornu. Le Seigneur de la Mort. Plus connu sous le nom de Satan, Lucifer ou Bélial. Il ne fait aucun doute que Randal Rump lui a vendu son âme contre de l'or.

— Vous pouvez voir tout cela rien qu'en faisant une réussite ?

— Le tarot ne ment pas.

— En ce qui me concerne, il ne parle même pas. Et j'attends toujours de savoir ce qui s'est passé dans la Tour Rump.

— Les gens qui y entrent n'en ressortent plus, chuchota Delpha. Et ceux qui tentent de fuir ce lieu ensorcelé sont engloutis dans les entrailles de la terre.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, ouais, fit Remo d'une voix incertaine.

— Mais si Ishtar est avec moi, je parviendrai peut-être à vaincre cette magie noire.

— En combattant le feu par le feu, c'est ça ?

— Je pratique la magie *blanche* ! s'indigna Delpha Rohmer.

— Alors, pourquoi êtes-vous attifée comme un membre de la famille Adams ?

— La dentelle blanche jaunit trop vite.

Remo arrêta au passage une hôtesse portant un masque de clown.

— Reste-t-il des places libres en classe économique ?

— Oui. Un problème, monsieur ?

— J'ai simplement envie d'être assis à côté de personnes venant de la même planète que moi, expliqua Remo en pointant subrepticement le pouce dans la direction de sa voisine.

L'hôtesse acquiesça.

— Je vais certainement pouvoir arranger ça, monsieur.

— Ravi de vous avoir connu, dit-il à Delpha en se levant de son siège.

— Nous sommes destinés à nous revoir, mortel, lui répondit-elle d'une voix sépulcrale.

— Pas si je vous aperçois le premier !

Remo s'installa dans un fauteuil situé sur l'aile. Après le confort de la première classe, il eut l'impression d'être coincé dans un siège pour bébé. Mais au moins, la femme assise près de lui ne portait pas d'ombre à paupières vert cobra.

Le 727 amorça sa descente vers Manhattan. Remo se pencha par-dessus sa voisine, pour tenter d'entrevoir la Tour Rump.

La voix du pilote s'éleva des haut-parleurs.

— Mesdames et messieurs, le gratte-ciel sur votre droite n'est autre que la Tour Rump. La plupart d'entre vous ont entendu parler de ce qui s'y passe actuellement. Si quelqu'un y comprend quelque chose, qu'il nous le dise, termina le pilote avec un petit rire.

Le silence s'abattit sur la cabine. Puis les conversations reprirent, plus animées qu'ayant.

Remo ajusta son ouïe de manière à sélectionner uniquement les éléments susceptibles de l'intéresser.

— On dit que plus de six cents personnes sont retenues à l'intérieur !

— Croyez-vous qu'ils vont la condamner ?

— Comment ? On ne peut même pas la toucher !

Le 727 vira sur l'aile, et la Tour s'encadra soudain dans le hublot proche de Remo. Dans les rayons du soleil couchant, c'était une véritable symphonie de verre doré. Pour Remo, cela ressemblait à un assemblage de têtes de rasoir jetables.

— Incroyable, murmura la femme assise à côté de lui.

— Excusez-moi, demanda-t-il poliment, je n'ai pas suivi les informations, ces temps-ci. Qu'est-il arrivé à la Tour ?

— Eh bien, elle a disparu, répondit la femme, en haussant les sourcils.

— Mais elle est toujours là, sous nos yeux ! fit Remo, en désignant l'édifice.

— Oui. Incroyable, n'est-ce pas ?

— Excusez-moi, dit Remo, se levant de son siège.

Il s'installa dans le premier fauteuil vacant. Tous les cinglés

devaient être de sortie, le soir d'Halloween, pensa-t-il.

L'homme d'affaires assis près de lui semblait tout à fait normal, aussi Remo l'interrogea-t-il :

— Vous savez ce qui s'est passé dans cette tour ?

— Oui. C'est épouvantable.

— Alors, mettez-moi au courant. Je n'ai entendu que de vagues rumeurs.

— Elle n'est plus là.

— Merci, soupira Remo d'une voix étranglée.

Ça devait être un nouveau truc. Les poissons d'avril avaient désormais lieu le jour d'Halloween.

En sortant de l'aéroport de La Guardia, il sauta dans un taxi.

— À la Tour Rump, dit-il au chauffeur. Et appuyez sur le champignon.

— D'où est-ce que vous débarquez ? On ne peut pas aller là-bas. Tout le quartier est bouclé par un cordon de police.

— Alors, conduisez-moi jusqu'au cordon.

— Comme vous voulez. C'est votre fric, après tout.

En chemin, Remo fit une nouvelle tentative :

— Qu'est-il arrivé à la Tour, exactement ?

— Elle n'est plus là.

— Garez-vous, commanda brusquement Remo.

— Hein ?

— J'ai dit : garez-vous.

Le taxi obéit, et Remo tendit la main vers la vitre le séparant du chauffeur. Du plexiglas.

— Si c'est un hold-up, vous perdez votre temps, l'avertit le chauffeur.

Remo appuya les deux mains sur la vitre et se mit à la frotter, en décrivant des cercles ; la main droite tournait dans le sens des aiguilles d'une montre, la gauche en sens inverse. Bientôt, le plexiglas se déforma et commença à couler, comme de la cire fondue. Il fit soudain très chaud dans le taxi. Devant ce spectacle invraisemblable, le chauffeur voulut s'extirper de son siège. Trop tard. Remo passa une main par la brèche et le saisit par la nuque. De l'autre main, il abattit

la vitre, qui dégouлина sur le siège avant comme du caramel mou.

— Comment avez-vous fait ça ? croassa le chauffeur.

— Dites-moi ce qui est vraiment arrivé à la Tour, et je me ferai un plaisir de vous l'expliquer.

— Elle n'est plus là ! répéta le chauffeur.

Remo resserra la prise. Le visage empourpré de l'homme tourna au violacé.

— C'est la vérité ! glapit-il. On peut la voir, mais on ne peut pas la toucher. Les gens qui essayent d'entrer s'enfoncent dans le trottoir. Pareil pour les gens qui en sortent. Un truc à vous faire froid dans le dos.

— On sait pourquoi ?

— Il paraît que c'est Randal Rumpp qui a fait le coup, parce que les banques s'apprêtaient à le saisir. Bon, si vous me lâchiez, maintenant ?

À contrecœur, Remo obtempéra.

— Vous voulez toujours aller là-bas ?

— Ouais.

Le chauffeur redémarra ; au bout d'un moment, il s'éclaircit la gorge et reprit :

— Vous deviez m'expliquer comment vous avez fait, pour le plexiglas.

— Sinanju, répliqua Remo, laconique.

Le chauffeur, se rappelant cette poigne de fer qui lui avait redressé les vertèbres cervicales mieux que son chiropracteur n'aurait jamais pu le faire, décida de se contenter de cette réponse.

Ils n'allèrent pas plus loin que 50th Street. Le taxi se retrouva pris dans un monstrueux embouteillage. Les trottoirs eux-mêmes étaient occupés par des véhicules qui avaient essayé de contourner le bouchon et s'étaient retrouvés coincés. Les étroits espaces libres entre les voitures étaient comblés par des curieux agglutinés.

Remo jeta un billet de vingt dollars au chauffeur et descendit. Il n'avait pas le temps de se frayer un passage dans la foule, alors il grimpa tout bonnement sur le toit du taxi, puis il se mit à courir en direction de la Tour Rumpp, en sautant d'un véhicule à l'autre. Il réduisit sa masse corporelle de manière à ne pas peser plus qu'un oreiller ; les conducteurs ne s'aperçurent pas de son manège, et les toits des voitures ne gardèrent aucune trace de son passage. Ç'aurait

dû être impossible, mais ça ne l'était pas. Il suffisait de contrôler sa respiration. Remo avait appris à respirer avec tout son corps, transformant chacune de ses cellules en une chaudière miniature à très haut rendement.

En quelques minutes, il atteignit le cordon de sécurité. On avait déroulé des réseaux de barbelés pour maintenir la foule à distance. Des blindés de la Garde nationale et des sentinelles étaient postés à chaque coin de rue.

La Tour avait l'air parfaitement normale. Le soleil se reflétait sur les étages supérieurs, leur donnant des tons de bronze doré. Remo, qui s'était attendu à un autre Empire State Building, fut étonné de la trouver si peu imposante. Mais ses sens exercés lui apprirent que quelque chose n'allait pas. Un vent froid lui parvenait de la Tour. Il ne tourbillonnait pas en rafales autour d'elle, comme normalement autour des gratte-ciel. Il soufflait directement à *travers* l'édifice.

Remo parcourut la foule des yeux ; aucune trace de Chiun. Il se tailla un passage dans la cohue, pinçant et poussant – au passage, il brisa net le poignet d'un pickpocket enfoui dans le sac à main d'une femme – et arriva devant un officier de la Garde nationale.

— Capitaine, commença Remo.

L'officier le regarda d'un air peu engageant. Remo brandit une carte l'identifiant comme un agent de l'US Air Force, du service de recherches sur les Ovnis.

— Les Ovnis ? s'étonna le capitaine.

— Oui. Nous pensons que les soucoupes volantes sont en relation avec cette affaire, acquiesça gravement Remo.

— Je n'y crois pas, fit le capitaine d'un ton dédaigneux.

— Allez dire ça à Randal Rumpff, qui doit être en train de potasser le vénusien en ce moment même. Eh, vous n'auriez pas vu mon collègue ? poursuivit-il. Un Coréen, très vieux, en costume traditionnel ?

— Non. Il n'est pas ici.

— Si vous ne l'avez pas vu, répondit Remo avec le plus grand sérieux, c'est la preuve qu'il est là. Écoutez, si jamais il vous permet de le repérer, dites-lui que Remo Gavin le cherche.

Remo s'éloigna et enjamba le barbelé, montrant sa carte et décrivant Chiun à tous ceux qu'il croisait. Il avait lu quelque part que plus de soixante pour cent des Américains croyaient aux soucoupes volantes. À voir les réactions suscitées par sa carte, il décida que ce chiffre était considérablement sous-estimé.

Un hélicoptère des garde-côtes survola la tour en vrombissant. Tout le monde leva la tête – y compris Remo. Le pilote fit descendre son appareil le long de la paroi, manifestement pour voir ce qui se passait à l'intérieur. Au début, tout se passa bien. Mais les vents qui soufflaient à travers la tour immatérielle prirent l'appareil dans un tourbillon qui l'attira contre la façade sud.

Une exclamation collective monta de la foule. Certains se cachèrent le visage, d'autres se tordirent le cou pour ne pas en perdre une miette.

Tous virent la même chose que Remo : les pales de l'hélicoptère traversèrent les panneaux de verre sans les briser. On n'entendait pas d'autre bruit que celui de l'engin. Le pilote réussit à faire demi-tour, mais son rotor de queue heurta la façade et disparut à l'intérieur, comme englouti par de l'eau dormante couleur de bronze.

— Il va être aspiré ! cria quelqu'un.

L'appareil se dégagea pourtant sans difficulté et, abandonnant la partie, fila vers l'est comme un moineau effrayé.

— Bien, fit Remo. Cette tour n'est pas vraiment là.

Soudain, non loin de lui, une voix stridente appela :

— Rocco !

— Oh non ! gémit Remo.

Sans se retourner, il détala tête baissée, aussi vite qu'il pouvait.

— Beppo ! s'obstina la voix derrière lui.

Remo essaya de se fondre dans la foule. Il prit quand même le temps de briser les pouces d'un autre pickpocket. Mais, à sa grande surprise, dès que l'homme commença à hurler, le trottoir se vida autour d'eux.

— Le sol disparaît ! brailla quelqu'un.

Remo se retrouva soudain aussi exposé que le derrière d'un bébé. Il se hâta de rejoindre la masse des fuyards, puis bifurqua dans une impasse ; là, il faillit marcher sur une main en train de brûler.

Remo s'arrêta net. C'était indubitablement une main humaine, ratatinée, d'un jaune cireux. Elle était posée sur un socle couleur d'ébène, et de ses doigts pointés vers le ciel émanait une lueur verdâtre.

De l'ombre, une voix s'éleva :

— Tu vois. Tu ne peux échapper à ton destin.

Remo hésita. Avant qu'il ait pu faire demi-tour, la voix stridente,

très proche maintenant, appela :

— Geno ! Ohé, Geno !

Remo gronda comme un ours blessé. Il était coincé ; toute fuite était désormais impossible.

CHAPITRE VI

— N'abîme point la main de gloire, lui intima Delpha Rohmer, émergeant des ténèbres, ses mains pâles traçant des figures complexes dans l'air.

— La main de gloire ? répéta Remo, un œil sur l'entrée de l'impasse.

— C'est une puissante magie, qui repoussera tout visiteur des régions infernales.

— Est-ce que ça repousse aussi les présentatrices de télévision ? questionna Remo, se rassérénant.

À ce moment précis, Cheeta Ching déboula dans l'impasse, pantelante.

— Guido ! s'exclama-t-elle, découvrant ses dents dans un sourire satisfait. J'ai quelque chose à vous dire, poursuivit-elle.

— Parlez.

— Je suis enceinte.

— Je sais. Ça fait la couverture de tous les magazines.

— Et vous n'êtes pas le père.

— Redites-le plus fort. Je veux qu'il ne subsiste aucun doute.

— Mais vous auriez pu l'être, s'empessa-t-elle d'ajouter. Vous auriez pu être le père du plus célèbre bébé des années quatre-vingt-dix. Le mien.

— Je suis inconsolable. Ma vie est fichue, répondit Remo d'une voix aigre.

— Parfait ! Je voulais que vous compreniez ce que vous avez perdu en me repoussant.

Soudain, ses yeux de prédateur s'abattirent sur la silhouette noyée d'ombre de Delpha Rohmer.

— Qui est-ce ?

Remo décida de se laisser porter par le courant.

— Cheeta, je vous présente Delpha. Delpha, voici Cheeta. Delpha est magicienne. Quant à Cheeta, ça rime avec.

— Quoi ? firent les deux femmes à l'unisson, déconcertées.

— Aucune importance, soupira Remo. Je suppose que vous n'avez pas aperçu la moindre trace de Chiun ? reprit-il à l'adresse de Cheeta.

— Vous voulez parler de l'homme qui a permis à ma matrice de remplir sa glorieuse fonction ?

Remo ouvrit des yeux ronds. Lors de sa dernière mission, le Maître de Sinanju avait vu s'exaucer un de ses vœux les plus chers : rencontrer la présentatrice coréenne. Il s'imaginait déjà comblant le désir de maternité de Cheeta et assurant la succession de Remo du même coup. Cheeta s'était amourachée de Remo. Mais, après bien des péripéties, Cheeta et le Maître de Sinanju étaient partis ensemble. Chiun était revenu de cette retraite silencieux mais très satisfait de lui. Et Cheeta, peu après, clamait sur les ondes qu'elle allait enfin être mère.

Malgré cela, Remo refusait d'y croire. Il ne put que bredouiller :

— Vous voulez dire que Chiun est le père ?

— Je n'ai pas dit cela, répliqua Cheeta d'une voix mordante. Je suis une femme mariée. Je nierai catégoriquement que mon époux ne soit pas le père.

— Je vous en prie, implora Delpha. Vous empêchez le charme d'opérer. Ma magie ne doit pas être perturbée par des ondes négatives.

— Le charme ? Quel charme ? interrogea Cheeta.

— Je vous l'ai dit, Delpha est une magicienne. Elle essaie de désenvoûter la Tour Rumpp.

Cheeta s'approcha avec curiosité de la main cireuse qui brûlait toujours.

— C'est une vraie ?

— Bien sûr, lança Remo d'un ton réjoui. En fait, elle doit même être presque cuite. Vous voulez y goûter ?

— Je ne tolérerai pas qu'on me traite de cannibale ! s'emporta Cheeta. Je suis une future mère !

— Hé, c'était une simple suggestion... dit Remo d'un ton apaisant. Je sais ! fit-il en claquant des doigts. Maintenant que les présentations sont faites, pourquoi ne pas réaliser une interview, toutes les deux ? Je me débrouillerai bien tout seul pour trouver Chiun.

Dans son dos, une voix glaciale résonna.

— Ne cherche plus, ô retardataire !

Remo pivota sur lui-même. Le Maître de Sinanju se tenait à

l'entrée de l'impasse, le visage sévère.

— Vous voilà ! s'exclama Remo, soulagé.

— Tu es en retard, le réprimanda Chiun, se redressant de toute sa petite taille.

— Grand-Père ! s'écria Cheeta en se ruant vers le Maître de Sinanju.

Sous le regard stupéfait de Remo, elle s'inclina profondément devant le vieux Coréen, à deux reprises.

Impérial, celui-ci lui répondit par une unique courbette.

— Je suis heureuse de vous revoir, Grand-Père, murmura Cheeta.

— Moi aussi, mon enfant. Le bébé pousse bien ?

— Grâce à votre grandeur, répondit Cheeta.

— J'ai bien entendu ? hurla Remo. Chiun, ne me dites pas que vous êtes le père !

Le regard indéchiffrable du Maître de Sinanju se posa sur le visage de son élève, puis glissa derrière lui.

— Remo, qui est cette *mudang* que je vois près de toi ?

Remo jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Delpha Rohmer les contemplait.

— *Mudang* ? interrogea Remo.

Sa connaissance du coréen était bonne, mais pas parfaite.

— Une sorcière blanche, expliqua Chiun.

— Vous êtes fort sage, vous qui me reconnaissez pour ce que je suis, psalmodia Delpha.

— Pour lui, « blanche » n'a pas le même sens que pour vous, dit Remo d'un ton sec.

— Je vois qu'il est en contact avec les harmonies suprêmes, continua Delpha. Son aura est excellente.

— Absolument, intervint Cheeta. Grâce à lui, ma féminité bourgeonnante a pu s'épanouir.

— Votre attitude à toutes les deux est parfaitement respectueuse, déclara le Maître de Sinanju. Je n'en dirais pas autant de certains.

Remo mit les mains sur ses hanches.

— Écoutez, nous sommes là pour effectuer un boulot. Alors, allons-y.

— Un instant, Remo. Je dois examiner cet artefact.

Le vieux Coréen s'avança jusqu'à la main de gloire et huma la fumée qui montait des doigts noircis.

— La main d'un pendu ? demanda-t-il à Delpha.

— Je l'ai déterrée moi-même, acquiesça celle-ci. Elle est très ancienne. Mais elle contenait encore assez de graisse pour brûler.

— C'est écoeurant ! s'indigna Remo.

— Ce qui serait écoeurant, ce serait d'utiliser une main de femme, glissa Cheeta.

Tous opinèrent, à l'exception de Remo.

— C'est un charme puissant, continua Delpha.

— Est-ce que ça pourrait m'aider à récupérer mon cameraman ? fit Cheeta, tout en filmant la main fumante.

— Ne me dites pas que vous en avez grignoté un autre ! railla Remo.

— Silence ! intima Chiun. Ne rappelle pas à cette pauvre créature sa récente infortune.

— Son infortune ? Elle est enterrée vivante avec son cameraman et elle le mange !

— Je ne l'ai pas mangé ! tempêta Cheeta. Enfin, pas complètement. Et il était déjà mort.

— Elle a agi de manière parfaitement raisonnable, intervint Chiun. À présent, taisez-vous. Nous avons une tâche importante à remplir.

— C'est notre destinée de travailler ensemble. Tous les trois, affirma Delpha.

— Je crois que vous êtes en dehors du coup, annonça Remo à Cheeta. Désolé.

— Je parle de ceux d'entre nous qui comprennent l'antique sagesse, ajouta Delpha d'une voix impérieuse.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? grommela Remo. De la figuration ?

— Non. Mais vous pouvez porter la main de gloire.

— Je ne toucherais pas à ce truc-là !

— Remo, ordonna Chiun d'un ton catégorique. Porte la main. Venez. Nous devons résoudre ce mystère avant qu'il ne s'étende sur toute la ville.

Le Maître de Sinanju s'éloigna, flanqué des deux femmes. Remo contempla la main calcinée.

— Bon sang, marmonna-t-il en se baissant pour la ramasser. Pourquoi est-ce toujours sur moi que ça tombe ?

CHAPITRE VII

La timidité n'a jamais aidé qui que ce soit à accéder au sommet de l'échelle sociale. Randal T. Rumppe devait sa rapide ascension à son incroyable culot – tout comme il lui était redevable de sa dégringolade.

Il ne comprenait pas les événements bizarres qui se déroulaient dans la Tour. Il avait vaguement conscience d'être prisonnier, comme tous ceux qui avaient la malchance de se trouver là. La seule chose qu'il comprenait, c'était qu'il devait y avoir un moyen de tourner la situation à son avantage.

Les téléphones résonnaient de façon si stridente que c'était à peine s'il s'entendait penser. Aussi Randal Rumppe entreprit-il de faire le tour de son bureau, pour les décrocher l'un après l'autre. De temps en temps, il portait un combiné à son oreille, pour vérifier la tonalité.

La première fois, il entendit une voix étrange lancer un appel plaintif :

— Au secours ! Je suis prisonnier du téléphone !

— Mon œil ! fit Randal Rumppe, passant à l'appareil suivant.

— Aidez-moi ! Aidez-moi ! entendit-il.

C'était la même voix, et Randal décida de tirer la chose au clair.

— Vous dites que vous êtes prisonnier ? questionna-t-il.

— Oui ! Aidez-moi, Américain ! Je vous en prie, aidez-moi !

— Combien me paierez-vous si je vous sors de là ?

— N'importe quel prix. Sincèrement.

— Bon, je veux trois milliards de dollars.

— Entendu, je vous les donnerai.

— Payables d'avance.

— Je ne peux avancer aucune somme tant que je suis dans le téléphone, répondit la voix métallique, assez logiquement.

— Je me contenterai d'une avance de cinquante pour cent, riposta Rumppe.

S'il n'avait pas été aux abois, il n'aurait jamais perdu son temps à

converser avec cette voix désincarnée. Mais l'homme lui aussi semblait aux abois. Et il parlait avec un accent vaguement étranger. Peut-être un industriel japonais ?

— Je suis désolé. Vous devez d'abord me libérer.

— Qui êtes-vous, une espèce de génie du téléphone ? J'ôte le bouchon, et vous m'accordez trois vœux ?

— Trois milliards. Comme convenu.

— Allez vous faire voir, rétorqua Randal Rump, à qui on n'en remontrait pas en matière d'arnaque.

Ayant fait taire la cacophonie dans son bureau, il passa dans celui de son assistante.

— Dorma, je veux que vous décrochiez tous les téléphones de l'étage. Immédiatement.

Assise à son bureau dans une attitude figée, Dorma regardait dans le vide.

— Ils... ont... disparu... sans laisser de... trace, gémit-elle.

— Si vous continuez, c'est *vous* qui allez disparaître sans laisser de trace, menaça Rump.

Dans les interviews qu'il, donnait, il se targuait d'employer essentiellement des femmes parce qu'il les jugeait aussi compétentes que les hommes. Il oubliait de mentionner qu'elles acceptaient des salaires inférieurs de trente pour cent, et qu'elles étaient deux fois plus faciles à intimider.

— Je... m'en... fiche, murmura Dorma d'une voix sépulcrale.

— Alors, je m'en chargerai moi-même, jeta Rump d'un ton coupant.

Cela lui prit un certain temps. Parfois, il percevait l'étrange voix étrangère dans un des combinés et le claquait alors plus durement contre la table. Quand tous les appareils se furent tus, le soleil se couchait. Ce fut alors, et alors seulement, que Rump s'aperçut que l'électricité avait été coupée.

Regagnant son bureau, il obéit à une brusque intuition. Le téléphone cellulaire n'était pas détraqué. Il s'en empara, déplia l'antenne et composa le numéro du président des Percolateurs chimiques de Hoboken, son principal créancier.

— Alan ? Ici Randal. Par hasard, auriez-vous entendu parler de ce qui se passe dans la Tour ?

— On ne parle que de ça à la télé, mais visiblement personne n'y

comprend rien. Que se passe-t-il ? Vous allez bien ?

— Je ne me suis jamais senti mieux. Écoutez, je n'apprécie guère qu'on me saisisse.

— La Tour était notre garantie, et nous avons été contraints d'exiger le remboursement du prêt. Nous n'avions pas le choix.

— Moi non plus.

— Pardon ?

— On ne peut pas saisir un immeuble qu'on ne peut pas toucher, déclara Randal Rumpp d'un ton sans réplique.

— Êtes-vous en train de dire que vous êtes responsable de ce... de cette farce ?

— Ce n'est pas une farce, mon vieux. La Tour Rumpp est le principal bien corporel de Randal Rumpp. Elle est devenue un bien incorporel. Il ne faut jamais jouer contre un gagnant. Les andouilles comme vous perdent à tous les coups.

Sur ces mots, Randal Rumpp raccrocha, la bouche en cœur.

Voilà qui devrait mettre la pagaille dans leur bilan, le temps qu'il réfléchisse à son prochain coup. Il savait qu'au jeu de la vie celui qui bluffe un maximum décroche toujours le jackpot.

Et, puisqu'il était devenu littéralement intouchable, autant en profiter pour filouter encore un peu plus les autres. Il composa un nouveau numéro.

— La BCN ? Ici Randal Rumpp. Je voudrais parler à Don Cooder.

— Il fait un reportage sur l'effondrement du Tunnel Lincoln.

— Vraiment ? Le Tunnel s'est écroulé ? Je le reconstruirai peut-être. Et cette pondeuse d'enfants... quel est son nom, déjà ?

— Cheeta Ching ?

— C'est ça. Passez-la-moi. Dites-lui que Randal Rumpp lui offre l'exclusivité de sa superproduction.

— Superproduction ?

— Vous couvrez l'événement, non ?

— En fait, Miss Ching est déjà sur place.

— Super. Dites-lui de me retrouver dans le hall d'ici cinq minutes.

— Mais...

Randal Rumpp raccrocha. Il s'approcha d'un miroir mural, tapota ses cheveux et redressa sa cravate.

— Magnifique, se complimentait-il. Un vrai gagnant.

En passant devant son assistante, il lança :

— Si quelqu'un me demande, je suis dans le hall, en train de bavarder avec les journalistes.

— Il n'y a pas de journalistes dans le hall, répondit la femme, pâle, les traits tirés.

— Il y en aura quand j'arriverai en bas, répliqua Rumpp d'un ton assuré.

CHAPITRE VIII

D'ordinaire si animée, 5th Avenue était déserte. C'était une vision étrange, mais cela leur permettrait à Chiun et à Remo d'opérer en toute tranquillité.

— Il est entré dans le hall et a disparu dans le sol, expliquait Cheeta.

— Pffft ! Ridicule, fit Remo d'un ton dédaigneux.

— Surnaturel, déclara Delpha.

— J'ai tout vu, ajouta Chiun. Avant lui, un misérable pompier a subi un sort semblable.

— Comment, vous étiez déjà là, Grand-Père ? interrogea Cheeta Ching, abasourdie. Et vous n'avez rien pu faire ?

— Hélas, non. Car, face à l'inconnu, la première règle de Sinanju est d'observer, et seulement d'observer, pour ne pas tomber dans le piège comme les mortels de rang inférieur.

— C'est très sage, commenta Delpha.

— C'est pour cela que j'ai dit à mon cameraman de passer devant, se rengorgea Cheeta.

— Vous avez envoyé cet homme à la mort ? s'indigna Remo.

— Il n'est pas mort, psalmodia Delpha, s'emparant de la main de gloire. Il est simplement passé dans un autre monde.

— Grotesque ! Il doit y avoir une explication scientifique à ces événements.

— La science aveuglée par elle-même ne peut tout expliquer, poursuivit Delpha.

— Mais si, s'entêta Remo.

— Alors, pourquoi les hommes ont-ils des mamelons ?

Remo en resta coi. Tandis qu'il cogitait sur ce mystère, Cheeta claque des doigts et émit sa propre théorie.

— Je sais ! C'est une faille interdimensionnelle.

— Hein ?

— Notre planète a croisé une dimension parallèle, ce qui entraîne

une permutation des réalités.

— Foutaises ! explosa Remo.

— Silence ! intervint Chiun. Parle, mon enfant.

— Ce n'est qu'une hypothèse, reprit lentement Cheeta, mais je pense que la Tour est en train d'entrer dans la Cinquième Dimension, ou dans une réalité parallèle.

— Pourquoi ?

— Peut-être s'agit-il d'un échange culturel ? Avec un peu de chance, nous obtiendrons un de leurs gratte-ciel en échange.

— Et s'ils n'ont pas de gratte-ciel, dans la Dimension X ? questionna Remo d'un ton mordant.

— Alors, ils nous donneront une pyramide, ou quelque chose d'aussi cosmique, répliqua Cheeta sans se démonter.

— Ce n'est pas ce que me dit mon œil intérieur, glissa Delpha.

— Vous vous mettez le doigt dedans, oui ! fit Remo.

Des gens se pressaient derrière les vitrines des luxueuses boutiques du rez-de-chaussée de la Tour. D'autres déambulaient sans but dans le hall. Certains appelaient, mais Remo n'entendait pas ce qu'ils disaient. Il s'avança vers une vitrine.

— Remo, le prévint Chiun. Fais attention...

— Pas d'affolement, je veux simplement vérifier.

Il leva les deux mains vers la vitre. Ses doigts se réfléchissaient dans le verre. Ils s'approchèrent de leur reflet. Parvenus au point où ils auraient dû le toucher, les doigts continuèrent leur trajectoire, comme engloutis par leur image.

Malgré lui, Remo sentit les poils de sa nuque se hérissier.

À l'intérieur de la Tour, certaines personnes, voyant avec quelle facilité les mains de Remo avaient traversé la vitre, se mirent à la marteler de leurs poings. Mais leurs mains à eux ne traversèrent pas la vitrine. En fait, le verre vibra distinctement sous leurs coups.

— Bizarre, fit Remo, en retirant ses mains qui ne portaient aucune trace.

Il rejoignit ses compagnons.

— Doutes-tu encore que ce soit l'œuvre des forces obscures ? questionna froidement Delpha.

— Il y a une explication scientifique, insista Remo.

— Aucune science humaine ne peut expliquer ceci.

— C'est comme un miroir sans tain, trancha Remo. L'une des faces réfléchit la lumière, l'autre est transparente.

— Ça n'a aucun sens, fit Cheeta avec mépris.

— Ce n'est qu'une hypothèse de travail, rétorqua Remo. L'ampoule électrique n'a pas été inventée en un jour.

Delpha brandit la main de gloire vers le ciel et l'agita d'avant en arrière.

— Ia ! Ia ! Shub-Niggurath ! glapit-elle. Oh, Mère Universelle, nous souhaitons communiquer avec le cameraman qui a disparu dans ton sol nourricier.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? questionna Remo.

— Chut ! siffla Chiun. C'est un *Kut*.

Ce qui, en coréen, signifiait une séance de spiritisme.

— C'est dingue, grogna Remo.

— Certaines affaires doivent être traitées de la manière traditionnelle, chuchota Chiun. Laisse la *mudang* employer sa magie blanche. Elle peut se révéler utile.

— Comment savez-vous qu'il ne s'agit pas de magie noire, Petit Père ?

— Cette femme est blanche. Quelle autre sorte de magie pourrait-elle accomplir ?

Delpha ferma les yeux. Son visage se convulsa.

— Elle est en contact avec les forces supérieures, murmura Cheeta, le souffle court.

— J'ai plutôt l'impression qu'elle est en plein orgasme, marmonna Remo.

Delpha prononça des paroles incompréhensibles, et oscilla d'avant en arrière, comme un palmier planté dans du goudron frais. Puis elle rouvrit brusquement les yeux.

— J'ai vu ! J'ai communiqué avec la sagesse suprême ! chuchota-t-elle, tournée vers Cheeta. J'ai vu à l'intérieur de votre utérus.

— Non !

— Si ! C'est un garçon !

— Tu entends, Remo ? Un garçon ! Un robuste mâle coréen. J'ai toujours voulu avoir un garçon, exulta Chiun.

— Le gratte-ciel ! s'exclama Remo. Vous vous rappelez ? Nous sommes ici pour découvrir ce qui ne va pas dans cette stupide tour !

Les visages réjouis reprirent une expression grave, et, à contrecœur, les trois autres en revinrent aux affaires courantes.

— Avez-vous appris quelque chose sur ce mystère ? s'enquit Cheeta.

— J'ai entendu un nom murmuré par les vents soufflant à travers cette Tour de Babel.

— Lequel ?

— Il commence par un R. Le prénom aussi, ajouta Delpha.

— Par R... Par R... Un nom et un prénom commençant par R... répéta Cheeta, fronçant les sourcils. Je l'ai sur le bout de la langue.

— Randal Rumpp ? suggéra Remo d'un ton aigre.

— C'est ça ! clama Cheeta. Randal Rumpp ! Bien sûr. Est-il responsable de tout ceci ? demanda-t-elle à Delpha.

— C'est ce que la Grande Déesse a murmuré à ma troisième oreille.

— Oh, seigneur ! gémit Remo.

Chiun le tira par la manche.

— Remo, qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Respecte les puissances qui ont révélé à cette femme le savoir secret.

— Le savoir secret ! Ce n'est pas spécialement sorcier de trouver le nom de Randal Rumpp, non ?

Il désigna le linteau de bronze surmontant l'entrée principale, qui portait l'inscription *Tour Rumpp*.

— Pure coïncidence, répondit Chiun, en reniflant délicatement.

— Oh, j'abandonne ! se lamenta Remo.

— Regardez ! brailla Cheeta. Le voici !

— Qui ça ? fit Remo en se retournant.

— Randal Rumpp lui-même !

Randal Rumpp apparut sur le seuil de l'entrée principale, les cheveux baignés de sueur, haletant d'épuisement pour avoir descendu à pied les vingt-quatre étages. Il brandissait une pancarte sur laquelle on lisait : SOLDES -50 %.

— Ne me dites pas qu'il s'agit d'une vente promotionnelle, grommela Remo.

Sous l'inscription, d'autres mots étaient griffonnés au feutre bleu : *Désirez-vous m'interviewer à propos de cette affaire ?*

Cheeta Ching les déchiffra, et ce fut comme si elle avait touché une

ligne à haute tension. Elle empoigna sa caméra et se rua vers l'édifice.

Remo et Chiun furent pris de court. Jamais ils n'auraient pensé que Cheeta agirait ainsi, en sachant ce qu'elle savait. Mais la perspective d'un scoop produisait sur le Requin Coréen le même effet que le sang frais sur un vampire, et d'un même élan elle traversa la porte, le verre impalpable et la forme pétrifiée de Randal Rump. Avant de commencer à s'enfoncer dans le sol.

— Cheeta ! cria Chiun.

Il s'élança vers l'édifice mais Remo s'interposa.

— Attendez, Petit Père. Vous ne pouvez pas entrer là-dedans.

— Cheeta ! Je dois la sauver ! couina Chiun.

— Oubliez-la. Elle a disparu.

— Mais le bébé ?

— Je suis navré, Chiun, déclara fermement Remo, lui barrant le passage. Je ne peux pas vous laisser commettre cette folie.

— Regarde ! hurla le Maître de Sinanju, hors de lui.

Remo se retourna. Et aussitôt ses jambes se liquéfièrent. L'espace d'un instant, il crut que le trottoir l'engloutissait. Il n'en était rien. Le Maître de Sinanju lui avait, du bout de son pied chaussé d'une sandale, asséné sur les chevilles des coups si fulgurants que Remo n'avait rien senti.

Il s'affaissa sur le trottoir, suivant d'un regard éperdu la silhouette bleu et or.

Le Maître de Sinanju franchit d'un bond les portes vitrées. Et, sous les yeux horrifiés de Remo, commença à être aspiré par le sol de marbre.

CHAPITRE IX

Remo fit des efforts désespérés pour se relever, mais ses jambes refusaient de lui obéir.

— Chiun ! *Chiun* !

— Ô Shub-Niggurath, entends notre prière, gémit Delpha. Entrave les mains du Grand Cornu qui entraîne tes enfants dans son domaine souterrain.

Le visage tordu de colère et de peur, impuissant, Remo regard Cheeta puis Chiun sombrer sous le marbre du hall.

Il se boucha les oreilles pour protéger ses tympans des cris perçants de Cheeta :

— Ça ne peut pas m'arriver à moi ! Je suis la meilleure des présentatrices ! Que quelqu'un fasse quelque chose !

Il n'entendait pas la voix du Maître de Sinanju. Les miaulements suraigus de Cheeta devaient la couvrir. Randal Rumppe demeura cloué sur place, une tache sombre s'élargissant à l'entrejambes de son pantalon au pli impeccable. Puis il s'enfuit vers une issue de secours, suivi d'une meute brandissant des poings vengeurs dans sa direction.

Remo ferma les yeux. Concentrant sa volonté, il rétablit progressivement la circulation dans ses jambes. Mais celles-ci furent lentes à réagir. Quoi que Chiun eût fait, c'était indéniablement efficace.

Enfin, quand son sang circula à nouveau dans ses jambes, Remo se releva, ignorant la douleur cuisante qui le taraudait. Il s'élança vers l'entrée. Là, sur le sol de marbre rose, il découvrit une sphère jaune qui ressemblait à un demi-pamplemousse entouré de coton. Sous ses yeux, elle disparut à son tour.

— *Chiun* !

Il donna des coups dans la porte. Mais autant s'attaquer à un hologramme. Prudemment, il passa une jambe à l'intérieur. Le bout de son mocassin italien se posa sur le sol et disparut à sa vue. Il ne sentait rien. Ni chaleur, ni froid. Simplement, son pied n'était plus là. Il retira sa jambe et promena autour de lui un regard affolé. Le plus grand objet en vue était un réverbère. Remo se dirigea vers lui et se mit à lancer des coups de pied dans le socle en béton, avec une rage

contrôlée. Le poteau commença à basculer. Remo s'élança, saisit au vol l'extrémité pourvue de deux globes lumineux, et la déposa doucement sur le sol. Revenant vers le socle, il tira sur les câbles et les fils de cuivre pour les déconnecter.

Puis, à deux mains, il souleva le réverbère par sa base, l'amena devant l'entrée, et entreprit de l'introduire dans le hall. Il continua à pousser jusqu'à ce que l'extrémité supérieure commence à s'enfoncer. Il recula légèrement et, d'un bond, grimpa sur le poteau.

Les bras écartés comme un funambule, il franchit aisément ce pont improvisé, traversa la porte de verre et se retrouva en équilibre au-dessus de ce qui ressemblait à des dalles de marbre solide. Mais ses sens lui disaient qu'il n'en était rien. S'il tombait, il s'y engouffrerait comme Chiun et Cheeta.

Les gens se rassemblèrent autour de lui, remuant les lèvres sans émettre de sons audibles. Remo s'agenouilla et laissa tomber sa main sur le sol. Elle disparut jusqu'au poignet. Il tâtonna alentour, et ne rencontra rien.

— Petit Père ! M'entendez-vous ?

Aucune réponse ne lui parvint. Il mit ses mains en porte-voix et hurla :

— Chiun !

Puis il entendit une voix, faible et grêle ; il ne distingua qu'un seul mot :

— Attaque ?

La voix lointaine prononça un « non » assez net, puis répéta le mot qui ressemblait à « attaque ».

— Plus fort ! cria Remo. Je ne comprends pas !

Soudain, quelque chose jaillit du sol avec une telle violence que seuls les réflexes de Remo lui permirent de s'écarter à temps. C'était le corps d'un homme qui, après avoir crevé le marbre du hall, décrivait maintenant une longue parabole qui le projetait vers la rue.

Remo entra en action. En un éclair, il fit demi-tour, courut sur les réverbères pour sortir de l'immeuble et se posta, bras tendus, au point où le projectile humain allait s'écraser. L'homme retomba dans les bras de Remo avec la délicatesse et la grâce d'un sac de patates. Le choc lui coupa la respiration, mais Remo vacilla à peine.

— Qui es-tu, mon pote ? interrogea-t-il en déposant son fardeau à terre.

— Vous occupez pas de moi, haleta l'homme. Les autres...

— Les autres ?

— Attrapez-les, vite.

— C'était donc ça, le mot ? « Attrape », et pas « attaque » ?

Cheeta Ching fut la seconde à gicler littéralement du sol. Tel un joueur de base-ball, Remo se prépara à la cueillir.

La présentatrice, hurlante, atterrit dans ses bras. Elle le saisit par le cou, enfonçant profondément ses ongles dans sa chair et enfouissant sa tête dans l'épaule de Remo.

— Calmez-vous, dit Remo. C'est moi, Rocco.

Cheeta Ching releva la tête, hébétée.

— Je suis vivante ?

Remo la posa à terre.

— Merci, Renko.

— Rem... Aucune importance dit Remo, renonçant à faire entrer son prénom dans le crâne de Cheeta. Avez-vous vu Chiun ?

— Non.

— Alors, comment êtes-vous ressortie ?

— Je n'en ai aucune idée. Il faisait noir. Je croyais être morte. J'avais l'impression de me trouver au milieu de la circulation, mais les voitures n'avançaient pas. Elles n'étaient pas là. Enfin, elles y étaient, sans y être. Je crois que l'une d'elles m'a heurtée, parce que je volais à travers l'espace.

Elle frémit si violemment que son fond de teint s'écailla comme de la peinture craquelée.

— Bon, ça ne fait rien, dit Remo.

Il reprit sa position. Avec un peu de chance, Chiun serait le prochain à apparaître. Mais les secondes passèrent. Puis les minutes.

Delpha, occupée à reconforter Cheeta, cria à Remo :

— Je perçois un violent conflit, sous terre. Le vieux sage livre un combat mortel à Baphomet. Il a obligé le Grand Cornu à vomir ses victimes. Maintenant, il doit devenir lui-même une vomissure du démon pour rester en vie.

— Des bobards, marmonna Remo.

— Prends garde ! lança Delpha d'une voix rauque. Les ennemis souterrains te feront payer cher ce blasphème.

L'air dégoûté, Remo grimpa sur le réverbère et regagna le hall. Il

leva les yeux. Sur l'un des murs, une magnifique horloge en bronze indiquait dix-neuf heures et trois minutes. Remo décida que si Chiun n'avait pas donné signe de vie dans les deux minutes il descendrait lui-même sous terre.

Quelles qu'en soient les conséquences.

Le Maître de Sinanju était las d'attendre son élève. Il était entouré de ténèbres. De ténèbres et d'ombres. Des véhicules. Aussi impalpables que de la fumée : Chiun s'aperçut qu'il pouvait les traverser. Ses pas l'amènèrent dans une zone où il percevait quelque chose de solide, exhalant l'odeur froide et humide du tombeau. De la terre. Chiun avança les mains et toucha la matière dense et compacte. Il y enfonça un index ; la terre s'effrita.

Des deux mains, le Maître de Sinanju se mit à creuser un trou à l'horizontale. Il ne pouvait qu'imaginer où cela le mènerait. Mais n'importe quel autre enfer était préférable à cet univers de machines fantômes.

Dix-neuf heures cinq. Remo se prépara à sauter. À cet instant, la voix de Delpha lui parvint à travers la vitre immatérielle :

— Je sens une présence qui se rapproche.

— Où ça ?

Delpha fermait les yeux, brandissant haut la main de gloire.

— Tout près ! cria-t-elle.

Soudain, la chaussée se souleva sous la base du réverbère. Le poteau, en équilibre précaire, commença à basculer.

Remo hésita, réfléchissant à toute vitesse.

Puis le réverbère s'enfonça dans le sol du hall, l'entraînant avec lui.

Il eut brièvement l'impression de tomber dans un puits obscur. Il était totalement désorienté, mais son cerveau affolé s'obstinait à répéter : « Il doit y avoir une explication rationnelle à tout ça. »

CHAPITRE X

Randal Rumpp sema ses poursuivants au dixième étage. Tout s'était passé si vite que son cerveau n'avait pas encore fini d'analyser les événements. Le sourire aux lèvres, il avait rejoint le hall en descendant à pied les vingt-quatre étages, persuadé d'être sur le point de donner l'interview la plus importante de sa carrière. Son sourire s'était élargi lorsqu'il avait découvert que Cheeta Ching l'attendait à l'extérieur, comme prévu. Pour se figer et s'évanouir complètement quand il vit la journaliste s'engloutir dans le marbre du hall importé à grands frais d'Italie.

Il avait seulement pris le temps de mouiller son pantalon, avant de battre en retraite. Trop tard. Un groupe de visiteurs et de résidents de la Tour l'avaient repéré.

— C'est lui ! C'est sa faute ! C'est lui qui a bâti cette monstruosité !

Tels les villageois dans *Frankenstein*, ils se jetèrent à sa poursuite en hurlant des imprécations.

Grâce à une forme éblouissante due à d'innombrables parties de tennis, il distança peu à peu la meute.

Il fit irruption dans le bureau de son assistante, à peine essoufflé.

— Ne laissez entrer personne. Sous quelque prétexte que ce soit.

— Bien, Mr. Rumpp.

— Pas d'appels ?

— Non, Mr. Rumpp. Les téléphones sont hors service.

— Pas pour moi.

Il pénétra dans son bureau, saisit son téléphone cellulaire et forma le numéro de son avoué, tout en s'extirpant de son pantalon pour le mettre à sécher sur la moquette.

— Dan, j'ai une colle juridique à vous poser.

— Allez-y.

— Supposons que la banque saisisse la Tour Rumpp.

— Oui ?

— Et supposons que, avant que la saisie ait pu être notifiée, la Tour disparaisse.

— Qu'entendez-vous par « disparaisse » ?

— Elle ne se trouve plus à son emplacement.

— Randal, qu'avez-vous encore inventé ?

— Ce n'est qu'une hypothèse de travail, se hâta de le rassurer Rump. La Tour n'est plus là. Bon. Qui est le propriétaire du volume d'air qu'elle occupait ?

— Du volume d'air ? Puisque c'est seulement l'immeuble qui était hypothéqué, je suppose que c'est vous. Et le terrain vous appartient également.

— Vous en êtes sûr ? questionna Randal Rump, d'une voix rassérénée.

— J'en serai absolument sûr après une semaine de recherches intensives à six cents dollars l'heure.

— Si je faisais usage de mes droits sur le terrain et le volume d'air, ça serait parfaitement défendable devant un tribunal, alors ?

— Peut-être. Probablement. Ce serait un cas de jurisprudence. Nous pourrions sans doute plaider en votre faveur. Hypothèse de travail.

— Merci, Dan. Vous êtes un chic type.

— Je vous enverrai la note.

Rump coupa la communication en souriant.

— M'envoyer la note. Quelle blague !

Il composa un nouveau numéro.

— Ici le Cabinet d'Architectes Der Skumm et Cie.

— Randal Rump à l'appareil. Je voudrais parler à Der.

Une voix teintée d'un fort accent retentit dans le combiné :

— Gomment allez-vous, mon fioux ?

— On ne peut mieux. Écoutez, j'ai peut-être une affaire pour vous.

— Fraiment ?

— Ne prenez pas ce ton surpris. Les histoires qui courent au sujet de ma ruine sont très exagérées, Der. Voilà, j'aimerais que vous conceviez les plans d'une nouvelle Tour Rump. Plus grande, plus audacieuse et plus flamboyante encore que la première.

— Za ne zera bas fazile.

— Mais vous pouvez le faire, non ?

— Elle tevra afoir la même haudeur que la bremière ?

— Non. Je veux qu'elle fasse vingt étages de plus.

— Mais la règlemendazion d'urbanizme...

— Je m'en fous. Avec le marché que je vais lui proposer, la municipalité me laissera construire ce truc même dans Central Park.

— Pon. Taccord. Mais où exactement foulez-vous pâdir zette noufelle Dour ?

Randal Rumpp se pencha sur le combiné, et prit une voix de conspirateur :

— Exactement là où se trouvait l'ancienne.

— Vas ?

— Désolé de devoir vous l'apprendre, Der, mais nous avons perdu la tour.

— La panque l'a zaizie ?

— Ils n'ont pas eu le temps. Je les ai battus au poteau.

Rumpp se pencha pour palper son pantalon. Presque sec.

— Fous barlez bar énigmes.

— Écoutez, je suis très occupé, répondit Randal, en jetant un coup d'œil à la Rolex imitation achetée à un vendeur à la sauvette, pour remplacer la vraie, qu'il avait mise en gage. Plutôt que de vous donner des explications, je vous conseille d'allumer la télé.

Randal Rumpp raccrocha ; un sourire lui fendait le visage d'une oreille à l'autre.

— À présent, proclama-t-il, je n'ai plus qu'à convaincre la municipalité de financer le projet, et je serai à nouveau le roi.

CHAPITRE XI

L'œil humain contient une substance appelée pourpre rétinien, qui permet la vision nocturne. Normalement, quelques minutes sont nécessaires pour que s'opère cette adaptation.

Remo Williams commanda à son pourpre rétinien de compenser l'absence totale de lumière, et obtint des résultats presque immédiats.

Il se trouvait, découvrit-il avec surprise, dans une sorte de garage. Des voitures y étaient alignées – des modèles de luxe, pour la plupart : Mercedes, Bentley, Rolls. Même une Porsche.

Bon, se dit Remo. Je ne suis ni en enfer, ni en Chine. C'est déjà ça.

Il commença à décrire un cercle. Ou plutôt, une spirale qui s'élargissait. C'était la méthode la plus rapide et la plus efficace pour reconnaître un territoire inconnu.

Remo se retrouva face à un mur qui paraissait solide. Mais il le traversa sans éprouver la moindre sensation tactile. Il fut obligé de fermer les yeux, malgré l'obscurité. Ses nerfs optiques l'élançaient quand il regardait le mur.

Remo comprit qu'il se trouvait dans le parking de la Tour Rump. Il avait dégringolé deux étages, il devait donc être au deuxième sous-sol. Trop profond pour qu'il puisse remonter à la surface d'un bond.

— Chiun ! appela-t-il, mettant ses mains en porte-voix.

Aucune réponse. Remo continua son circuit. Un silence surnaturel régnait dans le sous-sol. Normalement, on aurait dû entendre le bruit des aérateurs. Mais aucun son n'était perceptible. Bientôt, les narines hypersensibles de Remo captèrent une faible odeur humaine, mêlée à un léger parfum de chrysanthème. Une odeur qu'il ne connaissait que trop bien.

— Chiun, murmura Remo.

Il se mit à suivre la trace. Elle l'amena tout droit à un mur d'où se répandait une coulée de terre fraîchement retournée. La terre semblait sortir directement du mur. Aucune fissure n'était visible. Pourtant une bouffée d'air fétide paraissait s'exhaler du mur à l'endroit précis où la terre s'amoncelait.

Remo ignore ce que ses yeux lui disaient, et entra dans le mur. Il se retrouva dans un tunnel en pente ascendante. Il aperçut la lumière du

jour. Au même instant, il entendit un bruit derrière lui.

C'était une plainte sourde, une sorte de miaulement mêlé à des sanglots à peine humains. Remo hésita, puis rebroussa chemin dans la direction d'où émanait le son.

Le sous-sol était vaste, et les recherches furent longues. Les murs posaient problème. Remo pouvait les traverser, mais pas voir au travers. À un moment, il se heurta à une résistance, et faillit perdre l'équilibre. Il constata qu'il avait essayé de traverser un mur donnant sur l'extérieur. Le mur était aisément franchissable, mais la terre derrière lui était aussi ferme qu'elle devait l'être.

Le bruit s'éleva à nouveau. Remo décida de fermer les yeux, et de se laisser guider par son ouïe ; les murs et les voitures seulement solides en apparence ne faisaient qu'embrouiller sa vue.

Quand il détecta une respiration et un battement de cœur, il rouvrit les yeux.

Un homme se tenait quasiment à ses pieds. À quatre pattes, il essayait de gravir les marches menant au premier sous-sol. Ses mains s'enfonçaient dans le béton.

— Hé, mon pote, fit Remo avec douceur. Laisse-moi t'aider.

— Aidez-moi, aidez-moi. Je ne peux pas toucher les marches. Je ne sais pas où je suis. Je ne sais pas ce qui se passe.

L'homme semblait au bord de la crise de nerfs. Remo recourut à la méthode la plus expéditive. Il palpa les vertèbres cervicales de l'homme et appuya au bon endroit. L'homme s'écroula, toute volonté abolie. Remo le releva, et constata alors seulement que c'était un pompier.

Il prit l'homme sur son épaule et revint sur ses pas. Fermant à nouveau les yeux, il s'orienta dans la direction d'où provenait la bouffée d'air nocturne. Puis, traînant le pompier derrière lui, il remonta le tunnel. Quand une lumière rose traversa ses paupières, il rouvrit les yeux.

Il était sur 5th Avenue. Il posa le pompier par terre. L'homme embrassa la chaussée solide et se mit à ramper pour s'éloigner de l'immeuble.

— Remo ! Viens ici, vite ! couina la voix impatiente de Chiun, à l'angle de la rue.

— Qu'y a-t-il encore ? songea Remo en s'avancant.

Le Maître de Sinanju, Delpha Rohmer, Cheeta Ching, et un homme qui ne pouvait être que le cameraman de celle-ci, étaient en

contemplation devant la vitrine d'une boutique d'antiquités. Le cameraman était en train de filmer.

— Nous avons trouvé la zone de perturbation, annonça Chiun.

— Vois ! ajouta Delpha, en désignant la vitrine, qui avait été décorée à l'occasion d'Halloween. Sur une tenture de velours noir, on avait disposé diverses icônes, dont une tête de bouc au centre d'un pentacle en argent.

— Et alors ? fit Remo.

— C'est le symbole de Baphomet, le Cornu, psalmodia Delpha d'une voix froide et lointaine. Un étalagiste ignorant, inconscient des forces qu'il déchaînait, a réalisé ce décor, et provoqué sa propre perte. Mais il nous reste un dernier recours. Reculez, vous tous. Je vais devoir déployer tous mes charmes.

— Éloignons-nous de cinquante kilomètres, au moins, conseilla Remo. Ça risque de faire mal.

Delpha carra ses épaules étroites, leva ses bras nus et entonna :

— Max Pax Fax. Esprits des Ténèbres, fuyez devant mes talismans féminins.

Rien ne se produisit, excepté que Remo se pinça les narines. Une puissante odeur de champignon vénéneux émanait des aisselles de Delpha.

— Ça marche ? souffla Cheeta.

Remo leva les yeux. Il vit un pigeon tenter de se poser sur l'un des arbres ornant les terrasses de la Tour, et passer au travers, dans un battement d'ailes frénétique.

— Non.

— Mes pouvoirs féminins ne sont pas assez forts, dit Delpha, le front plissé.

— Mon nez m'affirme le contraire, marmonna Remo.

— Je suis une femme, moi aussi. Puis-je vous aider ? s'enquit Cheeta.

— Vous rasez-vous les aisselles ? demanda Delpha.

— Oui, bien sûr, pourquoi ? répondit Cheeta, interloquée.

— Alors, vous n'avez aucun pouvoir, trancha Delpha, en reprenant la pose.

Sous ses bras, les touffes de poils noirs ressemblaient à deux rats musqués.

— Ce que vous essayez de faire porte-t-il un nom ? ironisa Remo.

— C'est de la magie pilaire. Les poils sont un puissant talisman, expliqua Delpha. On a fait subir un lavage de cerveau aux femmes modernes pour les amener à s'épiler, et les priver ainsi de leurs pouvoirs. Dalila l'avait bien compris.

— Pourtant, les vôtres ne réveilleraient pas un mort, fit remarquer Remo.

— Tu as raison. Je dois dévoiler mon talisman le plus redoutable.

Elle porta la main aux bretelles de sa robe.

— Pas... suffoqua Remo, les yeux ronds.

D'un mouvement d'épaules, Delpha fit glisser sa robe, révélant un troisième rat musqué.

Remo regarda Chiun. Le Maître de Sinanju se voilait les yeux d'une manche de son kimono. Cheeta, pointa l'objectif du cameraman dans la bonne direction et déclencha le zoom.

— Beau spectacle, hein, Petit Père ? fit-il sèchement à l'adresse de Chiun.

— Pourquoi est-elle nue ?

— Elle espère que sa petite séance d'exhibitionnisme obligera la tête de bouc à se rendre.

— Est-ce que ça marche ?

— En tout cas, elle, elle commence à bleuir. Et si nous laissons tomber ces deux cinglés pour nous mettre sérieusement au travail ?

— Taisez-vous, siffla Cheeta. Vous allez rompre le charme.

Soudain, un hélicoptère approcha, dans un vrombissement assourdissant.

— Filmez ça ! ordonna Cheeta à son cameraman.

L'hélicoptère se posa au milieu de 5th Avenue ; il portait le logo mondialement célèbre de la BCN.

— Espèce d'idiot ! C'est un appareil de chez nous ! cria Cheeta au cameraman.

— Mais vous avez dit...

— Aucune importance, lança Cheeta en se précipitant à la rencontre du pilote.

— Miss Ching, la station vient de recevoir un appel de Randal Rumpp. Il vous offre une interview exclusive.

— Mais nous ne pouvons pas entrer ! fulmina Cheeta.

— Le directeur de l'information vous demande d'essayer à tout prix.

Cheeta regarda le pilote, puis l'hélicoptère, et ensuite la Tour Rump. Elle saisit la cravate du pilote entre ses griffes sanglantes.

— Venez. Vous allez effectuer le plus beau vol de votre vie, déclara-t-elle.

CHAPITRE XII

— Écoutez-moi bien, monsieur le maire, disait Randal Rumpp. Vous ne pouvez pas percevoir de taxes foncières sur cet immeuble, vous ne pouvez pas le déplacer, vous ne pouvez pas le vendre. Voyons les choses en face, vous administrez la plus grande ville du monde. Voulez-vous garder sur les bras un gratte-ciel de soixante-huit étages où personne ne peut entrer ?

La voix du maire était à la fois suspicieuse et déconcertée.

— Et que... proposez-vous ? interrogea-t-il.

— Vous renoncez à toutes les taxes foncières pour les cent prochaines années, vous fournissez la main-d'œuvre et les matériaux, et je fais bâtir une nouvelle tour au même emplacement.

— Est-ce possible ?

— Pourquoi pas ? La Tour actuelle est devenue immatérielle. Donc nous reconstruisons sur les fondations existantes. En plus grand. Bien sûr, il faudra avancer chaque façade.

— Pourquoi ?

— Il faut recouvrir l'ancienne façade, non ? Je verrais bien la nouvelle en vert. Comme les dollars.

— Mais... et les gens prisonniers à l'intérieur ? Et vous ?

— Je travaille sur la question, monsieur le maire.

Ronald Rumpp coupa la communication, et se leva en sifflotant.

— Ça marche ! gloussa-t-il. Je vais avoir une tour plus grande, et ça ne me coûtera pas un cent. L'affaire du siècle !

Dans le bureau de son assistante, le téléphone retentit.

— Je vous avais dit de décrocher tous les appareils ! tempêta-t-il en se ruant vers elle, dans son caleçon brodé d'un monogramme.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher, fit la femme, tremblante. Je voulais voir si ça marchait.

— Eh bien, décrochez, maintenant !

— Allô ? fit l'assistante, docile.

Elle écouta un instant, un pli entre les sourcils, puis tendit le

combiné à Rump.

— Je... je crois que c'est pour vous.

— Qui est-ce ? interrogea Randal Rump.

— Ici le Père Givre, dit une voix étrange.

— Jamais entendu parler de vous.

— Je suis l'équivalent de votre Père Noël. J'apporte des cadeaux à ceux qui sont sages.

— Ah oui ? Comment se fait-il que je ne vous aie jamais vu ?

— Je suis clandestin, comprenez-vous ?

— Non.

— Faites-moi sortir, et vous comprendrez.

— Vous êtes le cinglé de tout à l'heure ?

— Non, je ne suis pas cinglé. Je peux faire des choses étonnantes. Libérez-moi, et vous le constaterez de vos yeux.

— Des choses étonnantes, hein ? Savez-vous à qui vous parlez ?

— Non.

— Je suis Randal Tiberius Rump.

— J'ai entendu parler de vous. Vous êtes célèbre et très, très riche. Vous êtes exactement l'homme que j'attendais. Un homme puissant.

— C'est vrai. Écoutez, mon vieux, j'ai déjà assez avec mes propres problèmes.

— Moi seul peux les résoudre.

— Vraiment ? Eh bien, en cet instant même, je suis dans mon bureau de la Tour Rump, où il se passe des trucs dingues. Les gens qui en sortent s'enfoncent dans le sol. L'immeuble est devenu impalpable. Comment comptez-vous résoudre ça ?

— Je suis la cause de ce problème, répondit la voix. Libérez-moi, et votre immeuble redeviendra normal.

— Pourquoi vous croirais-je ?

— Qu'avez-vous à perdre ?

— D'accord, je marche. Comment dois-je m'y prendre ?

— Je ne sais pas. Je suis coincé dans le téléphone. D'habitude, je sors facilement. Peut-être arriverez-vous à me libérer en décrochant le bon appareil.

— Savez-vous combien il y en a, rien qu'à cet étage ?

— Ça m'est égal. L'un d'eux me délivrera. Vous devez essayer, si vous voulez que tout redevienne normal.

Randal Rumppeut eut une moue pensive.

— D'accord. Je vais essayer. Mais je ne vous promets rien. Ah, autre chose. Les trois milliards, vous vous souvenez ? Je les veux toujours.

— Ils sont à vous.

La voix était si assurée et si onctueuse que, dans un instant d'égarement, Randal Rumppeut la crut sincère.

— Je vous rappelle, fit-il d'un ton jovial.

— D'accord, je ne bouge pas, vous savez où me joindre.

Après avoir raccroché, Randal Rumppeut ordonna à son assistante :

— Ne me passez plus aucun appel. Surtout ceux de ce minable.

— Mais... et la promesse que vous avez faite à cet homme ?

— Chaque chose en son temps. Si ce taré peut désensorceler la Tour, je ne veux pas que ça se produise avant que j'aie conclu le marché avec le maire.

Randal Rumppeut regagna son bureau. Son assistante fixa longuement la porte en chêne qui venait de se refermer. Puis, sans un mot, elle se leva, alla dans le couloir, et visita un bureau après l'autre, soulevant les combinés et chuchotant un « allô ? » furtif dans chacun d'eux.

CHAPITRE XIII

— Vous raser les aisselles est la pire chose à faire, était en train de dire Delpha Rohmer.

— Vraiment ? hurla Cheeta Ching par-dessus le ronflement du rotor.

— Sans aucun doute. Jadis, on ôtait leurs pouvoirs aux sorcières rien qu'en leur rasant les aisselles. Les poils ont de nombreux usages. Enfermés dans un sachet de soie, ils font un philtre d'amour infailible. Si vous voulez réussir en amour, vous devez les laisser pousser.

— Serait-ce la raison pour laquelle certains ne succombent pas à mes charmes manifestes ? questionna Cheeta, en dévisageant Remo.

Celui-ci, assis à l'arrière de l'hélicoptère, détourna les yeux et s'adressa à Chiun :

— Au fait, comment les négociations avancent-elles ?

— Lentement. Smith me reproche toujours cette malheureuse affaire.

— Vous voulez parler de la fois où vous vouliez démissionner pour devenir Grand Trésorier de Californie, et où votre candidat s'est révélé être un dictateur latino-américain en cavale ?

— Tu ne vaux pas mieux que Smith. Vous déformez la vérité pour servir vos tortueux desseins.

— Eh bien, la prochaine fois que vous le verrez, rappelez-lui que j'exige une résidence permanente. J'en ai assez de vivre dans une valise.

— Ne t'inquiète pas, Remo. J'ai bien l'intention d'utiliser la perte de notre logis comme argument contre Smith, lors de la discussion finale.

L'hélicoptère arriva au-dessus du toit de la Tour.

— Le bureau de Rumpff se trouve au vingt-quatrième étage, dit Cheeta au pilote. Conduisez-nous jusque-là.

Ils se mirent à compter à rebours, en partant de soixante-huit. Quand ils furent arrivés à vingt-quatre, Cheeta ordonna :

— Allez vers la façade sud.

Le pilote s'exécuta, puis fit du surplace devant la fenêtre.

— Je ne le vois pas, dit-il à Cheeta.

— Peu importe. Rentrez à l'intérieur.

— Miss Ching ?

— Auriez-vous laissé vos testicules à la maison ? Rentrez, vous dis-je !

— Mais nous allons nous écraser !

— Aucun danger, fit Cheeta, empoignant le levier de commande.

Randal Rumpp était assis, le dos tourné à la fenêtre, en train d'enfiler son pantalon, lorsque la chose se produisit. Il n'y eut aucun bruit, aucun signe d'avertissement.

Sa première impression fut d'être avalé par un monstrueux oiseau aux ailes tournoyantes. Il se retrouva à l'intérieur d'un cocon rempli de gens et filant à toute vitesse. Il plongea au sol, et roula sur lui-même. Ce ne fut qu'après s'être dépêtré de son pantalon qu'il eut une vision un peu plus nette des choses. Le rotor de queue d'un hélicoptère disparaissait dans le mur séparant son bureau de celui de son assistante. Il écarquilla les yeux.

— Ils sont cinglés ? J'aurais pu avoir un infarctus !

Il se releva et appela :

— Dorma ! Avez-vous relevé le numéro de cet hélicoptère ? Je vais porter plainte contre ces abrutis !

Aucune réponse ne lui parvint. Il ouvrit la porte, et trouva le bureau désert.

— Je crois que c'était lui ! hurla Cheeta.

— Le type à travers qui nous sommes passés ? fit le pilote.

— Oui. Faites demi-tour. Et allumez vos feux.

Le pilote obtempéra. Il avait du mal à s'orienter, dans la mesure où il ne voyait pas son propre rotor de queue et où un caoutchouc en pot semblait lui pousser entre les jambes.

— Allez doucement ! brailla Cheeta. Je vous dirai où vous arrêter !

Pas plus que la première fois, Randal Rumpp n'entendit

l'hélicoptère approcher et, sans préavis, l'avant de l'appareil émergea du mur, juste sous son nez.

— Je vous ferai un procès ! cria-t-il en levant le poing.

Puis il reconnut Cheeta Ching. Se forçant à sourire, il ouvrit la main et l'agita d'une manière aussi amicale que ses nerfs en pelote le lui permettaient.

Cheeta lui rendit son salut, avec un sourire qui découvrait chacune de ses trente-deux dents.

— Demandez-moi comment j'ai réussi à faire ça ! cria Rumpp.

La bouche de Cheeta dessina un *Quoi ?* inaudible.

— Demandez-moi comment j'ai pu exécuter ce tour de magie sans précédent !

Cheeta se pencha à l'extérieur de l'engin ; elle parlait, mais aucun son ne sortait de sa bouche pourpre. Et Rumpp comprit qu'elle ne l'entendait pas non plus. Il s'empara d'un stylo et d'un bloc-notes et écrivit : UN NOUVEAU TRIOMPHE POUR RANDAL RUMPP.

Cheeta replongea à l'intérieur de l'appareil, griffonna sur un carnet, et appuya la page contre la paroi en Plexiglas :

COMMENT ?

UN MAGICIEN NE DÉVOILE JAMAIS SES TRUCS, répondit Rumpp.

Il sourit tout en brandissant le bloc-notes, parce qu'une caméra venait de surgir de l'hélicoptère, pointée dans sa direction. Il redressa sa cravate et se lissa les cheveux. L'image comptait plus que tout le reste. Puis il baissa les yeux. Son pantalon.

— Oh, merde !

Il passa derrière le bureau, pour dissimuler ses jambes velues à l'objectif. Puis il écrivit sur son bloc :

CE TOUR S'APPELLE LA SPÉCIALISATION.

— Je ne peux pas faire du surplace indéfiniment, déclara le pilote.

— Encore un instant, dit Cheeta. J'ai presque fini.

— Mais vous n'avez même pas le son.

— Pour une fois, ça ne fait rien, au contraire. Ça va faire un effet monstre à l'écran.

De son côté, Remo avait l'impression de se retrouver à l'intérieur d'un jeu vidéo. Il se sentait stupide, et aurait bien voulu sortir, mais, même si ses yeux lui montraient un sol robuste sous les patins de

l'appareil, il savait que sortir aurait signifié une chute de vingt-quatre étages – et la mort.

— Vous y comprenez quelque chose, Petit Père ? demanda-t-il à Chiun. Il ne nous entend pas et nous ne l'entendons pas. Pourtant nous faisons tous du bruit.

Le Maître de Sinanju garda le silence. Ses yeux vifs se tournaient de côté et d'autre, et Remo constata à son expression qu'il ne savait pas plus que lui ce qui se passait dans la Tour.

Finalement, le pilote n'y tint plus.

— Je fiche le camp d'ici ! s'écria-t-il, fonçant à travers la façade est.

Une fois dehors, Remo déclara :

— Eh bien, voilà une expérience que nous ne sommes pas près d'oublier !

Cheeta assena un coup sur la tête du pilote et hurla :

— Idiot ! Je n'avais pas terminé ! Retournez là-dedans !

— Je vote contre, dit Remo.

— Nous sommes dans un hélicoptère de la télévision, pas dans une démocratie ! cracha Cheeta. Je vous ordonne de retourner là-bas !

Le pilote, se frottant la tête d'une main, opéra un demi-tour. L'hélicoptère filait à la rencontre de son reflet dans la façade scintillante, lorsque soudain, une lueur blanche fulgura au vingt-quatrième étage. Et le Maître de Sinanju glapit d'une voix perçante :

— Demi-tour ! Demi-tour ! Nous allons tous être tués !

CHAPITRE XIV

Donna Wormser, l'assistante de Randal Rumpp, avait presque terminé la tournée des bureaux du vingt-quatrième étage ; elle avait testé tous les combinés, mais en vain.

Elle aurait fait n'importe quoi pour remédier à cette intenable situation, et pouvoir rentrer chez elle. Après avoir été pendant douze ans la collaboratrice de Randal Rumpp, et l'avoir aidé à gérer toutes ses arnaques et ses filouteries, regagner son foyer était devenu pour elle le meilleur moment de sa journée de travail.

Il n'en était pas de même au début, quand Randal Rumpp n'était qu'un jeune promoteur essayant de surpasser son père. Chaque transaction constituait un défi, chaque succès était prétexte à des réjouissances.

L'affaire du casino avait causé la perte de Rumpp. Il avait voulu construire un établissement qui ferait date dans l'histoire des jeux. Et ce fut le cas. Le premier soir, la recette avait atteint six millions de dollars. Malheureusement pour Rumpp, s'il n'avait pas lésiné sur la décoration – coupoles dorées et incrustations de fausses pierres précieuses – il avait fait des économies dans un domaine mal choisi. Les jetons. Le fournisseur attitré ne pouvant lui en livrer la quantité voulue pour le soir de l'inauguration, Rumpp en avait commandé d'urgence à un fabricant de capsules en plastique. Ces jetons étaient incroyablement bon marché – mais aussi, comme devant le découvrir Randal Rumpp à son éternel regret, extraordinairement faciles à contrefaire. Le deuxième soir, on encaissa plus de jetons que l'on en avait distribué. La recette de six millions de dollars se transforma en un déficit de près de vingt millions. Quand il comprit l'ampleur de cette hémorragie financière, Randal Rumpp fut confronté à un choix difficile : fermer l'établissement jusqu'à ce qu'il ait reçu les jetons initialement prévus, ou rester ouvert. Comme toujours, il se laissa guider par son ego. La roulette continua à tourner et les tables de baccara à accueillir les joueurs. Le troisième soir, les pertes se montèrent à plus de vingt-cinq millions. Randal Rumpp parvint à persuader son père d'acheter pour quarante millions de dollars de jetons pour renflouer le casino.

Ce fut un désastre dont Rumpp ne s'était jamais relevé, bien qu'il eût refusé à son père le remboursement des jetons, en proclamant qu'il

s'agissait de « médiocres contrefaçons ». Le reste de son empire s'était écroulé comme un château de cartes : saisie des actifs, licenciement du personnel. Dorma avait été contrainte d'accepter une diminution de cinquante pour cent de son salaire. Mais les emplois étaient rares, surtout quand on ne pouvait citer que Randal Rump pour toute référence.

Et maintenant, elle était coincée ici, avec une foule déchaînée accusant Randal Rump de les avoir mis dans cette fâcheuse posture. Si quelqu'un était en mesure de les aider, Dorma tenait à lui parler.

Elle commençait à penser qu'elle allait devoir essayer tous les téléphones de la Tour, quand elle souleva le combiné de celui qui se trouvait dans la salle des trophées, où Randal Rump conservait toutes sortes d'objets symboliques, depuis le Monopoly de son enfance jusqu'à une agrafeuse en or massif.

Dorma avait passé une grande partie de sa vie à répondre au téléphone, et elle le faisait très bien ; sa voix était claire et son ton à la fois courtois et professionnel. Cette fois pourtant, elle murmura seulement un timide « Allô ? ».

Il n'y eut pas de réponse. Mais une sorte de vent monta de l'appareil, et grandit jusqu'à devenir un formidable rugissement. Puis elle vit jaillir l'éclair blanc qui allait tout changer.

La lueur aveuglante l'entoura silencieusement. Ce n'était pas une explosion, mais sa soudaineté la fit tomber à la renverse. Quand Dorma rouvrit les yeux, elle aperçut la chose flottant au-dessus d'elle.

— Oh, mon Dieu, gémit-elle.

Ç'aurait pu être un homme. C'était blanc, depuis le crâne lisse jusqu'à la pointe des pieds. Mais pas entièrement blanc. La peau était parcourue d'un réseau de veines dorées. Les veines ne se trouvaient pas sous la peau, mais dessus. Elles ressemblaient à des circuits imprimés, animés de petites lumières ambrées.

Mais ce qui épouvanta le plus Dorma Wormser, et la fit fuir à toutes jambes en appelant au secours, c'était la manière dont cette forme humaine flottait dans l'air, inanimée. Comme un cadavre rempli d'hélium.

Et, pis encore, elle n'avait pas de visage.

CHAPITRE XV

Le pilote de l'hélicoptère entendit l'avertissement de Chiun. Son cerveau lui dit que la voix stridente ne plaisantait pas. Il lui dit aussi que l'appareil se dirigeait vers un objet solide, et qu'il devait faire une embardée pour l'éviter. Il travaillait depuis six ans pour la BCN. Avant ça, il avait travaillé en Alaska.

Il était habitué au danger. Bien que chaque fibre de son être lui criât le contraire, il continua tout droit.

Si je dois mourir, se dit-il, je mourrai et voilà tout. Mais désobéir au Requin Coréen, c'est s'exposer à un sort pire que la mort.

Aussi fut-il tout à fait déconcerté quand Cheeta Ching enfonça ses griffes dans son épaule en hurlant :

— Vous avez entendu Grand-Père Chiun ! Déviez la trajectoire, pauvre crétin macho !

Le pilote tira sur le manche à balai. Juste à temps. L'hélicoptère s'éleva brusquement et passa au-dessus de la Tour.

Quand il n'eut plus le cœur au bord des lèvres, Remo posa une question au Maître de Sinanju :

— Qu'y a-t-il, Petit Père ? Qu'avez-vous vu ?

— L'immeuble a retrouvé ses vibrations normales.

— Hein ?

— Ça veut dire qu'il est redevenu solide, expliqua Cheeta. C'est bien cela, Grand-Père ?

— Oui, approuva Chiun, l'air sombre.

— Il m'a pourtant l'air exactement pareil qu'avant, grommela Remo.

— Ouvre les yeux, gronda Chiun, en tendant un de ses doigts décharnés.

Tout le monde regarda vers le bas.

Un ballon d'Halloween flottait dans les tourbillons d'air circulant autour de l'édifice. Il avait la forme et la couleur d'une citrouille. Une rafale le projeta contre la façade mais il ne la traversa pas comme l'avait fait l'hélicoptère.

— Il a rebondi ! haleta Cheeta.

— Louée soit Diane, déesse de la Lune ! s'écria Delpha, levant les bras au ciel. Ma magie féminine a opéré.

— Tu parles, fit Remo, en se bouchant vivement le nez.

— C'est vous qui avez fait ça ? demanda Cheeta, ahurie.

— Mais oui, dit calmement Delpha. Je vous suggère de m'interviewer.

— Et moi, je suggère qu'on atterrisse avant que je vomisse, intervint Remo.

— Plus tard, répondit Cheeta. Je veux d'abord voir ce qui se passe dans la Tour. Cameraman ! Filmez-moi ça. Et vous, le pilote, décrivez un cercle autour de l'immeuble.

— Bien, approuva gravement Delpha. Les cercles sont le symbole de la féminité. Décrivons de nombreux cercles, et le Grand Cornu devra s'effacer pour toujours.

— Ne devrions-nous pas nous poser à terre, nous, et faire savoir aux gens qu'ils peuvent sortir ? intervint Remo.

— Pas question, trancha Cheeta. Si nous les libérons maintenant, nous ne pourrons pas les interviewer.

— Regardez ! s'écria soudain Delpha, une apparition d'un autre monde !

— Où ? Où ? glapit Cheeta, tournant la tête en tous sens.

— Là ! Dans le bureau qui fait l'angle !

Le cameraman, l'œil vissé à son appareil, balayait frénétiquement la façade.

— Où ça ? Quel angle ? Je ne vois rien.

Exaspérée, Delpha empoigna l'objectif et le braqua brusquement vers l'angle sud-ouest de l'immeuble.

— Là. Vous voyez, maintenant ? questionna-t-elle.

— J'en sais rien, dit le cameraman, je crois que vous m'avez crevé l'œil.

— Continuez à filmer, ordonna Cheeta. Et la chaîne sera heureuse de vous offrir un œil de verre. Qu'avez-vous vu au juste ? reprit-elle à l'adresse de Delpha.

— Cela ressemblait à un esprit maléfique, répondit Delpha, plus livide que de coutume. Je crois que c'était un noctifère.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Remo.

— Une créature qu'on ne voit normalement qu'en rêve. Elles ont la peau comme du caoutchouc, une longue queue fourchue, et pas de visage. Si les noctifères envahissent le monde réel, je crains le pire pour l'humanité. Il n'y a pas de femelles parmi eux.

— Dieu, où va le monde ? s'alarma Cheeta.

— Il y avait cependant un détail bizarre, poursuivit lentement Delpha. D'habitude, les noctifères sont noirs. Celui-là était complètement blanc. Il faut que je consulte le *Nécronomicon*.

À la surprise de Remo, elle sortit de dessous sa jupe un livre écorné qu'elle se mit à feuilleter.

— Étrange, fit-elle au bout d'un moment. Il n'y a rien au sujet des noctifères blancs.

— Aucune importance, déclara Cheeta. Quoi que ce soit, nous l'avons dans la boîte. Du moins, je l'espère, ajouta-t-elle en dardant un regard venimeux sur le cameraman.

— Écoutez, coupa Remo, ne pourrait-on pas faire atterrir cet engin ?

— Mais le *Nécronomicon* devrait le mentionner, s'il existe, insista Delpha, contrariée.

— On vous a peut-être refilé une édition abrégée, proposa Remo pour couper court. Écoutez, il me vient une idée. Si nous atterrissions pour tirer ça au clair, hein ?

— Excellente idée, déclara Chiun. Nous allons délivrer les personnes emprisonnées dans cette monstruosité chatoyante, et nous attirer ainsi la reconnaissance éternelle de ce pays et de celui qui le gouverne.

— Et ça servira à quoi ? s'enquit Remo.

— À renégocier les contrats, chuchota Chiun.

— Vous savez, fit Cheeta, pensive, c'est une coïncidence extraordinaire, de vous retrouver tous les deux ici. À l'autre bout du pays.

— Nous sommes dans un pays libre, répliqua Remo, détournant les yeux. Nous voyageons beaucoup.

— Pour quel candidat travaillez-vous, maintenant ?

— Aucun. Nous avons changé de métier. Nous sommes experts en assurances. Randal Rumpp voulait souscrire une assurance incendie complémentaire.

— C'est ridicule !

Remo lui tendit une carte au nom de Remo Wausau, de la Compagnie Apolitique d'Assurances.

— C'est complètement invraisemblable, s'obstina Cheeta.

— Dites-lui, Petit Père.

— Remo dit vrai, dit Chiun, avec une réticence manifeste. Nous sommes experts en assurance. À titre temporaire.

— Bon, je vous crois, dit Cheeta, en rendant la carte à Remo.

Le pilote posa l'appareil en douceur sur 5th Avenue. Une fois dans l'immeuble, se dit Remo, Chiun et lui pourraient peut-être découvrir ce qui s'était vraiment passé, zigouiller ceux qui devaient l'être, et filer avant que Delpha n'essaye à nouveau de les asphyxier.

CHAPITRE XVI

Randal Rumpp crut tout d'abord que son assistante avait disjoncté. Elle délirait complètement.

— Un fantôme ! Un vrai fantôme ! criait Dorma Wormser. Dans la salle des trophées. Venez voir, venez voir. C'est vrai.

Randal Rumpp regarda par la fenêtre l'hélicoptère de la BCN qui tournoyait de façon erratique. L'homme d'affaires n'avait pas achevé ses déclarations, mais l'équipe de la télévision ne semblait pas vouloir revenir pêcher d'autres perles de sa bouche. Il se laissa entraîner par sa secrétaire.

D'emblée, il comprit que ce n'était pas un fantôme. Bien que ce fût blanc et flottât dans l'air comme l'aurait sans doute fait un fantôme, ce n'en était pas un.

Ça paraissait vaguement humanoïde. Ça avait deux bras, deux jambes, un tronc et une tête. La tête n'avait rien d'humain. Elle était trop grosse, trop lisse et trop blanche, trop chauve ; à la place du visage, il y avait une sorte de ballon boursouflé.

La chose brillait dans la pénombre. Ses contours étaient flous.

— Vous voyez, Mr. Rumpp ? chuchota Dorma. C'est un fantôme.

— Sûrement pas, fit Randal Rumpp.

Il s'empara d'une authentique chaise Frank Lloyd Wright, la brandit au-dessus de sa tête et en frappa l'apparition. Les pieds du siège s'enfoncèrent dans la forme blanchâtre sans rencontrer de résistance.

— Vous voyez ? Ce n'est pas réel, fit Dorma.

— Ce n'est pas un fantôme. Reprenez-vous, répondit sévèrement Randal Rumpp. Regardez, il y a des câbles qui lui sortent des épaules. On dirait des câbles coaxiaux. Des conducteurs électriques. Et les fantômes ne marchent pas à l'électricité.

— Comment... comment pouvez-vous le savoir ?

— Parce que je garde mon sang-froid et que je réfléchis, répondit Randal Rumpp, en faisant le tour de la chose pour mieux l'examiner.

Elle émettait une douce lumière, comme une ampoule électrique de faible puissance. À travers, on distinguait certains détails : le réseau

de veines dorées, les gants et les bottes aux extrémités des membres, et les courroies fixées aux épaules. Le regard de Rumpff s'arrêta sur la ceinture de la créature. La boucle, ronde et blanche, venait soudain de passer au rouge. C'était un rouge très alarmant, et Dorma recula craintivement. Puis la boucle redevint blanche. Et rouge à nouveau. Comme si un court-circuit s'était produit quelque part.

Randal Rumpff y vit une preuve supplémentaire que la chose était bien électrique. Et rien de ce qui était électrique ne lui faisait peur. Pas même le syndicat des électriciens, qui pourtant pouvait faire ou défaire un projet immobilier.

— Que signifie cette lumière rouge ? questionna Dorma réfugiée sur le seuil de la pièce.

— Cela signifie, répondit Rumpff, en désignant la batterie longue durée que les courroies maintenaient dans le dos de la créature, que ses piles sont usées.

— Je ne comprends pas.

— Dans ce cas, nous sommes deux. D'où sort ce truc ?

— Je crois... je crois qu'il est sorti du téléphone.

— Je vous avais pourtant dit de ne pas toucher au téléphone ! hurla-t-il à son assistante terrorisée.

Tout à coup, la forme lumineuse s'anima. Elle tripota la boucle de sa ceinture, s'opacifia et tomba lourdement sur le sol.

Dorma poussa un cri et détala. Randal Rumpff s'accroupit auprès de la créature. Il avança une main, et, à sa surprise, sentit sous ses doigts quelque chose qui ressemblait à du vinyle.

La chose ne demeura étendue qu'une minute, puis, avec un bruit de masque respiratoire, la bulle blanche qui lui servait de visage se rétracta. Avant de se dilater, et de se contracter à nouveau.

— Cette foutue chose respire encore, marmonna Randal Rumpff en la secouant. Hé, machin ! Réveille-toi ! Tu me fais perdre mon temps.

La chose se redressa avec effort. Bien qu'elle n'eût pas d'yeux, Randal Rumpff eut la nette sensation qu'elle le dévisageait. Puis, bien que la créature fût également privée de bouche, elle parla :

— Ho ho ho.

— Parlez-vous anglais ?

— *Da.*

— Moi Rumpff, fit-il, en se tapant la poitrine. Rumpff. *Comprends ?* Et vous, comment vous appeler ?

La chose pointa le pouce vers sa propre poitrine et déclara dans une langue parfaitement intelligible :

— Je suis le Père Givre. Ho ho ho.

— Et d'où sortez-vous ?

— Du téléphone.

— Sans blague ? Et comment y êtes-vous entré ?

— C'est une longue histoire, répondit la créature en se relevant. Trop longue pour que je la raconte maintenant.

— Ah oui ? Et pourquoi ça ?

— Je dois m'enfuir.

— Et les trois milliards dont nous avons parlé ?

— Vous acceptez les chèques ?

— Vous avez votre chéquier sur vous ?

— *Niet*. Je veux dire, non.

Rumpp fronça les sourcils. *Niet*. Où avait-il entendu ce mot ?

— Bon, je dois partir, maintenant. Merci pour tout.

Randal Rumpp le retint par le bras. La créature était plus petite que lui, ce qui n'était pas peu dire, compte tenu qu'elle portait des bottes au talon aussi épais qu'une pile de gaufres. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle lui résiste. Et il ne se trompait pas. Elle ne se débattit pas. Mais Rumpp se retrouva soudain sur le dos, le souffle coupé.

— Les fantômes, ahana-t-il, ne pratiquent pas le judo.

La créature prononça alors un autre mot étranger :

— *Kracivo* ! s'exclama-t-elle d'une voix satisfaite.

Randal Rumpp se remit sur pied, et constata que la créature examinait un briquet plaqué or incrusté de diamants formant les initiales RR. Profitant de son inattention, Rumpp se plaça devant l'unique porte de sortie.

— Il faudra me passer sur le corps ! prévint-il.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit la créature sans visage, se dirigeant vers le téléphone.

Elle composa l'indicatif des renseignements et demanda :

— Le numéro de l'ambassade soviétique, s'il vous plaît.

— Je regrette, il n'y a aucune ambassade soviétique dans cette ville.

— Comment ! Alors, donnez-moi le numéro de l'ambassade soviétique de Washington.

— Que voulez-vous aux gens de l'ambassade soviétique ? questionna Rumpp d'un ton soupçonneux.

— J'ai un cadeau pour eux. Le Père Givre les a oubliés, cette année.

— Mais ce n'est pas encore Noël. Nous sommes seulement à Halloween.

La créature sursauta.

— Excusez-moi. Quel mois sommes-nous ?

— Octobre.

— De quelle année ?

Avant que Rumpp ait pu répondre à cette question saugrenue, la préposée aux renseignements annonça :

— Désolée. Aucune ambassade soviétique ne figure sur la liste des abonnés de Washington.

— Pas d'ambassade soviétique ? Qu'est-il arrivé à l'Union soviétique ?

— Elle a été dissoute, répondit brutalement Randal Rumpp.

À ces mots, la créature lâcha le combiné et se mit à gémir.

— L'Union soviétique, dissoute dans une explosion nucléaire ! Et la Géorgie ?

— Toujours à sa place, entre la Caroline du Sud et l'Alabama.

— Je ne parle pas de cette Géorgie-là, mais de la République fédérée d'Union soviétique.

— Aucune idée. Je suis de très loin ce qui se passe là-bas.

— Je n'ai plus de patrie, plus de famille ! se lamenta la chose, les épaules voûtées.

— Écoutez, coupa Rumpp, nous sommes là pour parler affaires. Laissons l'émotion de côté.

— Vous êtes aussi dénué de sentiments humains que je suis dénué de patrie, bredouilla la créature. Après tout ce que j'ai fait pour vous.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'ai fait revenir votre immeuble.

— Comment ? Vous en êtes sûr ? fit Randal Rumpp, alarmé.

— Catégoriquement. Si l'immeuble n'était pas là, je ne pourrais pas me tenir sur le sol. J'aurais fait une chute mortelle jusqu'en bas.

— Mais, pourquoi ?

— J'émet des vibrations normales. Par conséquent, le sol aussi.

Randal Rumpo courut vers la fenêtre. Il empoigna la chaise Frank Lloyd Wright et se mit à marteler le panneau vitré, fracassant les pieds du meuble estimé à quatre-vingt mille dollars. Mais Rumpo ne s'en soucia pas.

Le verre se brisa en éclats. Rumpo passa la tête par la brèche et regarda dehors. Les fragments de verre se pulvérisèrent en millions de particules quand ils heurtèrent le trottoir, tout en bas.

Et au même moment, l'électricité se rétablit.

— C'est vrai ! C'est vrai ! s'écria Randal Rumpo d'un air égaré. Non, c'est trop tôt ! Je n'ai pas encore conclu le marché du siècle !

Il fonça vers la créature, la saisit au collet et intima :

— Faites-le disparaître à nouveau.

— Je ne peux pas.

— Alors, expliquez-moi comment ça s'est produit, au départ.

— Je ne sais pas trop. J'ai été aspiré par le téléphone, et le numéro ne répondait plus. Je crois que j'ai été piégé par des agents américains. Je suis resté prisonnier du réseau téléphonique pendant je ne sais combien de temps. Je me suis retrouvé dans votre immeuble, et il a été réduit à l'état de fantôme. Comme moi.

— Vous n'êtes pas plus fantôme que moi ! s'écria Rumpo, en pinçant le bras de la créature de toutes ses forces.

— C'est vrai, avoua-t-elle, en se frottant l'épaule.

— Expliquez-moi encore. Vous avez été aspiré par le téléphoné ?

— *Da*. Je veux dire, oui.

— Montrez-moi comment vous avez fait. Tenez, en échange, je vous donne cette Rolex.

L'être sans visage hésita. Il prit la montre, le porta à l'endroit où aurait dû se trouver son oreille gauche, et écouta.

— C'est une fausse, déclara-t-il avec mépris en la rendant à Rumpo.

— Comment le savez-vous ?

— Les vraies Rolex ont un mouvement uniforme. Celle-ci a un mouvement saccadé. C'est une contrefaçon sans valeur.

— Montrez-moi comment vous avez fait, proposa Rumpp, et je vous donne cet immeuble.

— Combien vaut-il ? interrogea la chose au visage en forme d'antenne parabolique.

— Un quart de milliard.

— Marché conclu. Mais il me faut un numéro qui réponde à coup sûr.

— Je vais vous en donner un. Le 555-9460. C'est celui de ma résidence en Floride. Le temps y est superbe, en ce moment.

— Okay. Je vais faire un saut là-bas, dit la chose, soulevant le combiné et formant le numéro.

Elle cala le combiné entre sa tête et son épaule, et porta les mains à sa ceinture. Un déclic. Aussitôt, ses contours se nimbèrent de lumière. Randal Rumpp cligna des yeux ; la forme de la créature devint indistincte. Puis, comme un mouton de poussière avalé par un aspirateur, elle disparut dans l'appareil. Et aussitôt une sonnerie retentit.

— Merde ! fit Randal Rumpp, avant de se ruer vers son bureau en braillant : Ne répondez pas ! Ne répondez pas à ce foutu téléphone, si vous tenez à votre job !

La sonnerie provenait du téléphone cellulaire sur son bureau. Randal Rumpp s'empara d'un exemplaire de *L'Art de l'arnaque* et l'abattit sur le combiné, comme pour empêcher un rat de sortir de son trou. Il appuya avec force. Le téléphone continua à sonner.

— Dorma ! Ouvrez une fenêtre et jetez quelque chose !

— Mais on ne peut pas ouvrir les fenêtres !

— Cassez la vitre !

Un bruit de verre brisé lui parvint peu après.

— Dites-moi si les éclats font du bruit en arrivant au sol.

— Non.

— Écoutez encore.

— Ils auraient dû heurter le sol depuis un moment.

Brusquement, les lumières s'éteignirent.

— Super ! gloussa Rumpp. Ça a marché ! Je vais pouvoir conclure l'affaire ! Je serai toujours le meilleur ! Rien ne peut plus m'arrêter, à présent.

CHAPITRE XVII

— Personne ne rentre dans cet immeuble, avant que Cheeta Ching, la superjournaliste du siècle, n'ait accompli son devoir ! glapit la Coréenne en sautant à bas de l'hélicoptère.

— Eh bien ? interrogea Remo. Qu'attendez-vous ?

— Vous reste-t-il assez de film ? demanda Cheeta au cameraman. Je veux que chaque seconde de ces instants dramatiques soit immortalisée sur pellicule.

— Oh, nom de nom, éclata Remo, nous allons tous entrer dans cette tour, vu ?

— Je vous l'interdis ! Grand-Père, je vous en prie, ne le laissez pas saboter mon reportage.

— Remo, tiens-toi bien.

— Attention, Petit Père, ou je dis à tout le monde quel âge vous avez réellement.

— J'ai quatre-vingts ans, et pas un jour de plus ! couina Chiun.

En fait, le Maître de Sinanju avait plus d'un siècle, mais il était très chatouilleux à ce sujet, et n'avait jamais célébré officiellement son centenaire.

— N'ayez pas honte de votre grand âge, déclama Delpha Rohmer, car c'est dans l'âge que réside la sagesse. Les druides le savaient bien.

— C'étaient des hommes, pourtant, fit Remo, narquois.

— Non. Des magiciennes mâles. Des sorcières masculines, ce qui les absolvait des péchés des hommes ordinaires.

— Balivernes.

Le cameraman était en train de recharger son appareil ; il tendit l'ancienne bande vidéo à Cheeta, ce qui donna une idée à Remo.

— Voulez-vous que je garde cette cassette ? suggéra-t-il. De cette manière, elle ne se perdra pas.

— Oh oui, merci, répondit Cheeta distraitement, en lui donnant le film.

Se reprenant, elle émit un cri aigu et lui arracha la cassette.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Remo d'un air innocent.

— La dernière fois que je vous ai laissé toucher à une de mes caméras, une bande d'une importance capitale a mystérieusement disparu.

— Les disparitions sont généralement mystérieuses, opina Remo.

— Je serais heureuse de me charger de cet objet, proposa Delpha.

— Je sais que je peux faire confiance à une de mes semblables, répondit Cheeta, après une brève hésitation.

Elle lui tendit la cassette, que Delpha glissa promptement dans son décolleté.

Quand la caméra fut rechargée, Cheeta fit bouffer ses cheveux noir corbeau, sortit une bombe de laque de son sac et en vaporisa un nuage autour d'elle. Du même coup, elle disciplinait sa coiffure et empêchait son épais maquillage de s'écailler. Elle carra ses épaules rembourrées et se dirigea vers l'entrée de la tour.

— Alors, nous nous contentons de regarder ? demanda Remo à Chiun.

— L'empereur Smith m'a donné pour instructions d'étudier et de rapporter tout ce dont je serai témoin.

— Je suppose que ça veut dire « regarder », soupira Remo. Oh, après tout, il y a de pires façons de passer la veille d'Halloween.

Marchant à reculons, le cameraman précédait Cheeta, filmant sa démarche assurée, son allure résolue. La Coréenne s'arrêta brusquement et ordonna :

— Ça va, coupez. Et maintenant, écarter-vous.

Le cameraman obéit et se plaça de côté de manière à filmer son profil impérieux.

Mais ce ne fut pas l'image qu'il capta dans son objectif. Cheeta tendit la main vers la poignée de la porte. Emportée par son élan, elle rencontra la vitre. Celle-ci ne se brisa pas, ne résista pas. Cheeta passa au travers et atterrit à plat ventre sur le marbre du hall.

Son visage s'y enfonça, et les épaules suivirent.

— L'immeuble a disparu à nouveau ! cria Remo.

— Cheeta ! Ma Cheeta ! glapit Chiun.

— Utilisez vos pouvoirs féminins ataviques ! conseilla Delpha. Lévitez ! Lévitez ?

Le Maître de Sinanju parvint sur les lieux une seconde avant Remo. Il saisit Cheeta par les chevilles et réussit à l'extraire du sol, comme une grosse dent jaune.

— Mon Dieu ! fit Cheeta, les yeux agrandis. Ça recommence !

— Oui, nous l'avons remarqué, nous aussi, dit Remo, en scrutant la façade où les lumières donnaient des signes de faiblesse.

— Ce n'est pas juste ! fulmina Cheeta. On me prive de mon triomphe. Que diable se passe-t-il là-dedans ?

— C'est une énigme, répondit Chiun d'une voix lente, en enfonçant ses mains dans ses vastes manches.

— Il n'y a qu'une seule explication rationnelle à cela, affirma Delpha Rohmer, captant aussitôt l'attention générale. Ma magie a opéré, mais son effet n'a pas duré.

— C'est ça que vous appelez une explication rationnelle ? interrogea Remo.

— Nous devons recourir à une magie plus puissante pour vaincre ces forces.

— Ah ouais ?

— Nous devons nous tenir par la main et former un cercle autour de l'immeuble.

— Nous ne sommes que quatre, et la base de cette tour a à peu près la taille d'un terrain de base-ball, fit remarquer Remo.

— Nous rallierons d'autres personnes à notre cause.

— Qui ça ? Houdini est déjà mort.

Delpha montra du geste le cordon de barbelés à plusieurs rues de là. De l'autre côté, une foule de badauds les observaient ; un grand nombre d'entre eux étaient costumés pour Halloween. Personne ne semblait avoir envie de s'approcher, pas même la Garde nationale.

— Vous aurez du mal à recruter des volontaires, grommela Remo. Ils paraissent encore plus terrorisés que ceux qui sont prisonniers de l'immeuble.

— Je ferai appel à leur nature mystique secrète, proclama Delpha, en se débarrassant de sa robe.

Remo se plaça face au vent tandis que Chiun détournait les yeux.

— Sœurs de la Lune, entonna Delpha, joignez-vous à nous ! Seul un puissant charme permettra de remédier à cette fracture dans notre plan physique. Que ceux qui croient au tout-puissant pouvoir de la féminité libérée viennent maintenant joindre leurs mains aux nôtres !

À l'immense surprise de Remo, le nombre de ceux qui croyaient au pouvoir de la féminité libérée se montait au tiers des personnes présentes, et parmi elles, plusieurs policiers. Ils se précipitèrent vers la forme nue de Delpha. Rejetant la tête en arrière, elle leva les bras pour remercier la déesse chasserresse.

L'air changea aussitôt de saveur, et la foule se figea. Certains battirent en retraite. Les plus enthousiastes poursuivirent leur route, et entourèrent Delpha, qui clama :

— Mes sœurs, joignons maintenant nos mains !

Une chaîne humaine se forma, sinueuse et fluide, commença à encercler la Tour Rump.

Remo et Chiun se postèrent à l'écart, et Cheeta Ching demanda à son cameraman de filmer la scène.

— Répétez après moi, lança Delpha : Diane, déesse de la Lune, symbole de notre matrice sacrée...

— Attendez, attendez ! cria Cheeta. Faites-moi une place. Je suis une femme, moi aussi.

— Ça reste à voir, marmonna Remo.

Les incantations reprirent :

— Faites briller sur nous votre éclat puissant...

— Faites briller sur nous votre éclat puissant...

— Afin que ce dard calamiteux soit rendu à la vue !

— Afin, que ce dard calamiteux soit rendu à la vue !

— À présent, poursuivit Delpha, tournez autour de l'immeuble, en refermant le cercle.

Les gens se mirent à tourner, pas tous dans le même sens.

— Répétez sans vous interrompre cette antique formule magique, reprit Delpha : Max Pax Fax.

— Les fax existaient déjà, dans l'Antiquité ? interrogea Remo.

— Chut ! lui intima le Maître de Sinanju. Je dois étudier cette magie blanche. Elle a peut-être quelque chose d'utile à m'apprendre.

— Elle m'a déjà appris un tuyau infallible, rétorqua Remo. Utiliser le Déodorant Triple Sécurité.

Le cercle fit pour la deuxième fois le tour de l'édifice. Rien ne se passa. Les incantations se firent plus enrouées.

Au troisième tour, Delpha ne se trouvait plus à sa place.

— Je ne la vois plus, murmura Chiun, en se caressant la barbe.

— Je préfère ça, déclara Remo.

Au vingtième tour, les incantations se turent définitivement et les participants s'écroulèrent sur la chaussée, pantelants.

Cheeta rejoignit Remo et Chiun.

— Ça n'a pas marché, haleta-t-elle.

— Tiens ? Je me demande bien pourquoi, fit Remo d'un ton dégagé.

— Delpha le sait peut-être. Où est-elle passée ?

— Aucune idée, répondit Remo. Elle a disparu au deuxième tour.

Cheeta scruta les alentours. Delpha Rohmer n'était nulle part en vue. Le visage de la Coréenne prit une expression surprise, puis ses lèvres rouge sang se plissèrent. Et de sa bouche jaillirent ces mots :

— *Ma cassette ! Cette garce est partie avec ma cassette !*

— Ce n'est pas si grave, la consola Remo. Il vous reste la deuxième bande.

— Montrant une centaine de personnes en train de se ridiculiser. Moi comprise. Vous ! glapit-elle à l'intention de son cameraman. Effacez cette bande, tout de suite !

Docile, le cameraman éjecta la cassette. Au lieu de se fier à la tête d'effacement pour exécuter les ordres de Cheeta, il broya la cassette sous ses talons, jusqu'à ce que des mètres de pellicule se tordent sous ses pieds, tels des serpents bruns et plats. Pour faire bonne mesure, il poussa le film enchevêtré dans une bouche d'égout.

CHAPITRE XVIII

Remo Williams trouva une cabine téléphonique, introduisit vingt-cinq cents dans la fente, et perdit sa pièce.

Les trois cabines suivantes avalèrent également sa monnaie. Il lui en coûta finalement un dollar vingt-cinq cents pour obtenir la standardiste, qui lui demanda aussitôt deux dollars et soixante-cinq cents de plus pour les cinq premières minutes de son appel longue distance vers le Sanatorium de Folcroft.

Quand la voix acide de Harold Smith résonna au bout du fil, Remo attaqua :

— Mauvaises nouvelles, Smitty. La Tour Rumpff fait toujours partie des biens incorporels de la Société Rumpff.

— Vous n'avez rien découvert ?

— Elle est là, sans y être. Nous sommes rentrés à l'intérieur, nous nous sommes retrouvés au sous-sol et nous avons dû creuser un tunnel pour ressortir.

— Quelqu'un vous a vus ?

— Seulement Cheeta Ching.

— Miss Ching est là ? questionna Smith d'une voix aussi cassante qu'un cracker.

— Oui, et Chiun et elle ont renoué leurs relations.

— Oh non, gémit Smith. Votre sécurité a-t-elle été compromise ?

— Pire que ça, répondit Remo d'un ton jovial, ravi de faire perdre son sang-froid à ce glaçon de Smith. Elle a persuadé Chiun qu'elle attend un enfant de lui.

— Mon Dieu, mais Chiun est effectivement le père ? Savez-vous ce que cela veut dire ?

— Vous parlez si je le sais ! fit Remo en roulant des yeux. Ce requin citron va gâcher le reste de mon existence.

— Remo, reprit Smith d'une voix pressante, je veux que vous arrachiez Chiun à cette femme. Éloignez-vous de la Tour Rumpff. Regroupons-nous. Nous allons étudier ce problème sous un autre angle.

— Vous voulez nous faire venir à Folcroft ?

— Non. Trouvez un hôtel. Contactez-moi dès que vous serez inscrits à la réception.

— Je veux bien essayer, mais Cheeta donne du « Grand-Père » à Chiun à longueur de temps, et... Au fait, je vous ai parlé de la sorcière ?

— La sorcière ?

— Delpha Rohmer. Ce nom vous rappelle quelque chose ?

Remo entendit les doigts de Smith tapoter sur le clavier de l'ordinateur dont il ne se séparait jamais.

— Elle est répertoriée dans mon fichier comme la sorcière officielle de Salem. Quel est son rôle dans cette affaire ?

— Pour autant que je sache, son seul but est de faire parler d'elle. Elle a piqué une des précieuses cassettes vidéo de Cheeta.

— Y a-t-il quelque chose sur cette bande qui concerne notre organisation ?

— Non, sauf si l'idée d'un noctifère blanc en liberté vous défrise.

— Pardon ?

— Simple propos d'initié. Si je vois clair dans le jeu de Delpha, elle et sa cassette vont bientôt reparaître sur le petit écran.

— Trouvez un hôtel tranquille, et rappelez-moi directement, Remo.

— Pigé, fit Remo en raccrochant.

Le téléphone sonna aussitôt.

— Ici le standard. Veuillez payer soixante-quinze cents supplémentaires.

— À condition que vous me remboursiez les dollars et vingt-cinq cents que j'ai perdus dans vos appareils détraqués.

— Cela m'est impossible, répondit la standardiste d'un ton guindé. Si vous ne payez pas, je vais devoir débiter de cette somme le compte de votre correspondant.

— Il s'appelle Smith, et il adore payer mes factures, déclara Remo, en raccrochant.

— Je n'abandonnerai pas Cheeta dans cet instant critique, protesta le Maître de Sinanju, vivement contrarié.

— L'instant critique a commencé le jour de sa naissance, pour tous

ceux qui ont eu affaire à elle, particulièrement pour nous, répliqua Remo. Smith nous conseille d'adopter un profil bas. Alors, on fait ce qu'il dit, ou on laisse tomber les négociations en cours ?

— Nous ferons comme il le désire, soupira Chiun, le ton amer. Mais si Cheeta refuse de me parler après cet incident j'en tiendrai Smith pour responsable.

— Dommage, lui qui tient tellement à être le parrain de votre enfant.

— Est-ce vrai, Remo ? questionna Chiun, la barbe frémissante.

CHAPITRE XIX

Lorsque Delpha Rohmer, Sorcière Officielle de Salem, et Présidente de l'Association Sororale pour la Reconnaissance des Sorcières, pénétra dans le hall du siège new-yorkais de la MBC, le garde leva la tête, fronça les sourcils, et soupira.

— N'avez-vous pas légèrement passé l'âge pour ces blagues d'Halloween, M'dame ?

— Tu fais erreur, mortel. J'apporte à ton directeur de l'information quelque chose qui excitera sa convoitise.

— Hein ?

— Aie donc la bonté de l'informer que Delpha Rohmer possède un document sur la Tour Hantée.

— Heu...

— Baphomet en a fait son domaine terrestre. Et je détiens la preuve que Randal Rumpff est ligué avec le Grand Cornu, poursuivit Delpha, en tirant la cassette de son décolleté.

Le garde décrocha le téléphone et dit :

— Mr. Graff ? J'ai ici une... sorcière qui demande à vous voir. C'est à propos de la Tour Rumpff. Elle affirme que l'immeuble est hanté et qu'elle a un film qui le prouve.

Le garde écouta un instant, puis reprit :

— Non, je peux vous dire qu'elle n'a pas l'air de plaisanter.

Knute Graff fut du même avis dès qu'il aperçut Delpha Rohmer. Il prit sa carte de visite, la lut, sursauta et réprima son envie de rire.

— Veuillez me suivre, dit-il sobrement, en la précédant dans la salle de projection.

Après avoir vu les premières images, il demanda :

— Qui a filmé ça ?

— Quelle importance ? répondit Delpha. Si ce film vous intéresse, il est à vous.

Quand Cheeta Ching apparut sur l'écran, le directeur de

l'information explosa :

— Attendez un peu ! Je ne peux pas passer ça ! Le Requin Coréen me mangerait tout cru !

— La partie la plus intéressante du film n'a rien à voir avec elle.

Graff entendit Randal Rump se vanter d'avoir dématérialisé la Tour, et ses yeux s'arrondirent. Les images suivantes le déconcertèrent.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'étonna-t-il.

— Un noctifère en négatif.

— Le film me paraît pourtant positif.

— Un noctifère positif serait noir, expliqua Delpha. Cette créature diabolique est blanche.

— Je le vois bien, mais où est son visage ?

— Il n'en a pas. C'est à cela que j'ai reconnu en lui un noctifère.

Les yeux toujours écarquillés, Knute Graff fit pivoter son fauteuil face à Delpha Rohmer.

— Si j'utilisais cette bande, on pourrait m'accuser d'avoir gravement manqué à l'éthique journalistique... D'un autre côté, le Requin Coréen m'a déjà roulé dans la farine. Combien voulez-vous ?

— Dix mille dollars. Et autant de publicité pour moi et ma religion que vous pourrez m'en donner.

— Votre religion ?

— Wicca était une religion reconnue, bien avant le Temps des Bûchers, proclama Delpha.

— Vous êtes vous-même un témoin oculaire de ce qui s'est passé dans la Tour ? demanda Graff, se hâtant de changer de sujet.

— Oui.

— Marché conclu, fit Graff, en s'emparant du téléphone. La comptabilité ? Préparez-moi un chèque de dix mille dollars, à l'ordre de Delpha Rohmer. La rédaction ? J'ai un reportage pour vous. Vous n'en croirez pas vos yeux. Je veux que ce soit l'information principale du journal de dix-neuf heures. La sécurité ? Triplez la garde. Et si vous apercevez Cheeta Ching, tirez un coup de semonce en l'air. Si elle ne recule pas, tirez-lui dessus. Et ne la manquez pas !

CHAPITRE XX

Le reportage sur la Tour Rumpff fut programmé à dix-neuf heures précises, heure de New York. À dix-neuf heures trente, il fut retransmis par satellite aux chaînes affiliées du monde occidental. Repris par CNN, il fut diffusé dans le monde entier.

ITAR, l'ex-agence TASS, le passa en pleine nuit – c'est-à-dire, puisqu'on était de l'autre côté de la ligne de changement de date, le 1^{er} novembre –, dans la ville russe de Nijni Novgorod, autrefois connue sous le nom de Gorki. Il faisait très froid dans cette lugubre cité industrielle. Et particulièrement dans l'appartement de Youli Batenine, ex-chargé d'affaires de l'ex-ambassade de l'ex-URSS à Washington.

Aujourd'hui, Youli travaillait dans une boulangerie industrielle, pour trente mille roubles par jour, ce qui suffisait à payer le loyer de son appartement sans eau chaude ni ascenseur – mais pas à le chauffer. Assis dans son fauteuil trop rembourré, il essayait d'empêcher le ressort détendu de lui entrer dans le rectum, tout en frissonnant sous une couverture en poil de chameau élimée.

Il regardait les informations, quand le présentateur parla d'une obscure fête américaine baptisée Halloween.

Le ressort s'insinuait dans sa fesse gauche, et Youli se déplaça avec précaution. C'est à peine s'il prêtait attention à ce que racontait le journaliste, occupé qu'il était à maudire le ressort, le fauteuil, l'appartement, la nouvelle Russie, et la série d'événements qui avaient fait de lui un zéro.

Il avait connu des jours meilleurs, au bon vieux temps. Avant Gorbatchev. Avant la Perestroïka, et la Glastnost. Il avait joui des privilèges attendant à la fonction de major du KGB, tout en profitant du confort occidental. Il ne savait pas ce qui lui manquait le plus : l'ancienne URSS, ou l'Occident.

Il releva les yeux au moment précis où le fantôme occidental apparaissait sur l'écran. Il le reconnut immédiatement.

— *Chort vozmi !* jura-t-il, se redressant d'un bond.

Il appuya son visage contre l'écran, comme pour mieux distinguer les détails, et tripota le bouton du contraste.

— *Niet, niet, niet*, gémit-il. C'est impossible ! Brachnikov ! siffla-t-il entre ses dents. Misérable voleur ! Tu es vivant.

Youli Batenine se leva, pareil à un homme qui aurait vu son propre fantôme. Il fixa l'écran jusqu'à ce que l'image ait fait place à un reportage sur les dernières émeutes de la faim à Omsk.

— Vivant, répéta-t-il, un sourire retors sur les lèvres, et il ajouta : Mais pas pour longtemps.

Il n'y avait pas de téléphone dans son appartement. Même s'il avait été milliardaire en dollars américains, Youli Batenine n'en aurait pas voulu. Depuis sa dernière affectation, il souffrait d'une phobie incurable ; la seule vue d'un téléphone le faisait frissonner.

M^{me} Biliandinova, sa voisine du dessus, refusa d'abord de le laisser entrer, à plus forte raison d'utiliser son appareil.

— C'est une plaisanterie, *da* ? Vous m'avez dit je ne sais combien de fois que vous aviez peur du téléphone. Je suis même obligée d'assourdir la sonnerie parce que ça vous terrorise, soi-disant.

— *Babouchka*, vous allez me laisser utiliser ce téléphone, ordonna-t-il d'une voix ferme. Je suis un ex-major.

— De l'ex-Armée rouge. Il n'y a plus d'Armée rouge. Je ne vous laisserai pas téléphoner tant que vous ne m'aurez pas dit qui vous appelez.

— Je dois appeler Moscou.

— Vous êtes fou ! Je ne peux pas me permettre un appel à Moscou.

— J'appellerai en PCV.

— Il n'y a pas plus d'argent à Moscou qu'à Nijni Novgorod, surtout pour de stupides appels téléphoniques.

Fatigué de parlementer, l'ex-major de l'ex-Armée rouge menaça :

— *Babouchka*, je vais enfoncer la porte !

Silence. Une chaîne cliqueta, et une femme au visage rouge ouvrit la porte, en déclarant :

— Une porte cassée coûtera plus cher qu'un appel téléphonique. Allez-y, Batenine. Mais si vous me causez des ennuis, je dirai au propriétaire de vous jeter dehors. Le nouveau régime a au moins ça de bon : on peut expulser les locataires.

Youli Batenine eut beaucoup de mal à obtenir la communication. Vu l'état présent des infrastructures russes, il aurait eu les mêmes difficultés pour appeler l'appartement du dessous. Il demanda à la standardiste de lui passer le numéro qu'il était incapable de composer

lui-même – d’autant plus qu’il s’obstinait à garder les yeux bien fermés. Le seul fait de tenir le combiné faisait s’entrechoquer ses genoux.

Finalement, une voix se manifesta.

— Allô ?

— Allô, le KGB ? demanda Batenine d’un ton pressant.

— Non. L’ex-KGB, jadis formidable réseau d’espionnage, aujourd’hui liquidateur des secrets d’État. Nous vendons au plus offrant ; vous êtes acheteur ?

— Non ; je veux seulement vous rendre riche.

— Je le suis déjà. Aujourd’hui, j’ai vendu le journal intime de Staline à un producteur américain. Il veut en faire une série télévisée. Nous espérons que Bobby acceptera de jouer le rôle principal.

— Bobby ?

— De Niro.

— Espèce d’idiot ! fulmina Batenine. Je vous appelle pour une affaire concernant la sécurité nationale. Un secret soviétique d’une valeur inestimable, qui se trouve aux États-Unis, et qu’il faut récupérer à tout prix.

— Bon. Donnez-moi le numéro d’identification. Si nous ne l’avons pas déjà vendu, je verrai ce qu’on peut faire.

— C’est le 55-334. Je reste en ligne.

Il attendit plus d’une heure, les yeux fermés, et, au début, il dut subir les récriminations de la *babouchka* Bilinadinova, se plaignant amèrement de ce que cela allait lui coûter. Au bout d’une demi-heure, excédé, il l’assomma avec le rouleau à pâtisserie qu’elle agitait devant lui de façon menaçante. Quand elle fut à terre, il appuya le rouleau sur sa nuque grasse, jusqu’à ce qu’il entende un craquement. Satisfait, il referma les yeux.

Un long moment plus tard, la voix retentit à nouveau. Elle semblait vivement impressionnée.

— Vous avez dit la vérité.

— Vous avez trouvé le dossier ?

— Non. Il a été transmis à un autre ministère. Ça doit être très important, parce que tous les autres dossiers ont été abandonnés.

— Quel ministère ?

— Je vais vous donner le numéro.

Youli Batenine appela aussitôt le nouveau ministère. Une sèche voix féminine lui répondit.

— *Shchit.*

— Le nouveau ministère ? Ici Youli Batenine, ex-agent du KGB ; je désire parler d'une affaire de la plus haute importance pour l'Union soviétique.

— Espèce d'abruti, il n'y a plus d'Union soviétique. D'où appelez-vous ?

— De Nijni Novgorod.

— D'où ?

— De Gorki.

— Oh. Ne quittez pas.

Youli Batenine n'avait pas le choix ; si la communication était interrompue, il faudrait peut-être des semaines pour la rétablir. Pour patienter, il se mit à fredonner « Nuits de Moscou ». Peut-être allaient-ils le réinstaller dans ses fonctions. Il ne serait plus obligé de vivre dans ce lieu sinistre, où l'on exilait autrefois les dissidents comme Sakharov. Peut-être le cours du temps allait-il s'inverser, et l'Empire soviétique se reformer ?

Son attente fut beaucoup plus courte qu'il ne s'y attendait. Et cette fois, ce ne fut pas la voix sèche de la standardiste qui lui fit rouvrir les yeux, mais le bruit de la porte d'entrée volant en éclats. Des mains brutales le saisirent.

Ils étaient trois, en civil, dans le plus pur style KGB.

— Youli Batenine ? questionna le plus grand.

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Suis-nous, répondit l'homme d'un ton bourru.

Les deux autres l'empoignèrent par les coudes et le traînèrent dans l'escalier, puis dans la rue glaciale. Ils le propulsèrent à l'intérieur d'une voiture, et, tandis que le véhicule démarrait, Youli Batenine versa des larmes où se mêlaient fierté et nostalgie. C'était exactement ainsi qu'il avait traité lui-même les dissidents, dans sa jeunesse.

— On se croirait revenu au bon vieux temps, bredouilla-t-il. Vous ne pouvez pas savoir comme je suis heureux !

Ils le frappèrent pour le faire taire, mais il n'en sourit que plus largement.

CHAPITRE XXI

Le Maître de Sinanju ignorait le babillage des Blancs. Assis sur un tatami devant la télévision, il attendait le moment béni où apparaîtrait le radieux visage de Cheeta Ching, *sa Cheeta Ching*.

Mais les Blancs continuaient à caqueter, perturbant ses pensées.

— J'ai tout pigé, Smitty, disait Remo.

À l'autre bout du fil résonna la voix cassante de Harold W. Smith, un bruit qui offensait les oreilles du Maître de Sinanju plus que tout.

— Oui, Remo ?

— C'est un hologramme.

— Pardon ?

— La Tour Rump est un hologramme, répéta Remo. Vous savez, une de ces images en trois dimensions.

— Et les gens retenus à l'intérieur ? Questionna Smith.

— Ce sont aussi des hologrammes, répondit Remo. C'est la seule solution qui tienne debout.

— Je ne suis pas de cet avis, nasilla Smith.

— Suivez mon raisonnement, reprit Remo. Rump est sur le point de faire faillite. Son ego démesuré l'empêche d'accepter cette situation, il s'arrange donc pour que sa Tour devienne un hologramme, rendant la saisie impossible.

— Invraisemblable, trancha Smith.

— Et, pour que ça paraisse plus convaincant, poursuivit Remo sans se démonter, il y met des hologrammes de gens qui ont l'air de s'enfoncer dans le sol quand ils sortent de l'immeuble.

— Expliquez-moi alors pourquoi vous vous êtes retrouvés au sous-sol, Chiun et vous.

— C'est simple. Rump a fait remplacer le marbre du hall par un hologramme. Nous ne pouvions pas tenir dessus, puisque ce n'était que de la lumière. Mais les personnages holographiques le pouvaient, puisqu'ils n'étaient pas solides, eux non plus.

— Votre hypothèse n'est pas plausible, décréta Smith.

— Ah ? Vous en avez une meilleure ?

— Non, avoua Smith.

— Alors, contentons-nous de la mienne, pour le moment.

— Il n'y a qu'un seul défaut dans votre théorie, Remo. Si l'actuelle Tour Rumpff n'est qu'un hologramme, où est passée la vraie ?

L'assurance de Remo baissa d'un cran. Il plissa le front, se tirailla le lobe de l'oreille et ferma à demi l'œil droit. Puis il fit claquer ses doigts maigres.

— C'est simple. Il l'a déplacée.

Le Maître de Sinanju émit un reniflement méprisant, et essaya de reprendre sa méditation. Tâche impossible que de vouloir arrêter, les Blancs lorsqu'ils se livraient à leur occupation favorite : parler pour ne rien dire.

— Remo, il est impossible de déplacer une tour de soixante-huit étages, objecta Smith d'une voix ferme.

— Elle était peut-être montée sur crics, et il l'a fait rentrer sous terre, hasarda Remo, d'un ton incertain.

— Peu probable.

— Bon, d'accord, il y a quelques faiblesses dans mon raisonnement. Mais je maintiens que la seule explication rationnelle, c'est une quelconque supercherie holographique.

— Peut-être ne devrions-nous pas chercher une explication rationnelle, déclara Smith d'une voix lente.

— Ah non ? Et quelle autre sorte d'explication, alors ?

— Et Chiun, qu'en pense-t-il ?

— Qui peut savoir ? Je n'ai toujours pas réussi à démêler cette histoire de bébé.

— J'en ai déjà parlé avec lui, répondit Smith.

À l'autre bout de la pièce, le Maître de Sinanju tendit l'oreille, tout en feignant une parfaite indifférence.

— Oui ? Et qu'a-t-il dit ? demanda Remo, en baissant la voix.

— En fait, nous avons abordé le problème de façon oblique. Le Maître de Sinanju semblait s'attendre à ce que je sois le parrain de ce bébé.

— Oh-oh.

— Je lui ai dit que c'était impossible, pour des raisons de sécurité. Il a... euh... paru très vexé, et il a raccroché.

— Ma foi, fit Remo, gêné, vous savez qu'il se met parfois d'étranges idées dans la tête. Ça lui passera.

— menteur ! s'exclama Chiun.

Remo, remarquant soudain sur l'écran quelque chose d'intéressant, saisit la télécommande et augmenta le son.

Chiun changea de chaîne en appuyant sur la commande manuelle.

Remo repassa aussitôt sur l'autre chaîne.

En représailles, Chiun baissa le son.

— Chiun ! Arrêtez ! je crois qu'il s'agit d'un reportage sur la Tour.

— Les seules informations intéressantes sont celles qui nous parviendront par la bouche divine de Cheeta Ching.

— Tenez, fit Remo en lui tendant le combiné, Smith désire connaître vos théories sur les événements de ce soir.

— Je n'ai rien à dire à une personne qui abandonne un enfant innocent.

— Il, ou elle, n'est même pas encore né ! cria Remo.

Recouvrant le microphone de la main, il ajouta dans un murmure :

— Votre cote remonterait en flèche si vous éclaircissiez cette affaire. Smith a le Président sur le dos... Et ça rattraperait un peu les bourdes que nous avons commises lors de notre dernière mission.

— Je n'ai commis aucune bourde ! s'emporta Chiun, en se levant d'un bond. C'est toi qui n'as pas été capable d'éliminer ce dictateur, et lui as permis ainsi de s'emparer d'une des plus lointaines provinces de l'Empereur ! Il n'a rien à me reprocher.

Remo réprima un sourire. Sa dernière mission avait consisté à assassiner un dictateur déchu d'Amérique centrale. Remo était persuadé que l'homme était bel et bien mort, mais il avait reparu quelques semaines plus tard sous une nouvelle identité, et s'était présenté comme candidat au poste de gouverneur de Californie. Le dictateur avait même convaincu Chiun de participer à sa campagne électorale, en lui promettant la charge de Grand Trésorier. Puis la vérité avait éclaté, pour la plus grande confusion du Maître de Sinanju, qui essayait depuis de regagner les bonnes grâces de Smith.

Chiun s'empara du téléphone et porta le hideux instrument jusqu'à son visage parcheminé.

— Empereur Smith, la venté est fort simple, ô vous le plus sagace d'entre les hommes.

— Et quelle est-elle ?

— Cet idiot de Rump a bâti son abominable tour dans un lieu maudit.

— Maudit ? répéta Smith, incrédule.

— Tous les Coréens savent que l'on ne construit pas un édifice n'importe où. Il est des lieux bénits, et d'autres maudits. Les âmes qui ne peuvent trouver le repos sont légion. Et la terre regorge de tombes sans nom. C'est pourquoi nous faisons appel à des *mudangs* pour trouver un emplacement propice.

— Des *mudangs* ?

— Des sorcières ! lança Remo.

— Oh, fit Smith d'une voix déçue. Je ne pense pas qu'il s'agisse de sorcellerie dans le cas présent, Maître Chiun.

— Et quelle autre explication peut-il y avoir ? Même vos sorcières blanches sont sorties de leur cachette, bravant le bourreau pour contempler ce terrifiant spectacle.

— J'ai essayé de lui expliquer l'affaire des sorcières de Salem ! clama Remo, mais quelqu'un a oublié de lui dire que l'on ne pratiquait plus le supplice de l'entonnoir depuis la fin de l'Inquisition.

— Maître Chiun, reprit Smith. N'avez-vous aucune idée à me soumettre ? Ce problème dépasse mes capacités.

— La magie blanche a manifestement échoué, répondit Chiun en caressant sa maigre barbe. Il est temps de recourir à la magie jaune.

— Jaune ?

— Empereur, je possède une certaine malle contenant tout le nécessaire pour ce genre de situation. Si j'avais pu prévoir les événements, je l'aurais emportée avec moi.

— En avez-vous besoin maintenant ? s'enquit Smith.

— Elle est toujours en sécurité chez vous, n'est-ce pas ?

— Mais oui, ainsi que vos autres malles.

— C'est une triste chose que de ne pouvoir garder auprès de soi ses plus chères possessions, fit Chiun d'une voix chevrotante, mais un homme démuné de foyer et vivant en terre étrangère doit se sacrifier pour le bien de son employeur.

— Je m'occupe activement de vous trouver une résidence convenable, s'empessa de le rassurer Smith.

— Je vote pour les Bahamas, claironna Remo.

— Je ne signerai aucun contrat tant que ce problème ne sera pas

réglé, déclara Chiun d'un ton incisif.

— Je vous fais expédier la malle sur-le-champ. Pouvez-vous me préciser de laquelle il s'agit ?

— La malle vert et or. Et, je vous en prie, faites attention, Empereur. Son contenu peut avoir de puissants effets. Ne permettez pas à un quelconque laquais de la manipuler brutalement.

— La malle vous parviendra intacte, je vous le promets, dit Smith, en raccrochant aussitôt.

Le Maître de Sinanju regagna son tatami, mais Remo s'y était installé. Chiun émit un toussotement.

Au lieu de libérer la natte avec célérité, comme il eût été convenable de le faire, Remo posa une question :

— Pourquoi ai-je l'impression d'avoir déjà entendu parler de cette malle vert et or ?

— Parce que tu en as déjà entendu parler, ô usurpateur de tatami.

— Hein ? Oh, pardon, fit Remo en se levant.

Le Maître de Sinanju s'installa devant l'écran, le regard rempli d'expectative.

— Vous attendez Cheeta, hein ?

— Cela ne te regarde en rien, ô dispensateur de faux espoirs.

— Êtes-vous en train de dire que je vous ai menti en vous annonçant que Smith voulait être le parrain du mouflet ?

— Je ne dis rien de tel.

— Parfait, fit Remo, soulagé.

— C'est le ton de ta voix mensongère qui le dit.

— Des boniments !

— Silence ! Cheeta va apparaître, l'interrompt Chiun en levant une main desséchée.

Mais ce fut le visage ravagé de Don Cooder, le présentateur vedette de la BCN, qui se montra sur l'écran.

« Bonsoir. Aujourd'hui, New York tout entier est sous le choc ; un de ses plus célèbres gratte-ciel aurait été spectralisé. »

— Spectralisé ? murmura Remo.

« Pour plus de détails sur cet événement renversant, écoutons à présent notre présentatrice la plus féconde, Cheeta Ching. »

L'image de la Tour fut remplacée par le visage de Cheeta, crispé de

fureur contenue. Elle était entourée de New-Yorkais moyens, certains en costume d'Halloween.

« Dan, je suis derrière les cordons de police entourant ce qui pourrait être la plus formidable superproduction du siècle. »

Cheeta s'écarta, dévoilant la Tour couleur de bronze. Un épouvantail se faufila derrière Cheeta et, de ses doigts en V, lui fit une paire de cornes. Cheeta lui assena un grand coup de coude dans l'estomac ; quand il fut plié en deux par la douleur, elle le fit tomber à terre, hors du champ de la caméra, et le maintint au sol en lui appuyant un pied sur la tête.

« Vous pouvez apercevoir derrière moi la Tour Rumpp, où, ce soir, des milliers de résidents et de travailleurs sont retenus prisonniers, à la suite de la dernière manœuvre de Randal T. Rumpp dans la bataille titanesque qui l'oppose à ses créanciers.

— Cheeta, intervint Don Cooder, qu'est-il arrivé exactement à cette tour ? D'après ce que nous pouvons voir, elle semble parfaitement normale. Que se passe-t-il donc ?

— Il se passe, Don, que Randal Rumpp prétend avoir transformé sa plus précieuse propriété immobilière en un bien incorporel. La Tour est intouchable, dans le sens littéral du terme.

— Je crois que vous vous êtes entretenue avec Rumpp au cours de la soirée, Cheeta.

— C'est exact, je...

— Et vous avez bien sûr des images de cette interview ? »

Le visage de Cheeta s'empourpra. Ses lèvres sanglantes se pincèrent, ses yeux noirs jetèrent des éclairs. Elle marmonna quelque chose que Remo et Chiun furent peut-être les seuls à comprendre parmi les millions de téléspectateurs.

— Je me trompe, ou elle vient de le traiter de salaud en coréen ? demanda Remo à Chiun.

— Chut !

« Don, quelles que soient les puissances en cause, il semble qu'elles influent sur les bandes vidéo. Mon interview exclusive est irrémédiablement perdue.

— Quel dommage ! »

Cheeta eut un sourire forcé et un son guttural fusa entre ses dents serrées.

— Ne viendrait-elle pas de le traiter de couillon, en coréen ? interrogea Remo.

— Tais-toi !

« Mais, reprit Cheeta, en brandissant un bloc-notes, je puis vous rapporter les déclarations exactes de Randal Rump : Selon le promoteur, la Tour aurait été « spectralisée », c'est-à-dire dématérialisée. Rump a refusé d'expliquer pourquoi il avait eu recours à une pratique aussi insolite pour éviter la saisie de ses biens, mais, dans les milieux financiers, on pense qu'il s'agit d'un acte désespéré commis par un homme désespéré qui, il y a dix ans seulement...

— Merci, Cheeta, coupa Don Cooder, mais nous devons maintenant passer au reportage suivant. »

Le visage furibond de Cheeta disparut, et Don Cooder se tourna face à la caméra en disant :

« Qu'est-ce au juste que la spectralisation ? Cela pourrait-il se produire aussi chez vous ? Voici l'avis de Frank Feldmeyer, notre spécialiste scientifique. »

Le Maître de Sinanju éteignit le récepteur d'un geste irrité.

— Hé, je voulais voir la suite ! protesta Remo.

— Il y a un bar dans les régions inférieures de ce bâtiment, l'informa Chiun. Je suis sûr que, contre une pièce d'argent, le tenancier te laissera suivre cette émission.

Excédé, Remo ralluma. Chiun prit la télécommande et passa sur une autre chaîne. Remo remit la BCN. Chiun changea à nouveau. Cette fois, ils cessèrent leurs chamailleries, et se regardèrent, interloqués.

Delpha Rohmer souriait sur l'écran. Un présentateur juvénile, assis en face d'elle, l'interrogeait :

— Miss Rohmer, avant que nous ne regardions votre reportage exclusif sur cette prétendue tour hantée, pourriez-vous nous expliquer l'incident ?

« Il ne s'agit pas d'un incident, déclara Delpha d'une voix sinistre. C'est l'annonce du retour de Baphomet, le Grand Cornu. Bientôt, 5th Avenue tout entière et tout Manhattan connaîtront le même sort. D'autres innocents seront engloutis dans les entrailles de la terre, pour rôtir dans les flammes éternelles de l'enfer.

— Vous parlez sérieusement ?

— Tous ceux qui ne pratiquent pas l'antique religion wicca subiront ces tourments. Seules pourront y échapper les femmes qui embrasseront la foi primitive. »

— Et les hommes ? demanda Remo au tube catholique.

« Les hommes, répondit Delpha, ne pourront être sauvés que par la sagesse des femmes. Si les téléspectatrices veulent connaître les clés du salut, ou venir en aide aux mâles qui leur sont proches... »

— Nous y voilà, fit Remo.

« ... je peux leur indiquer un numéro vert où on leur donnera tous les renseignements, termina Delpha.

— Euh, à vrai dire, nous n'avons pas eu le temps, intervint le présentateur en toute hâte, car nous allons maintenant diffuser le reportage. »

À cet instant, Delpha Rohmer fit claquer ses doigts sous le nez du journaliste, qui fut pris d'une crise d'éternuements. Pour éviter au public le spectacle de sa détresse nasale, la caméra se reporta sur Delpha, qui ouvrit sa robe, dévoilant des seins pâles mais généreux sur lesquels était imprimé un numéro de téléphone.

— Un vulgaire artifice ! siffla Chiun, détournant les yeux. Elle lui a jeté de la poudre, je l'ai vue !

— Dois-je changer de chaîne, ou désirez-vous recopier ce numéro ? demanda Remo.

— Non ! Le *Livre de Sinanju* le dit nettement : Ne te fie jamais à une *mudang*. Surtout si elle est blanche.

— Regardez, vite, Petit Père ! s'écria brusquement Remo.

Les images prises par le cameraman de Cheeta étaient en train de défiler sur l'écran.

CHAPITRE XXII

La longue Volga noire amena Youli Batenine jusque dans l'enceinte d'une sinistre prison de pierre grise, ce qui fit tressaillir de joie son cœur d'ex-major du KGB.

Batenine fut poussé sans ménagement à l'intérieur d'un bureau dont la porte portait simplement l'inscription :

SHCHIT [1]

Un homme trapu au visage sévère était assis derrière une table massive. Il portait un uniforme noir comme Batenine n'en avait encore jamais vu.

— Assieds-toi, Batenine, ordonna l'officier – un colonel, à en juger par ses épaulettes argentées.

— Oui, *tovaritch*.

— Je ne suis pas ton camarade, cracha l'officier. Appelle-moi colonel.

Il prit une chemise sur laquelle Batenine reconnut le sceau du KGB et les mots suivants, imprimés en caractères cyrilliques : TOP SECRET. À CONSERVER AUX ARCHIVES.

— C'est à propos de ce dossier que je voulais contacter le Kremlin, expliqua Batenine.

— Tu veux dire : la Maison-Blanche, rectifia le colonel.

— Oui, c'est ça. Excusez-moi. La Maison-Blanche.

C'était encore un sujet d'humiliation. Afin d'attirer les capitalistes américains, on n'avait pas hésité à rebaptiser le Parlement. Et, à voir la façon dont on arrachait de leur socle les statues de Lénine, Batenine n'aurait pas été surpris de voir surgir à leur place les statues de Washington et de Jefferson.

— Ce dossier contient un rapport sur l'Opération Esprit Léger, reprit le colonel. Que sais-tu à ce sujet ?

— J'étais chargé de diriger cette opération, avoua Batenine.

— Ta mission consistait à veiller à ce que l'agent... Brachnikov accomplisse ses devoirs envers la Mère Patrie.

À ces derniers mots, Batenine cligna des yeux, incrédule. L'homme

parlait-il sincèrement ?

— J'ai fait de mon mieux pour remplir cette mission, répondit-il avec raideur.

— Et c'est pourquoi on t'a exilé à Gorki, répondit le colonel d'un ton méprisant.

— Vous voulez dire Nijni Novgorod, rectifia Batenine.

— Si nous menons à bien notre tâche, elle s'appellera à nouveau Gorki. Et Saint-Pétersbourg redeviendra Leningrad, et le peuple mangera à nouveau à sa faim, déclara le colonel, péremptoire.

— Vous êtes le KGB ? interrogea Batenine, les yeux ronds.

— Non, Major Batenine. Nous sommes la Tcheka.

— La Tcheka ? répéta Batenine, médusé.

— Qui devint ensuite le Guépéou, puis le NKVD, le NKGB, le MGB, le MVD, et enfin, le KGB. Aujourd'hui, nous nous appelons tout simplement Shchit, Écran. Le nom ne reflète rien d'autre qu'une mode passagère, mais notre but, lui, reste le même : Protéger notre Mère Patrie, la Sainte Russie.

— Vous êtes un bon communiste ?

— Je suis le colonel Radomir Ruchenko, et je t'offre l'occasion d'entrer dans notre organisation et d'être rétabli dans ton ancienne fonction, avec ton ancienne solde.

Le major Batenine défaillit de joie. Puis il se rappela un détail important.

— De nos jours, un oiseau-mouche n'arriverait pas à se nourrir avec mon ancienne solde.

— Nous payons en dollars, pas en roubles.

— Même si vous payiez en pièces de cinq cents, ça vaudrait toujours plus que les roubles, soupira tristement Batenine. Mais pourquoi moi ?

— Nous avons regardé la même émission que toi, Batenine.

Le colonel tira du dossier des photos en couleur, qu'il fit glisser vers Batenine.

Celui-ci les contempla. Elles représentaient une créature vaguement humaine, tout en blanc, avec une tête bulbeuse dépourvue de traits. Deux câbles blancs jaillissaient de ses épaules pour disparaître dans son dos.

La dernière photo montrait un Géorgien aux cheveux noirs et aux

yeux fuyants dans une face pointue de furet.

— Le capitaine Rair Nicolaïvitch Brachnikov, l'agent spécial du KGB, déclara le colonel.

— *Niet.* Rair Krachnikov, le voleur. C'est lui qui a saboté l'Opération Esprit Léger. Il a brisé ma carrière. Et c'est à cause de lui que je tremble comme une feuille quand j'entends le...

Le téléphone se mit à sonner.

Le major Youli jaillit de sa chaise et se réfugia entre les jambes d'un garde, les mains sur les yeux et tremblant de tout son corps.

Le colonel Ruchenko laissa l'appareil sonner trois fois avant de décrocher. Ignorant Batenine, il écouta la voix à l'autre bout du fil. Puis il raccrocha.

— Ton avion est prêt, major Batenine.

— Mon avion ? Quel avion ? fit Batenine, relevant la tête.

— L'avion qui va te conduire en Amérique, où tu liquideras ce renégat de Brachnikov et récupéreras la combinaison vibrante qui restaurera l'Union soviétique.

C'étaient les mots les plus terrifiants que Youli Batenine ait jamais entendus. Il trouva cependant la force de se relever et de saluer.

— Je suis fier d'accepter cette mission, articula-t-il, sincèrement.

— Et si tu la loupes, tu seras un homme mort, répondit le colonel, sans lui rendre son salut.

Ce congé dédaigneux mit du baume au cœur de Youli Batenine. Il se serait presque cru revenu au bon vieux temps de l'URSS.

CHAPITRE XXIII

Remo et Chiun fixaient l'image sur l'écran de télévision.

C'était une forme blanche et flottante, aux épaules hérissées de câbles pareils aux ailes transparentes d'une mouche.

— C'est pas vrai ! s'exclama Remo.

— Le Kracivo, fit Chiun d'une voix étranglée.

Tout en reniflant, le présentateur expliquait :

— Ces images ont été filmées depuis un hélicoptère ; elles sont censées nous montrer une créature surnaturelle hantant la Tour Rump.

Aucun téléspectateur ordinaire ne discernait sans doute l'objet massif accroché dans le dos de la forme blanche. Et l'inscription figurant sur l'objet était trop petite et trop floue pour être lue par des yeux ordinaires.

Mais ceux de Remo et du Maître de Sinanju n'étaient pas des yeux ordinaires. De plus, ils savaient exactement ce qu'ils allaient lire :
BATTERIE SEARS LONGUE DURÉE.

— C'est vrai, fit Remo, consterné. Le mystère est résolu.

Il décrocha le téléphone, et appela Smith.

— Smitty ? Regardez l'émission qui passe sur la 4, tout de suite.

Un instant plus tard, la voix acide de Smith déclara :

— Tout ce que je vois, Remo, c'est deux rhinocéros en train de copuler.

— La 4 ne doit pas être la même chez vous que chez nous. Essayez MBG.

Peu après, ils entendirent une exclamation étouffée :

— Oh, mon Dieu !

— Ça ressemble bien au Kracivo, non ? interrogea Remo.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais vu cette créature.

— Eh bien, Chiun et moi nous l'avons vue. Et il s'agit bien du Kracivo, pas de doute là-dessus. Je croyais que vous l'aviez mis hors d'état de nuire ?

— En toute logique, Remo, le Kracivo, comme vous l'appellez, a été désintégré, grâce à mon subterfuge ; ses constituants nucléaires avaient été transportés par le courant électrique jusqu'au poste installée dans mon bureau, à Folcroft. Quand j'ai débranché le téléphone, ses atomes ont dû se disperser dans tout le réseau.

— En tout cas, il se trouve maintenant dans la Tour Rump. Et je vous parie tout ce que vous voudrez qu'il est la cause de tout ce qui s'y passe.

— Je me demande... fit Smith. Le Kracivo, rappelez-vous, possédait la faculté de se dématérialiser, ce qui lui permettait de s'introduire dans nos bases militaires pour y dérober nos dernières découvertes technologiques.

— Ne m'en parlez pas, dit Remo d'un ton aigre, en contemplant l'image du plus exaspérant de leurs adversaires, qui repassait sur l'écran.

— L'un des effets secondaires liés à cette faculté, c'était que, s'il activait sa combinaison vibrante pendant qu'il appelait une ligne en fonctionnement, ses composants nucléaires étaient aspirés par le téléphone et se reconstituaient à l'autre bout du fil.

— Ouais, opina Remo, d'un ton amer. Une espèce de fax humain. Chiun et moi ne pouvions ni le toucher, ni l'attraper, ni l'arrêter.

— Jusqu'à ce que je conçoive un plan infaillible pour l'éliminer, reprit Smith.

— Infaillible, vous dites ?

— Nous lui avons tendu un piège parfait, poursuivit Smith d'une voix presque émue, comme s'il revivait toute l'opération.

— Oui, je me souviens. Un prototype d'avion furtif qui n'existait pas : ce n'était qu'un hologramme.

— Destiné à faire croire au Kracivo que sa combinaison ne fonctionnait plus.

— Et ça a marché. J'ai même réussi à lui flanquer un bon coup, dit Remo.

— Tu l'as manqué, comme d'habitude, grinça Chiun. Sinon, nous n'aurions pas tous ces problèmes ! Tes échecs répétés jouent à notre désavantage, dans les négociations. Heureusement, ajouta-t-il d'une voix forte, nul ne peut rien reprocher à notre empereur. Et le Président, quel qu'il soit à l'heure actuelle, épargnera sa tête.

— Le Kracivo a réagi comme je l'escomptais, poursuivit Smith, ignorant l'interruption. Il a décroché l'appareil le plus proche et

appelé l'ambassade soviétique à Washington. Mais ce téléphone était programmé pour n'appeler qu'un seul numéro : celui de Folcroft.

— Et vous avez débranché le poste, termina Remo. D'après vous, le gars aurait dû être dispersé en millions de tonalités.

— La seule explication, c'est que le Kracivo s'est retrouvé piégé dans le réseau, et qu'il y a semé la pagaille, avant de réussir je ne sais comment à sortir par l'un des téléphones de la Tour Rump. Et j'en suis responsable, soupira Smith, atterré.

— Bon, maintenant, au moins nous savons ce qui se passe. Il ne nous reste plus qu'à trouver un moyen d'arrêter ce taré.

— Ce n'est pas si simple, Remo. Rappelez-vous que Randal Rump affirme être à l'origine de ce phénomène. Nous avons toutes les raisons de penser qu'il est de mèche avec le Kracivo.

— Et après ? Chiun et moi, nous vous ferons un tarif spécial Halloween : deux pour le prix d'un.

— Non ; attendons de mieux comprendre la situation. Restez où vous êtes. Je vous rappellerai.

— N'oubliez pas ma malle ! cria Chiun.

Remo fit claquer ses doigts.

— Maintenant, je me souviens ! Cette malle ! Elle contient tout votre bazar de chaman, ces bidules dont vous vous êtes servi pour exorciser la base de missiles, avant de découvrir qu'il s'agissait d'un tour des Russes et non d'un fantôme.

— Nous avons affaire à des forces obscures. Cette fois, nous agirons intelligemment et rachèterons nos erreurs passées.

— Chiun, il est question de science, et non de magie. Nous devons combattre de manière scientifique.

— L'ignorance des Blancs ! siffla Chiun, méprisant. Quand l'Empereur Smith nous commandera d'attaquer l'ennemi, je prendrai mes herbes et mes clochettes ; tu pourras te servir d'un de ces grille-pain à turboréacteur, nous verrons bien qui de nous deux sera le plus efficace. Hé hé hé !

Ignorant le ricanement du Maître de Sinanju, Remo marcha jusqu'à la fenêtre, d'où l'on apercevait la Tour Rump. L'édifice était aussi sombre que les pensées de Remo.

CHAPITRE XXIV

Le vol Aeroflot transportant le Major Youli Batenine, de l'organisation supersecrète portant le nom d'Écran, dut faire une escale technique à Minsk pour se ravitailler en carburant. Puis une autre à Varsovie, puis à Oslo, à Reykjavik et enfin à Halifax, en Nouvelle-Écosse. La solvabilité de la compagnie aérienne était si basse qu'aucun aéroport ne voulait prendre le risque de fournir à un de ses appareils le plein de carburant.

Les cartes de crédit russes étant rarement acceptées, il fallut piocher dans les réserves d'argent liquide ; leur budget s'en trouva considérablement réduit quand ils se posèrent sur la piste de l'aéroport Kennedy, choisi pour la proximité du théâtre d'opérations, et parce qu'il se prêtait encore mieux aux entrées illégales que la frontière texane.

— Nous devons mettre nos fonds en commun, dit Batenine au capitaine Igor Gerkoff, qui dirigeait l'opération.

— C'est à moi de donner les ordres ; tu n'es qu'un *osnaz*.

Cette déclaration confirma les soupçons de Youli Batenine : ces hommes n'étaient pas tous de l'ex-KGB. Certains faisaient partie de la Spetsnaz – les forces spéciales du GRU, les services secrets de l'armée, les troupes de choc de l'état-major général de l'ex-Armée Rouge.

Quelle que soit l'organisation baptisée « Écran », elle regroupait l'élite des forces armées de l'ère pré-Gorbatchev. Chacun de ces hommes était un athlète de niveau olympique. Une bonne chose en soi, mais très intimidante pour Batenine, qui n'avait jamais participé à des opérations militaires. *Osnaz* était un terme de mépris, le rabaissant au rang de simple civil, tout agent secret qu'il fût.

— J'ai quarante dollars américains et trois kopecks, déclara Youli Batenine, en retournant ses poches.

— Donne-moi les dollars et garde les kopecks jusqu'à la prochaine Révolution. À ce moment-là, ils vaudront quelque chose.

Batenine obéit à contrecœur. Les autres l'imitèrent et, à eux tous, ils parvinrent à réunir près de deux cents dollars.

— Avec ça, nous pourrons nous payer chacun une bonne chambre dans le meilleur hôtel américain, dit le capitaine d'un ton confiant.

Mais, quand ils se présentèrent à la réception du *Rumpp Regis Hôtel*, il apparut que deux cents dollars était tout juste assez pour louer une seule chambre. Et encore, une des moins chères, situées à l'arrière du bâtiment.

Batenine annonça la triste nouvelle au capitaine Gerkoff, qui ne parlait pas anglais et celui-ci répondit :

— Pas de problème Batenine, tu prends la chambre et tu nous attends.

Moins d'une heure après, on frappa à la porte de Youli.

— Qui est-ce ? interrogea-t-il, méfiant.

— Gerkoff. *Shchit*.

Batenine ouvrit la porte. Le groupe se tenait au complet devant lui ; tous étaient vêtus de costumes civils ; leurs chemises s'ouvraient sur des torsos velus ornés de chaînes en or.

— Nous nous sommes inscrits à l'hôtel et nous sommes prêts à nous infiltrer discrètement parmi les Américains, annonça Gerkoff en entrant dans la pièce.

— Comment avez-vous payé les chambres ? s'étonna Batenine.

— Avec des cartes de crédit. Nous avons étranglé des touristes et volé leurs cartes. Aucun problème.

— Les vêtements aussi, vous les avez volés ?

— *Niet*. Ce sont des vêtements offerts à la Russie par ces idiots d'Américains, dans le cadre de l'opération Rendre L'Espoir. À la pointe de la mode, paraît-il.

— Ouais, celle d'il y a vingt ans, soupira Batenine.

Cette révélation provoqua une vive discussion parmi les hommes d'Écran. Quand ils eurent fini de conférer, le capitaine Gerkoff déclara :

— Ces vêtements sont trop beaux pour que nous les quittions. Nous avons décidé de les garder.

Et Youli Batenine, en contemplant ces hommes vêtus comme des figurants de *La Fièvre du samedi soir* et qui représentaient le dernier espoir de l'Union soviétique, ne put que sourire piteusement, et espérer que tout irait pour le mieux.

CHAPITRE XXV

Randal Rumpp regardait le soleil se lever par la fenêtre de son luxueux bureau.

La nuit s'était écoulée paisiblement hormis quelques menus problèmes, comme la tentative de la populace pour prendre son bureau d'assaut.

Heureusement Rumpp n'était pas tombé de la dernière pluie. Il avait fait installer depuis bien longtemps à tous les points d'accès au vingt-quatrième étage, des portes anti-créanciers construites sur le modèle des panneaux coulissants rendant étanches les différentes parties des sous-marins.

Quand Dorma vint le prévenir de l'arrivée imminente des assaillants, il plongea calmement la main dans un tiroir et appuya calmement sur un bouton. Le voyant rouge ne s'alluma pas. Il se rappela alors que l'électricité était toujours coupée. Il se leva de son bureau, en bramant :

— Les commandes manuelles ! Vite !

Dorma et lui poussèrent des leviers et tournèrent de gros volants dissimulés partout dans l'étage, condamnant d'abord les entrées principales, puis les issues de secours.

Satisfait d'avoir sauvé sa peau, il se permit d'injurier la foule à travers les portes épaisses.

— Rentrez chez vous, tas de minables !

Les assaillants continuèrent à marteler les cloisons pendant une heure ou deux, puis, leur fureur épuisée, se retirèrent.

À présent, ayant retrouvé son enthousiasme, Randal Rumpp s'activait sur son téléphone cellulaire.

— Allô, monsieur le maire ? fit-il d'une voix enjouée. Alors, que pensez-vous de mon projet ? La Tour Rumpp numéro 2 ?

— Complètement irréalisable. La surface au sol ne vous permet pas de construire sur une hauteur de deux cents étages.

— C'est ce que l'administration précédente avait dit pour la Tour numéro 1, riposta Rumpp. Mais j'avais marchandé, et obtenu le maximum. Et, je n'avais pas à camoufler un gâchis comme celui que

j'ai maintenant sur les bras.

— D'après certains, ce gâchis, comme vous dites, serait l'œuvre d'un fantôme, et non la vôtre.

— Minute ! Ça, c'est la version de Cheeta Ching. Elle a un polichinelle dans le tiroir, et vous savez bien que ça leur chamboule le système. Je l'affirme haut et clair : je suis le seul responsable.

— Qu'est-ce que vous manigancez encore, Rump ?

— Je fais ce que j'ai à faire. Bon, que décidez-vous ?

— J'ai une réunion à neuf heures avec la commission d'Urbanisme.

— Écoutez, dites à ces fainéants que si je n'obtiens pas ce que je veux, j'arrête de payer toutes les taxes foncières !

Randal Rump avait raccroché depuis deux secondes quand le téléphone se mit à sonner. Il tendit la main pour décrocher, mais un spectacle inattendu attira son attention : Dorma Wormser venait de plonger sous une table basse.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Sortez de là !

— Je ne peux pas m'en empêcher, Mr. Rump. Depuis que cette chose a jailli du téléphone... Je vous en prie, répondez ! glapit-elle, comme la sonnerie retentissait à nouveau.

— Allô, oui ? fit Randal Rump dans le combiné.

Son front se dérida quand il reconnut la voix tendue de son correspondant.

— Papa ! Ah oui, cette histoire de jetons... Oui, bien sûr, je vais te les racheter. Promis. Un simple malentendu. J'ai viré le débile qui avait négocié cette affaire. Écoute, j'aurais besoin d'un coup de main. Pourrais-tu m'avancer une petite somme qui me servirait de capital initial ? Oh, pas grand-chose. Dans les trois-quatre millions.

Un bourdonnement furieux s'éleva dans l'appareil.

— Oui, p'pa, je sais. Mais c'est une urgence. J'ai un problème avec la Tour. Elle ne me convient plus. Je vais bâtir quelque chose de mieux. Tiens, si tu veux, je donnerai ton nom à mon nouvel immeuble, hein, qu'en dis-tu ? Ouais, je l'appellerai... la Tour Rump.

Il écouta un instant, le visage parcouru de tics.

— Non, non. Impossible d'ajouter le prénom. La « Tour Ronald Rump » ? Tu connais ces crétins de la commission d'Urbanisme, ils n'accepteront jamais un nom aussi long. Allô ? Allô ? Papa ? et merde !

D'un geste courroucé, il replia l'antenne de l'appareil.

— Ce vieux débris ! Quel culot ! Je lui propose la meilleure affaire de sa vie, et il me raccroche au nez ! Il n'a plus rien dans le ventre.

Se levant de son siège, Randal Rumpp décida brusquement de se rendre dans la salle des trophées ; il y trouverait peut-être l'inspiration. Il emporta avec lui l'appareil cellulaire.

Une fois dans sa pièce favorite, il contempla le butin de toute une vie de magouilles, d'embrouilles et de tripatouillages. Il s'arrêta devant un Picasso. Il ne connaissait rien à l'art, mais quelqu'un lui avait dit qu'on pouvait investir sans risque dans Picasso. Il avait acheté le tableau sans le voir. Quand on le lui avait livré, d'abord, il n'avait pas su dans quel sens l'accrocher. Puis, après avoir regardé la toile, il avait appelé la galerie pour expliquer que la peinture avait bavé pendant le transport. Cet escroc de marchand ayant refusé de reprendre le tableau, Rumpp, furieux, avait fait effacer la signature, et inscrire à la place *Propriété de Randal Rumpp*. Maintenant, au moins, cette croûte avait de la valeur.

Alors qu'il effectuait dans la pièce un deuxième tour de piste, il s'aperçut qu'un objet avait disparu. Il se rua vers la porte et hurla :

— Dorma !

— Oui, Mr. Rumpp ?

— Est-ce vous qui avez pris mon briquet à monogramme ?

— Bien sûr que non, monsieur.

— Quelqu'un l'a pris, en tout cas. Il n'est plus là. Et personne n'est entré dans cette pièce, à part moi, vous et... Oh, non ! s'exclama-t-il, brusquement tout pâle.

Il se rua vers son téléphone cellulaire et souleva le combiné.

— Il y a quelqu'un ?

— Aidez-moi. Je suis coincé dans le téléphone, dit une voix familière.

— Je sais.

— C'est vous ! Vous vous êtes moqué de moi !

— Simple malentendu. Ne vous inquiétez pas, j'ai fait virer le responsable. Dites, c'est vous qui avez pris mon briquet ?

— Me traiteriez-vous de voleur ? fit la voix, indignée.

— Je vous ai vu le regarder en murmurant un mot bizarre.

— J'ai dit : « *Kracivo* ». Dans ma langue, ça veut dire « beau ». J'aime les belles choses.

— Je vois. Eh bien, au revoir.

— J'avoue ! J'avoue ! s'écria précipitamment la voix. J'ai le briquet. Je vous le rendrai avec joie.

— Pouvez-vous le faire sans sortir vous-même du téléphone ?

— Je peux essayer.

— Comment ?

— Vous décrochez. Je vous tends le briquet. C'est aussi simple que de prendre une glace dans le congélateur.

— Je n'ai pas confiance en vous.

— C'est vous qui me dites ça, espèce d'escroc !

— Il n'y a qu'un voleur ici, et c'est vous ! protesta Randal Rumpp avec force. Je ne vole pas, moi, je fais des affaires. Je me contente de bluffer les gogos ! C'est parfaitement légal.

— Si vous voulez votre briquet, vous décrochez le téléphone. Il n'y a pas d'autre moyen.

— Pas question. Je vous rappellerai.

— Attendez !

Randal Rumpp raccrocha. Immédiatement, la sonnerie retentit.

À l'autre bout du couloir, Dorma Wormser poussa un cri de bête blessée implorant grâce.

— Il faudra que je vire cette hystéro quand tout sera réglé, murmura Rumpp, en augmentant le volume de la sonnerie.

Quand les hurlements de son assistante commencèrent à lui taper sur les nerfs, il supprima la sonnerie.

La journée promettait d'être longue.

CHAPITRE XXVI

La malle vert et or du Maître de Sinanju arriva par express à neuf heures.

— Votre malle est arrivée, lui cria Remo.

— Ne laisse pas le porteur s'échapper !

Chiun sortit en toute hâte de sa chambre, vêtu d'un kimono de cérémonie bleu et blanc. Ignorant Remo et le coursier interloqué, il fondit sur la malle et inspecta chaque centimètre carré de sa surface laquée.

S'étant assuré qu'elle ne présentait pas la moindre éraflure, il souleva le couvercle et se livra à un inventaire minutieux de son contenu.

Quand il eut terminé, il se redressa avec la souplesse d'un chat et lança au coursier :

— Tu auras la vie sauve, ô serviteur diligent. Tu peux t'en aller, à présent.

L'homme, quelque peu effaré, venait juste de refermer la porte quand le téléphone se mit à sonner. Constatant que Chiun semblait brusquement devenu sourd, Remo décrocha.

— Smitty ?

— Remo ! le sermonna Harold Smith. Vous ne devriez jamais prononcer mon nom avant d'être sûr que c'est bien moi. C'est une mesure élémentaire de sécurité.

— Vous croyez être le seul Smith de cette planète ? marmonna Remo. Bon, quel est votre problème ?

— Le *Rumpp Regis Hôtel* est sur le point d'être saisi pour arriérés d'impôts.

— Ah oui ? fit Remo, arquant un sourcil. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— On attend. Si Randal Rumpp a réussi à détourner le Kracivo et sa technologie à son propre usage, il est possible qu'il le déspectralise.

— Ça veut dire qu'on en est toujours à zéro. Avec un Z majuscule.

— Attendons la suite des événements.

— Quels événements ? questionna Remo.

— N'importe lesquels.

— Super, fit Remo d'un ton aigre, avant de raccrocher.

— Qu'a dit l'Empereur Smith ? demanda Chiun distraitement, tout en triant le contenu de sa malle.

Remo remarqua qu'il tenait une sorte d'instrument à vent orné de plumes, dont la forme évasée semblait promettre une belle cacophonie. Il décida que moins le Maître de Sinanju en saurait, plus long serait le calme précédant la tempête.

— Il a dit d'attendre qu'il se passe quelque chose, répondit-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre neutre.

— Il nous ordonne de ne rien faire ? fit Chiun, en relevant la tête.

— C'est à peu près ça.

— Alors, nous ne ferons rien, déclara Chiun, en reprenant ses investigations.

— Moi, en tout cas, je descends acheter un journal.

— Pour un illettré comme toi, cela équivaut à ne rien faire, jeta Chiun, avec un reniflement méprisant.

Remo acheta un journal au kiosque qui se trouvait dans le hall de l'hôtel. L'endroit grouillait de gens à la mine sévère et aux allures de fonctionnaires, brandissant des insignes les identifiant comme des agents du fisc. Ils faisaient passer un sale quart d'heure au réceptionniste.

— Vous venez encore faire un audit ? questionna ce dernier.

— Non, répondit l'un des hommes. Nous ne sommes pas commissaires aux comptes, nous sommes chargés du recouvrement des impôts.

— Si vous voulez prendre l'argent qui est dans le coffre, il faut le demander au directeur, répliqua l'employé.

— Inutile. Nous saisissons l'immeuble entier.

Le réceptionniste pâlit.

— Vous voulez dire que je vais me retrouver au chômage ?

— Seulement si vous ne suivez pas nos instructions. Vous travaillez pour l'Oncle Sam, à partir de maintenant.

Remo décida de lire son journal dans le hall, car le spectacle fourni par les agents du fisc promettait d'être plus distrayant que n'importe quel show comique à la télévision.

Un des fonctionnaires s'avança vers lui, et déclara :

— Il est interdit de rester ici, monsieur.

— Mais je suis un client de l'hôtel !

— C'est le règlement officiel. Désolé, fit l'homme, en sortant son insigne.

— Vous allez conduire cet établissement à la faillite, avec votre attitude, railla Remo, en se dirigeant vers l'ascenseur.

Il s'y engouffra à la suite d'un homme au cou épais, dans un costume à la John Travolta.

— Je croyais qu'Halloween était déjà passé, fit remarquer Remo.

L'homme ne répondit pas.

— Vous avez du feu ? reprit Remo.

L'homme regarda la pointe de ses chaussures et leva légèrement la main droite... À sa façon de bouger les épaules, Remo sut qu'il était armé. Une chose était sûre : ce n'était pas un agent du fisc.

En fait, il n'était même pas américain, à en juger par son odeur. Tous les sens de Remo étaient aiguisés au plus haut point. Et Chiun lui avait appris à s'en servir d'une manière qui le stupéfiait encore aujourd'hui. L'un des exercices consistait à deviner la nationalité d'un individu à son odeur corporelle.

Ce n'était pas aussi farfelu que cela en avait l'air. L'odeur corporelle est une question d'hygiène, de régime alimentaire et d'autres constantes organiques. Mais l'alimentation demeurait le facteur déterminant.

L'homme dans l'ascenseur sentait le pain noir et le bortsch. Un Russe.

En soi, cela n'avait rien d'insolite. Le *Rumpp Regis* était un hôtel quatre étoiles, à la clientèle cosmopolite.

Mais un Russe armé...

L'ascenseur s'arrêta au quatorzième étage, et l'homme descendit. Remo le suivit discrètement, en rasant les murs. Le Russe s'arrêta devant une porte au fond du couloir, frappa en prononçant un mot indistinct et s'engouffra à l'intérieur.

Remo nota le numéro de la chambre et repéra au bout du couloir un téléphone intérieur. Il appela sa propre chambre.

— Chiun ? Il y a des Russes ici.

— Allume la lumière, ça les fera détalier.

— Je crois que c'est en rapport avec le Kracivo. D'après Smith, il pourrait se produire ici la même chose que dans la Tour.

— Il a dit ça ? couina Chiun. Tu ne m'en avais pas parlé ! Il faut que je terminé mes préparatifs.

— Attendez ! fit Remo.

Trop tard ; Chiun avait raccroché. Remo s'élança vers l'ascenseur. Il appuya sur le bouton d'appel ; une cabine descendit. Quand les portes s'ouvrirent, il découvrit le Maître de Sinanju et sa malle vert et or ; le vieux Coréen avait coiffé un chapeau de cérémonie, une sorte de tuyau de poêle blanc.

— Petit Père, attendez !

D'une de ses manches, le Maître de Sinanju sortit l'étrange instrument emplumé, et le porta à ses lèvres, produisant un son qui paralysa les tympan hypersensibles de Remo. Chiun en profita pour appuyer sur le bouton commandant la fermeture des portes.

— Bon sang ! s'écria Remo, en se ruant vers l'escalier.

Quand il arriva au rez-de-chaussée, le Maître de Sinanju avait déjà traîné sa malle au milieu du hall et était en train de l'ouvrir.

Un agent du fisc qui prétendait faire circuler le petit Chinetoque se retrouva propulsé vers les portes à tambour par la simple pression de deux doigts griffus sur son coude droit. L'expression incrédule peinte sur son visage épais – les agents de recouvrement sont recrutés en fonction de leurs muscles, non de leur intelligence – évoquait celle d'un homme saisi par une tarentule géante. Il fut poussé à l'intérieur des portes, qui commencèrent à tourner. Puis elles s'arrêtèrent brusquement, et il se cogna le nez. Tous ses efforts pour débloquer les portes furent vains. Il était prisonnier. Et comme le petit Chinetoque était toujours dans son champ de vision, il en parut presque soulagé.

— Chiun ! s'exclama Remo. Vous allez nous attirer des ennuis.

— En arrière, répondit seulement Chiun, en relevant ses manches sur ses bras grêles.

Il plongeait ses deux mains dans la malle et en extirpa une baguette de bambou ornée de clochettes en argent, et un tambour.

— Laissez-moi deviner, fit Remo. Vous allez chasser les esprits maléfiques à l'aide de ces bidules.

— Non ! rectifia Chiun. *Nous* allons chasser les esprits maléfiques. Tu peux frapper sur le *chang-gu*, puisque cela ne demande pas de talent particulier, ni de sens du rythme.

— Pas question que je joue du tambour. Je vous l'ai dit, il y a des

Russes ici. Il va se passer quelque chose de grave.

— Oui, l'Empereur Smith va rompre les contrats, si nous ne remplissons pas notre tâche. Tu vas jouer du tambour.

— Vous m'écoutez, si je le fais ?

— Peut-être.

Remo prit le tambour au creux de son bras gauche et commença à frapper la peau tendue de sa paume droite.

— Je me sens complètement stupide ! se plaignit-il, en criant pour couvrir le bruit.

Le Maître de Sinanju feignit de ne rien entendre.

Remo s'arrêta de jouer.

— Écoutez... commença-t-il.

— Continue à jouer ! tonna Chiun. C'est important. Enfin, relativement important.

Chiun brandit la baguette en bambou et l'agita. Balançant la tête de côté et d'autre, au risque de perdre son chapeau, il commença à danser autour du hall, en psalmodiant et en émettant des cris évoquant ceux d'un chat coincé dans une machine à laver.

Résigné, Remo se remit à battre le tambour. Avec un peu de chance, se dit-il, la séance d'exorcisme ne durerait pas plus de cinq minutes.

Ce fut le moment que choisit Youli Batenine pour sortir du restaurant où il venait de prendre son petit déjeuner.

CHAPITRE XXVII

À onze heures du matin, Randal Rumpp dut se rendre à l'évidence : on cherchait à lui mettre des bâtons dans les roues. Le bureau du maire ne le rappelait pas. La commission d'Urbanisme ne le rappelait pas. Personne ne le rappelait.

Il possédait plusieurs téléviseurs dans son bureau, mais aucun ne fonctionnait, puisque l'électricité était toujours coupée.

— C'est absolument intolérable ! s'écria-t-il. On ne parle que de moi sur toutes les chaînes, et je ne peux rien voir. Dorma !

— Oui, Mr. Rumpp ?

— Descendez dans le hall et achetez-moi un journal.

— Mais, Mr. Rumpp, je ne trouverai que ceux d'hier.

— Alors, rapportez-moi le journal d'hier. Il faut que je lise quelque chose. Cette histoire me rend dingue.

— Mais, la foule...

Randal Rumpp pivota lentement vers elle et gronda :

— Dorma, la foule peut-elle vous licencier ?

— Non, Mr. Rumpp.

— La foule vous embauchera-t-elle si je vous vire ?

— Non, Mr. Rumpp.

— Alors, allez me chercher ça, et en vitesse.

Dorma s'éclipsa par une des sorties secrètes.

— Elle va probablement battre le record de montée d'escaliers, fit Randal Rumpp pour lui-même. Il faudra que je pense à lui faire un chèque en bois pour le journal.

Mais, à midi et demi, Dorma Wormser n'était toujours pas revenue, et Randal Rumpp dut envisager deux hypothèses. Ou elle avait déserté, ou la foule l'avait lynchée.

Il espérait que la seconde hypothèse était la bonne. Dorma étant célibataire, personne ne viendrait lui réclamer son dernier salaire.

Mais il n'était pas plus informé qu'avant. Il parcourut tout l'étage, à la recherche d'un transistor. La sonnerie du téléphone cellulaire le

ramena à toutes jambes dans son bureau.

— Randy ? Ici Dunbar Grimspoon. Le fisc vient de saisir le *Rumpp Regis* pour arriérés d'impôts.

— Ils n'ont pas le droit de faire ça !

— Ils l'ont fait.

— Bon Dieu ! Eh bien, alors qu'est-ce que vous attendez ? Mettez-vous au boulot ! Occupez-vous d'eux, et faites-les recracher !

— Euh, Randy... Je sais que le moment est mal choisi, mais, au sujet de ma dernière note d'honoraires... elle n'a toujours pas été payée.

— Vous ne pensez donc qu'à l'argent ?

— Écoutez, si ça ne tenait qu'à moi... ce sont mes associés qui râlent. Il s'agit d'une somme à six chiffres.

— Vous ne verrez pas un radis si vous ne faites pas annuler cette saisie, compris ? s'emporta Rumpp. Allez donc dire ça à vos associés, et rappelez-moi dans vingt minutes.

Cinquante minutes plus tard, Randal Rumpp se demanda s'il n'avait pas poussé le bouchon un peu trop loin. Il appela ses avoués. Quand il déclina son identité à la standardiste, celle-ci prit une voix glaciale et lui demanda de patienter. Il attendit une heure. Finalement il se résigna à couper la communication.

— D'accord, je suis allé trop loin. Mais un Randal Rumpp ne s'arrête pas quand il a écrasé quelques insectes. D'ailleurs, les annuaires sont pleins de juristes au chômage.

Distraitement, il s'empara de son téléphone portatif et réactiva la sonnerie. Qui retentit aussitôt.

— Allô, vous êtes toujours là ? fit-il dans l'appareil.

— Oui, et j'ai toujours le briquet.

— Gardez-le. J'ai quelque chose de mieux à vous proposer.

— Quoi donc ?

— Entrez dans mon organisation.

— Vous voulez m'embaucher ? demanda la voix, intéressée.

— Oui, et pour un salaire élevé. Qu'en dites-vous ?

— Combien, le salaire ?

— Deux fois ce que vous touchiez avant. Mais il faudra que je vérifie vos références.

— Je ne crois pas que le KGB accepte de vous les donner.

— Ça ne m'étonne pas. Et, puisque vous en parlez, je dois vous dire qu'il n'y a plus de KGB.

— C'est vrai, alors ? La Russie n'existe plus ?

— Oh, elle est toujours là, répliqua Rumpp d'un ton désinvolte. Mais elle a pas mal rétréci. Écoutez, arrêtons ce bavardage. Désirez-vous entrer dans mon organisation, oui ou non ?

— Oui, absolument, oui.

— Très bien. Je vais décrocher l'autre appareil, maintenant.

— Il y a deux choses que vous devez savoir, avant.

— Oui ?

— Premièrement, je serai inconscient quand je sortirai du téléphone. Je flotterai dans l'air.

— Oui, j'ai vu ça. Mais vous reviendrez à vous.

— Oui, sauf si je n'éteins pas ma combinaison avant que la batterie ne soit à plat.

— Votre combinaison ?

— Je porte une combinaison vibrante. C'est elle qui me permet de traverser les objets solides sous forme de vibrations. Si je me trouve à l'intérieur d'un objet solide quand ma batterie tombe à plat, et que je me rematérialise, l'explosion pourrait bien être nucléaire.

— Quelle explosion ?

— Celle qui résultera de la collision entre les atomes et les molécules occupant un même espace. C'est un défaut dans la combinaison.

— Un sacré défaut, commenta Rumpp d'une voix sceptique.

— C'était la deuxième chose que j'avais à vous dire. Je suis prêt à sortir, maintenant.

Randal Rumpp réfléchit un moment. Il ne s'attendait pas à cette histoire d'explosion nucléaire ; d'un autre côté, qui aurait pu croire la veille encore qu'il trouverait un truc pour mettre la Tour à l'abri des banquiers ? Il décida de risquer le coup.

— Je vais décrocher l'autre appareil, prévint-il.

Le rugissement, bref mais sonore, parut lui transpercer le cerveau. L'air autour de lui devint blanc. Randal Rumpp bascula en arrière et se cogna la tête. Le téléphone lui échappa des mains.

Quand Rumpff reprit conscience, il regardait le plafond. Il essaya de s'extirper du fauteuil, qu'il avait entraîné dans sa chute. Mais la pression de ses cuisses contre le bord du siège avait coupé la circulation dans ses jambes. Incapable de se redresser, il regarda autour de lui.

C'est alors qu'il la vit. La créature blanche. Le Russe. Il flottait mollement, à quelques centimètres de la vaste baie surplombant Central Park et, un peu plus loin, le *Rumpff Regis Hôtel*.

— Oh, merde ! s'exclama Randal Rumpff, en comprenant que le Russe était évanoui, et sur le point de rentrer dans la fenêtre.

Un objet solide.

Les jambes de Rumpff refusaient de le soutenir. Alors, il rampa jusqu'à la forme flottante.

Le visage de la créature ne se contractait pas, ne se dilatait pas. Il semblait mort ; et Rumpff, pour la première fois de sa vie, se fit du souci pour un autre que lui.

— Si ce taré meurt, je suis cuit, dit-il amèrement. Il faut faire quelque chose, et vite.

Il essaya de lancer des objets sur l'apparition. Tous passèrent à travers, sans aucun résultat. Il se traîna jusqu'à son ordinateur et arracha les câbles, pour en faire un lasso. Il avait appris à faire des nœuds, quand il était scout. Il réussit à passer la boucle autour, du pied gauche du Russe.

Mais la boucle traversa la brume impalpable de la cheville et retomba par terre.

Puis la créature toucha la fenêtre.

Randal Rumpff se couvrit la tête de ses mains, en espérant une mort rapide. Au bout d'une minute de silence total, il finit par rouvrir les yeux.

Pour une raison mystérieuse, la chose avait évité la fenêtre et continuait à se promener dans la pièce comme un ballon d'enfant. Elle avait fait un tour complet et se rapprochait de nouveau de la fenêtre. Cette fois Rumpff ne put en détacher ses yeux.

La créature heurta la vitre, et rebondit.

— Il a rebondi ! exulta Randal Rumpff. C'est fantastique ! Je ne vais pas être nucléarisé !

Puis, tel un patient venant de subir des électrochocs, la créature se mit à battre des bras. La vessie lui servant de visage se contracta, et se dilata. Elle respirait à nouveau.

Portant la main à son ceinturon, la créature éteignit le rhéostat. Immédiatement, elle perdit sa phosphorescence et s'écrasa sur la moquette.

— Ouille ! gémit-elle.

Randal Rumpp se releva péniblement.

— Vous... aïe !... vous allez bien, mon vieux ?

— Ça va. Je suis heureux de ne pas être réduit en cendres radioactives.

— Moi de même, déclara Rumpp, en tendant une main pour aider la chose à se redresser. Comment se fait-il que vous ayez rebondi contre le mur ?

— L'immeuble était dématérialisé. Moi aussi. Nous étions sur le même plan vibratoire, et par conséquent, solides l'un pour l'autre. Voici votre briquet, ajouta la créature.

— Gardez-le, dit Rumpp.

— Merci. Puis-je également garder le stylo en or ?

— Vous m'avez volé le Waterman que j'avais reçu pour mon entrée à l'université ?

— *Da.*

— Vous êtes kleptomane, ou quoi ?

— *Da.* C'est même pour ça que le KGB m'a expédié en Amérique, vous savez. Pour voler. J'ai volé beaucoup de découvertes technologiques pour le KGB. Et d'autres choses de première nécessité, que j'envoyais à mon cousin en Géorgie. Il les revendait au marché noir. Tout ça est fini, maintenant, conclut le Russe tristement.

— Bon, fit Rumpp, impatient. Maintenant que vous m'avez raconté votre vie, venons-en aux faits. Je veux acheter la combinaison.

— Et l'emploi que vous m'avez promis ?

— J'ai changé d'avis. Combien en voulez-vous ?

— Je garde la combinaison. Elle a trop de valeur.

— Pas de ça avec moi ! Chaque chose a son prix. Donnez-moi un chiffre.

— Je veux du travail.

— Et moi, je veux cette combinaison. Cinq millions.

— De dollars ?

— Ouais.

— Okay.

— Je vous fais un chèque ? demanda Rumpp.

— Pas question.

— Bon sang ! De quoi avez-vous peur ? Je suis Randal Rumpp, le plus grand génie financier depuis Rockefeller !

— Et moi, j'ai été prisonnier de votre réseau téléphonique, et j'ai entendu toutes vos conversations. Vous êtes fauché.

À cet instant, les lumières se rallumèrent.

— Oh, merde, fit Rumpp. Est-ce que cela signifie bien ce que je crains que cela signifie ?

— Si vous voulez dire : est-ce que l'immeuble est redevenu normal, la réponse est *da*.

— Merde. Bon, laissons tomber la combinaison. Je veux que vous vous faxiez jusqu'à mon hôtel.

— Pourquoi ?

— Le fisc vient de le saisir.

— Ah, le fisc ! J'en ai entendu parler. Ils sont pires que le KGB.

— Vous n'êtes pas bête, pour un type qui n'a pas de visage.

— J'en ai un, sous le casque. C'est pour protéger mes yeux quand je traverse les murs.

— Bien, bien. Écoutez, si nous parvenons à spectraliser le *Rumpp Regis*, le fisc ne pourra plus rien faire.

— Et la Tour numéro 2 ?

— On laisse ce projet de côté, en attendant que les choses se tassent. Alors, qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas si ça marchera. C'est dangereux. Et puis je n'ai pas confiance en vous. Vous m'avez déjà roulé une fois.

— Je vais vous soumettre un argument que vous ne pourrez pas rejeter. Voilà. Quand on s'apercevra que la Tour Rumpp s'est rematérialisée, la foule va enfoncer ma porte et me mettre en pièces. Si vous êtes encore là à ce moment, vous subirez le même sort.

Le Russe sans visage pencha la tête, songeur.

— C'est un excellent argument. Où dois-je me transporter ?

— Parfait. Ah, une dernière chose. Vous ne pourriez pas m'emmener avec vous ? Je ne blaguais pas, au sujet de la foule.

— *Niet*.

— Ça veut dire non, hein ? Tant pis. Je serai en meilleure position pour marchander quand le *Regis* se sera volatilisé, soupira Rumpp, en tendant le téléphone cellulaire au Russe.

La créature composa le numéro que lui indiquait Rumpp, puis activa son rhéostat.

Randal Rumpp avait déjà assisté au spectacle, mais cela le stupéfia encore. La créature devint toute blanche, parut se figer et s'affaïsser, avant d'être aspirée par la membrane du téléphone. La main tenant le combiné fut la dernière à disparaître.

Rumpp rattrapa l'appareil au vol.

— Quand ce sera terminé, grogna-t-il, je m'approprierais cette saloperie de combinaison. Et peu importe qui je devrai foutre en l'air pour y arriver.

CHAPITRE XXVIII

Le major Youli Batenine n'accorda guère d'attention au spectacle insolite qui se déroulait dans le hall du Rump Regis. Sous les regards consternés du personnel, deux individus, dont l'un portait un costume asiatique, s'évertuaient à produire un raffut de tous les diables à grands renforts de clochettes et de tambours. C'était sans doute en relation avec cette fête bizarre appelée « Halloween ».

Batenine venait de prendre son premier petit déjeuner américain depuis trois ans : une omelette, des crêpes aux myrtilles, des toasts, du jus d'orange et deux tasses de café brésilien.

Cela lui aurait coûté l'équivalent d'une année de salaire à la boulangerie industrielle – s'il avait eu l'intention de régler sa note. L'estomac bien calé et le cœur léger, il entra dans l'ascenseur et remonta vers le quatorzième étage, en fredonnant *Nuits de Moscou*.

L'ascenseur était ancien, mais parfaitement insonorisé. Aussi Batenine n'entendit-il pas la sonnerie insistante du téléphone dans un coin du treizième étage – ce treizième étage qui était censé ne pas exister.

L'agent Gérard Vonneau, du service des Recouvrements, ne l'entendait que trop bien, ce sacré téléphone. Ça faisait un quart d'heure qu'il sonnait. S'il mettait la main sur ce foutu appareil, il dirait sa façon de penser à la personne qui appelait. Et il veillerait personnellement à contrôler ses déclarations de revenus jusqu'à la fin des temps.

Avec ses collègues, il était chargé de faire l'inventaire du *Rump Regis*, en vue de la vente aux enchères. On lui avait attribué le treizième étage, qui, selon les registres de l'hôtel, était réservé à l'usage exclusif de Randal Rump lui-même. Quelque part, il devait donc y avoir un bureau dans lequel cette saleté de téléphone faisait son tintamarre. Il prendrait un plaisir extrême à le décrocher. Dès qu'il l'aurait trouvé.

Cheeta Ching, des cernes jusqu'au menton, était en train de lacérer le journal du matin. En première page s'étaient des photos de la forme flottante filmée par son cameraman le soir d'avant. Elles étaient toutes attribuées au service d'information de la MBC.

Le téléphone sonna et elle décrocha brutalement, en sifflant :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Miss Ching ? Ici Gunilla.

— Oui, et alors ? fit Cheeta Ching, qui ignorait complètement qui était cette Gunilla.

— On dit que vous êtes prête à payer cinq cents dollars pour tout renseignement concernant cette sorcière.

— Vous savez où elle est ? questionna Cheeta, soudain radoucie.

— Oui. Je travaille au *Rumpp Regis Hôtel*. Elle occupe la chambre 182. Mais vous feriez bien de vous dépêcher. Le fisc est en train de saisir la baraque.

— Je vous poste un chèque.

— Mais vous ne connaissez pas mon...

Cheeta Ching avait déjà raccroché, et se ruait hors de son loft de Park Avenue.

Quelques minutes plus tard, elle descendait d'un taxi et se précipitait vers l'entrée du *Regis*.

Delpha Rohmer entendit les coups frappés à sa porte, mais décida de les ignorer. Elle répondait en direct à des auditeurs d'une station du Wisconsin ; à en juger par le ton hystérique de ses correspondants, la reconnaissance officielle des sorcières était pratiquement acquise.

Quand l'émission fut interrompue par une pause publicitaire, Delpha alla ouvrir.

Elle découvrit avec étonnement une femme de chambre dodue, au visage rouge et anxieux.

— Excusez-moi, m'dame. J'm'appelle Gunilla, et je veux vous prévenir que la Ching est en route vers l'hôtel. Et elle connaît le numéro de votre chambre.

S'il lui avait été possible de devenir encore plus pâle qu'elle ne l'était, Delpha Rohmer l'aurait fait.

— Merci, dit-elle, en fourrant un billet de cinq dollars dans la main grassouillette de la femme de chambre, avant de s'élancer vers l'ascenseur en maudissant le directeur de l'information de la MBC, qui lui avait promis l'anonymat.

Remo Williams essayait de garder le tempo tout en parant les

assauts des agents du fisc.

Échapper à leurs prises maladroites n'avait rien de compliqué. Ils essayaient de l'encercler, mais il les esquivait et se dérobait sans effort. Autant essayer d'attraper un vol de colombes en étant chaussé de bottes de scaphandrier.

Ce qui était nettement plus difficile, c'était de rester en mesure avec les miaulements du Maître de Sinanju. S'il y avait un rythme, là-dedans, il n'avait pas encore réussi à le repérer. Il se contentait donc de taper sur ce fichu tambour en attendant que Chiun ait terminé.

Mais, soudain, plusieurs faits aussi étranges qu'inattendus se produisirent simultanément.

D'abord, Remo éprouva un malaise difficile à décrire. Il eut mal aux dents, et sa vision se brouilla l'espace d'une microseconde.

Chiun s'interrompit au beau milieu d'un ululement.

— Remo, il se passe quelque chose ! couina-t-il.

— Je sais. Je l'ai senti, moi aussi.

Ils regardèrent autour d'eux. Tout semblait normal, si on exceptait les agents du fisc.

Puis Remo aperçut Delpha Rohmer sortant d'un ascenseur.

Au même moment, Chiun repéra Cheeta Ching se ruant hors d'un taxi.

Les deux femmes se dirigeaient vers le même but : la porte à tambour.

Elles l'atteignirent en même temps. Cheeta vit Delpha, et Delpha reconnut son ennemie mortelle. Entre elles deux, l'agent du service des Recouvrements, toujours coincé, continuait à marteler inutilement la vitre.

Il fut le seul à être exaucé.

Cheeta prit son élan. Delpha, sur le point de franchir le seuil, hésita. Cheeta passa outre, littéralement. Elle traversa la porte comme si celle-ci n'était qu'un mirage.

Cette vision déclencha une subite poussée d'adrénaline chez l'agent du fisc. Tel un esclave enchaîné à une meule, il poussa de plus belle sur la porte réfractaire, qui finit par céder. Le fonctionnaire fut éjecté sur le perron. Il était tellement content qu'il ne s'aperçut pas tout de suite qu'il s'enfonçait dans le béton.

Delpha Rohmer avait été aspirée par le tourniquet. Debout sur la dernière marche du perron, elle regarda l'homme, qui semblait

reposer directement sur ses chevilles, puis abaissa les yeux vers ses propres pieds.

— Ô Ishtar, sauve ta fille ! gémit-elle.

— Aidez-moi ! implora l'agent du fisc, en tentant de s'agripper à elle.

Elle voulut le repousser d'un coup de pied, mais perdit l'équilibre et tomba dans le trottoir.

— Au secours ! Je suis en train de fondre ! glapit-elle d'une voix suraiguë.

En quelques secondes, il ne resta plus rien d'elle qu'une paire de jambes jaillissant du trottoir, autour de laquelle se rassembla une foule horrifiée.

Sans paraître remarquer qu'elle était passée à travers le verre, Cheeta Ching s'avança dans le hall en hurlant :

— Tu regretteras le jour où tu m'as connue.

N'apercevant aucune trace de sa proie, elle s'arrêta net. Et commença aussitôt à s'enfoncer dans le sol.

— Cheeta ! s'écria Chiun. Elle est en train de disparaître !

— Oui, et nous avons également perdu l'autre sorcière, fit Remo. Que diable se passe-t-il ?

Le Maître de Sinanju ne répondit pas. D'un bond, il fut aux côtés de Cheeta Ching.

— Ne crains rien, mon enfant. Je suis là.

Cheeta ne parut pas entendre. Elle fixait ses jambes qui disparaissaient dans les dalles de marbre. Elle levait ses bras tremblants aussi haut qu'elle pouvait.

Le Maître de Sinanju tendit la main vers elle. Ses doigts rencontrèrent une chair ferme, mais ne purent la saisir.

— Remo ! appela-t-il d'une voix horrifiée. Je ne peux rien faire !

Remo le rejoignit, mais ses efforts demeurèrent aussi vains que ceux de Chiun.

— Allez au sous-sol, vous la récupérerez là-bas, dit-il au Maître de Sinanju.

Remo se dirigea vers la porte tournante. Elle était aussi solide qu'elle le paraissait. Tout comme les marches, que Remo franchit d'un seul bond.

Au passage, il tendit une main à l'agent du fisc, en pleurs, et le

hissa sur la terre ferme. Puis il se tourna vers Delpha Rohmer. Trop tard. Le sol se refermait sur ses pieds gigotants.

— Zut, murmura Remo.

Les badauds rassemblés s'agitaient en poussant des cris. Mais ils ne faisaient pas plus de bruit que des acteurs de cinéma muet.

— Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe ? geignit l'agent du fisc.

— Halloween a décidé de jouer les prolongations, répondit Remo.

Il regagna l'hôtel et chercha l'escalier conduisant au sous-sol. En descendant, il éprouva à nouveau cette sensation bizarre. Ses dents s'entrechoquèrent, sa vision s'obscurcit.

— Allons bon, qu'y a-t-il encore ? grogna-t-il.

L'agent Gérard Vonneau avait parcouru deux fois le treizième étage sans trouver le bureau caché. Il décida de s'y prendre d'une manière plus scientifique. Il repéra une suite où la sonnerie semblait plus forte. Dans la chambre voisine, le volume sonore était le même. Il repassa dans le couloir. La sonnerie était nettement plus faible.

Il retourna dans la première suite, et l'évidence s'imposa à lui. Il devait y avoir une suite attenante. Et, effectivement, ce qu'il avait pris pour une porte de placard s'ouvrit sur le bureau le plus prétentieux que Vonneau eût jamais vu en vingt ans de carrière.

Le téléphone était d'un modèle très sophistiqué. Il s'élança vers lui, et décrocha en vociférant « Allô ? ». Puis tout l'univers devint blanc et son oreille droite s'emplit d'un rugissement qui le fit songer à des locomotives diesel.

Le choc mit vingt minutes à se dissiper.

À ce moment-là, la forme flottante s'était déjà fondue dans le plafond. Ses poignets et ses doigts flasques disparurent en dernier.

Youli Batenine, assis sur le vaste lit de sa suite, regardait le dernier bulletin d'informations en compagnie de ses collègues d'Écran.

« Nous n'avons toujours pas d'explications sur le mystérieux retournement de situation, dans l'affaire de la Tour Rump. Il y a moins de vingt minutes, un pilote de la Garde nationale a remarqué que les pales de son hélicoptère faisaient osciller les arbres ornant la terrasse. Une équipe de pompiers a alors bravé la mort pour pénétrer dans l'immeuble et libérer les prisonniers. L'évacuation est en cours. »

Mais on est encore sans nouvelles de l'homme qui se trouve au cœur de ce mystère, Randal Rump.

Le capitaine Igor Gerkoff se tourna vers Batenine, intrigué.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Batenine ?

— Je ne sais pas, mais nous devons suivre les informations. Sur toutes les chaînes.

— Il y a plusieurs chaînes de télé, en Amérique ?

— Des centaines, confirma Batenine.

Les hommes d'Écran s'esclaffèrent en entendant cette énorme blague. Mais Batenine se mit à zapper d'une chaîne à l'autre.

— Pas étonnant que nous ayons perdu la guerre froide, marmonna l'un des Russes.

— Allez dans vos chambres, et regardez les autres chaînes, commanda Batenine. Ils finiront par trouver Brachnikov. À ce moment-là, nous agirons.

— Mais il sera trop tard, déclara Gerkoff.

— Non. Nous n'aurions aucune chance de réussir. Il y a trop de gens, trop de caméras.

— Et alors ? On n'a qu'à tous les tuer.

— Non, impossible. Attendons que Brachnikov se montre, et allons le trouver. Nous sommes dans une société libre, à ce qu'il paraît. Ça devrait être facile.

— C'est moi qui commande ici, Batenine.

— Et moi je suis le seul à pouvoir reconnaître Brachnikov.

Gerkoff se leva d'un bond, furieux. Batenine se raidit.

Les agents d'Écran se léchèrent les lèvres, espérant voir le sang couler.

Mais au lieu de cela, une troisième main poussa brusquement dans la poitrine de Youli Batenine. Celui-ci ne se rendit pas immédiatement compte du phénomène. Un poignet apparut, et la chose continua à grandir, telle une plante grimpante à croissance ultra-rapide.

— *Sukin syn* ! s'exclama Gerkoff, en tendant le doigt.

Le major, pétrifié, baissa le regard et aperçut l'appendice fantôme.

Il émit alors un hurlement qui leur transperça les tympans, se redressa comme si le lit était en feu, se prit les pieds dans le couvre-lit, et s'effondra sur le sol en gesticulant.

— Brachnikov ! hurla-t-il. Il est ici !

Cela ne fit bientôt plus aucun doute. Une forme lumineuse

émergeait du matelas, aussi inerte qu'un cadavre.

— Que faisons-nous ? bredouilla Gerkoff.

— Il faut le capturer.

Cela se révéla plus facile à dire qu'à faire. Ils jetèrent des couvertures sur la forme flottante ; elles retombèrent sur le lit, sans retenir la créature le moins du monde.

Chacun des hommes d'Écran était muni d'un foulard blanc d'étrangleur ; ils essayèrent de les passer autour des membres raidis de ce cadavre fantomatique. Autant essayer d'attraper des rayons de lune.

Gerkoff se tourna vers Batenine, le visage tordu de colère et de crainte superstitieuse.

— Que pouvons-nous faire ?

— Prier.

— Pourquoi ?

— Il n'y a rien d'autre à faire. Si la batterie de Brachnikov tombe à plat pendant qu'il se trouve en contact avec un objet solide, ce sera comme à Tchernobyl, mais en pire.

Ces paroles galvanisèrent les hommes d'Écran. Sortant leurs revolvers, leurs P-6 à silencieux et leurs mitraillettes AKR des holsters dissimulés sous leurs costumes, ils ouvrirent le feu sur l'apparition.

— *Niet niet niet* ! clama Batenine. Vous allez ameuter tout l'hôtel et saboter la mission !

Mais les autres ne l'écoutèrent pas. Ils continuèrent à arroser la créature d'un feu nourri, comme si le seul volume des détonations pouvait détruire cette chose intouchable.

CHAPITRE XXIX

La cave du *Rumpp Regis Hôtel* était bourrée de reliques historiques, allant de vieilles horloges en bronze aux crachoirs. Il y régnait une complète obscurité. Remo ferma les yeux et écouta le bruit du battement de cœur qu'il connaissait mieux que tout autre. Celui de Chiun. Il le localisa et se dirigea droit vers lui, sans se soucier des obstacles d'apparence solide qu'il traversait à chaque pas.

Ses bras nus perçurent la chaleur corporelle de deux personnes. Il ouvrit les yeux et découvrit le Maître de Sinanju penché sur la forme étendue de Cheeta Ching.

Celle-ci semblait être en train de se noyer dans le sol en béton. Elle avait atterri sur le dos, et s'efforçait de garder la bouche et les narines à la surface, en battant follement des mains. Remo regarda ses pieds. Le sol les soutenait parfaitement. Il en eut la chair de poule.

Le Maître de Sinanju s'agitait vainement.

— Remo ! Je ne peux pas aider Cheeta !

— Dites-lui de se lever, répondit Remo avec désinvolture.

— Je l'ai fait, mais elle ne m'entend pas ! caqueta Chiun.

— Oui, je sais. Ils ne peuvent pas nous entendre et nous ne pouvons pas les entendre. Dans ce cas précis, je m'en plains pas.

Chiun se redressa. Son visage parcheminé était suppliant.

— Remo, qu'allons-nous faire ?

— Écoutez, elle ne va pas se noyer. Elle se l'imagine seulement. Elle finira bien par s'apercevoir qu'elle ne risque rien.

— Espèce de sans-cœur ! fulmina Chiun en tapant du pied.

Au même instant, Remo sentit à nouveau l'étrange vibration.

— Oh-oh. Je crois que l'immeuble redevient solide.

— Vite ! Cheeta va rester prisonnière. Aide-moi ! Attrape une de ses précieuses mains.

— Si vous insistez...

En l'espace d'une seconde, les mains insaisissables de Cheeta redevinrent palpables. Ensemble, ils la hissèrent sur ses pieds. Elle oscillait comme une funambule sur la corde raide.

— Ça va ? s'enquit Remo.

— Quoi ? Que... ? Qui est là ? haleta Cheeta.

— C'est moi, fit Remo.

— Frodo ?

— Elle va bien, déclara Remo.

— Pas du tout ! s'emporta Chiun. Elle a été traumatisée par ces machines. Les cruelles machines des Blancs, buveuses d'essence vitale.

— Bon, dit Remo en s'éloignant. Réconfortez-la, je vais jeter un coup d'œil aux alentours.

— Je viens avec toi.

— Si vous emmenez ce barracuda, il va y avoir des complications, prévint Remo.

— Chico, ne m'abandonnez pas ! implora Cheeta.

En entendant ces mots, le Maître de Sinanju se résolut à l'endormir, d'une simple pression sur un nerf du cou. Puis il la chargea sur son dos et regagna le rez-de-chaussée en compagnie de Remo. Le hall était en proie au tumulte.

Le réceptionniste criait aux agents du fisc :

— On a tiré au quatorzième étage ! Faites quelques chose !

— Appelez la police, suggéra l'un des fonctionnaires.

— Mais vous êtes des agents du gouvernement !

— Oui, mais des percepteurs, pas des gardiens de l'ordre. Nous ne sommes pas armés. Prévenez la police.

— Le quatorzième étage, c'est là que se trouvent les Russes ! fit Remo, se tournant vers Chiun.

— Et c'est là qu'ils périront, répondit celui-ci, en déposant Cheeta sur un canapé.

Ils se ruèrent vers l'ascenseur. Parvenus au quatorzième étage, ils se heurtèrent à un mur de clients terrorisés, qui s'engouffrèrent aussitôt dans la cabine.

— Suivez-moi, fit Remo d'un ton résolu. Je sais exactement à quelle porte frapper.

Le capitaine Rair Brachnikov flottait au milieu d'une grêle de balles. Des projectiles de calibres divers lui traversèrent le cerveau, les poumons et autres organes vitaux, sans causer aucun dommage.

Il était confronté à un dilemme intéressant. Il savait qu'il ne pouvait pas rester éternellement dans l'air. Mais, s'il désactivait la combinaison, il deviendrait vulnérable aux balles. D'autre part, il flottait en direction d'un mur de façade. Et, Brachnikov le savait, cela signifiait qu'il allait se retrouver dehors.

Il ignorait à quel étage il se trouvait, mais, si c'était un étage élevé, il se romprait les os en coupant le rhéostat.

La troisième solution, non moins terrifiante, consistait à attendre que la batterie soit à plat. Impossible de dire quand cela se produirait. Il était resté prisonnier du réseau téléphonique pendant très longtemps – plus longtemps que la durée normale de sa batterie. Sa réserve d'énergie était pratiquement épuisée.

Soudain, dans son casque blanc hermétique, il entendit un son évoquant le bourdonnement furieux d'une guêpe. Baissant les yeux sur son torse, il vit la lumière rouge clignoter sur son rhéostat. Il sut alors deux choses : la première, c'était que le courant serait coupé dans vingt minutes. Quant à la deuxième, il la formula à voix haute :

— Je suis un homme mort.

Même si Remo n'avait pas suivi le Russe jusqu'à sa chambre, il l'aurait trouvée sans peine. C'était celle dont la porte était criblée de balles. Remo mit un genou en terre pour éviter un projectile égaré.

— On s'invite à cette petite sauterie ? demanda-t-il au Maître de Sinanju.

— Faisons vite. Cheeta m'attend.

Remo heurta du poing le verrou, qui céda avec un cliquetis métallique. Puis, de la paume de l'autre main, il frappa le centre exact de la porte ; des ondes de choc se propagèrent dans le bois épais. Le panneau massif se détacha de ses gonds et vola à l'intérieur de la chambre, déblayant tout sur son passage. Trois Russes sans méfiance se retrouvèrent ainsi écrasés contre le mur du fond.

Chiun se mit alors de la partie. Il choisit l'homme le plus proche de lui, et le soulagea de son pistolet, d'un coup de pied qui lui fracassa tous les os de la main ; le Russe n'avait plus au bout de son poignet qu'un sac de peau flasque, rempli d'une bouillie de chair et d'os.

Son hurlement attira l'attention de ses complices, qui, se détournant de la cible flottante, se jetèrent sur les deux intrus. C'était exactement ce que voulaient Remo et Chiun.

Ils fauchèrent leurs adversaires de façon méthodique. Un foulard blanc s'abattit sur le cou frêle de Chiun, qui le déchira d'un seul coup

d'ongle.

Deux autres hommes voulurent s'exercer au tir sur Remo. Il se prêta un moment à leur jeu, esquivant souplement les balles. Les Russes étaient bons tireurs. Mais, face à Remo, ils étaient comme des hommes des cavernes essayant d'assommer un motocycliste avec des haches en pierre. Remo voyait les projectiles à l'instant même où ils sortaient du canon, calculait leur trajectoire, et se plaçait sans effort hors de leur portée. À chaque fois, il se rapprochait davantage des deux hommes. Avant la troisième salve, il avait enfoncé deux doigts dans les muscles rotateurs du dos du premier Russe, dont les omoplates, du même coup, transpercèrent les organes vitaux ; Remo cueillit alors le deuxième d'un coup léger sur la pointe du menton. La tête du Russe se trouva projetée si loin au bout de son cou démesurément allongé qu'elle fut écrabouillée sous son large dos quand il heurta le sol.

Les survivants de ce carnage lâchèrent leurs armes et adoptèrent des postures de lutteurs.

— Je parie que leurs goûts en matière de combat sont du même niveau que leurs goûts vestimentaires, grommela Remo.

— Dans ce cas, nous allons faire leur éducation, jeta Chiun.

Il leur fallut moins de deux minutes pour nettoyer entièrement la pièce. À l'exception d'une forme flottant au-dessus de leur tête, et d'une autre blottie derrière le gros téléviseur.

Chiun se plaça sous le Kracivo, et tenta de le saisir, tel un pitbull cherchant à s'emparer d'un chat réfugié dans un arbre. Mais ses mains aux griffes acérées se refermaient sur le vide, et il sifflait de colère.

Pendant ce temps, Remo avait extirpé le major Youli Batenine de sa cachette, et le tirait, tout tremblant, par le col de sa chemise.

— Au moins, celui-ci est à la mode, fit Remo, en examinant son costume. Et qui es-tu, mon pote ?

— Je ne peux pas le dire.

Le visage courroucé, Chiun s'avança vers lui et lui pinça le lobe de son oreille.

Et l'homme s'aperçut aussitôt qu'il pouvait parler, et même chanter. Un véritable torrent d'informations s'échappa de ses lèvres.

— Je suis le major Youli Batenine, ex-agent du KGB, venu en Amérique pour capturer le capitaine Rair Brachnikov, un autre ex-agent du KGB, et rapporter la combinaison vibrante dans la Mère Patrie avant qu'il se produise une catastrophe nucléaire et que nous mourions tous.

— Vous y comprenez quelque chose ? demanda Remo à Chiun.

— Il chante faux, décréta Chiun, en pinçant plus fort.

— Brachnikov ! C'est Brachnikov ! se mit à brailler Batenine, en montrant le plafond. La batterie de sa combinaison vibrante sera bientôt à plat. S'il se rematérialise à l'intérieur d'un mur, les atomes se mélangeront et ce sera l'explosion nucléaire.

Remo regarda la forme flottante qui se rapprochait du mur, et la lumière rouge clignotant à son ceinturon.

— Je crois que j'ai pigé. Sa combinaison va bientôt cesser de fonctionner. Si ce type heurte quoi que ce soit, ça fera le même effet qu'une vieille bombe atomique, en pire. Nous devons l'empêcher d'entrer dans ce mur.

— Comment ? interrogea Batenine.

— Comme ça, fit Remo, en s'approchant du mur.

Il joignit le bout de ses doigts en fer de lance, et s'en servit comme d'un marteau pneumatique pour découper un vaste rectangle dans le mur. Un nuage de poussière de plâtre remplit bientôt la pièce.

Quand il eut terminé, Remo tira le pan de mur vers lui. Une masse de plâtras s'abattit sur la moquette.

— Le problème est résolu, dit Remo. Dehors, il ne fera pas de dégâts.

— Mais nous n'avons toujours pas capturé ce démon, fit Chiun, d'un air farouche.

— Nous avons tout le temps, répondit Remo, en se tournant à nouveau vers Batenine. Je te reconnais, poursuivit-il.

— Vraiment ? questionna Batenine, incrédule.

— Ouais. Notre patron, nous avait demandé de t'intercepter alors que tu essayais de faire sortir des objets volés par la valise diplomatique.

— Vous ne m'avez jamais intercepté.

— Oh, mais si ! Tu te souviens de l'aéroport de Dulles, quand on a passé ton bagage aux rayons X ?

Les yeux soupçonneux de Batenine s'arrondirent.

— C'était vous ?

— Nous étions déguisés, expliqua Remo.

— J'étais dans la machine, ajouta Chiun d'un ton sarcastique.

— Nous avons échangé les bagages, reprit Remo. On t'en a refilé

un rempli de cochonneries.

— Ce n'était donc pas la faute de Brachnikov ? fit Batenine, d'un ton morne.

— C'était la nôtre. Mais tout ça, c'est du passé. Tu as dit que tu étais du KGB. Tout le monde sait qu'il s'est écroulé avec le Mur de Berlin. Pour qui travailles-tu maintenant ?

— Je ne vous le dirai pas.

Les doigts griffus saisirent à nouveau le lobe de son oreille, et le major Youli Batenine hurla :

— *Shchit ! Shchit !*

— Grossier personnage, fit Remo, avant de le liquider de la façon la plus simple possible – en détruisant son cerveau.

L'index de sa main droite, dur comme de l'acier, s'enfonça dans l'os frontal du Russe et en ressortit parfaitement propre.

— Pas mal, hein ? fit Remo.

— Je suis certain qu'il y a de la cervelle sous ton ongle, répliqua Chiun d'un air écoeuré.

— Aucune trace, protesta Remo, vexé. C'était un coup impeccable.

— Ton coude n'était pas parfaitement aligné. Mais finissons plutôt ce que nous avons à faire.

Ils levèrent les yeux vers la chose en lévitation, que Remo, quelques années plus tôt, avait surnommée « le Kracivo », mais dont ils connaissaient à présent le véritable nom – Rair Brachnikov.

Derrière la membrane palpitante recouvrant son visage, le capitaine Rair Brachnikov contempla ces regards meurtriers, et en tira une conclusion amère.

— Je ne suis pas mort. Je suis pire que mort.

Le choix était simple : éteindre la combinaison, et tomber entre les mains des agents américains qui l'avaient déjà condamné à ce purgatoire téléphonique, ou espérer que la batterie fonctionnerait assez longtemps pour qu'il se retrouve dehors – et dans ce cas il ferait une chute mortelle.

Brachnikov n'était pas courageux. Au fond de lui-même, il n'était qu'un voleur au petit pied, pas un agent du KGB.

Il éteignit son rhéostat.

Ses dents l'élancèrent, et sa vue se brouilla. La pesanteur reprit ses

droits, et Brachnikov dégringola sur la moquette.

— Je me rends, déclara-t-il, tandis que des mains robustes le relevaient sans cérémonie.

— Avant le coucher du soleil, je déposerai ta tête aux pieds de mon empereur, fit l'agent américano-asiatique d'un air menaçant.

— Je préférerais la garder, fit Rair d'une voix pâteuse.

— Ça dépendra du patron, répondit l'agent de type caucasien. Je ferais mieux de l'appeler. Tenez-lui les deux mains, Chiun, pour qu'il ne fasse pas de blague.

L'Oriental s'empara du poignet lâché par le Caucasien. Il paraissait incroyablement vieux. Ses bras ressemblaient à des brindilles recouvertes de cuir. Mais cette fragilité recelait une force prodigieuse. Et Rair Brachnikov resta donc très, très calme. Il avait vu ces deux gars détruire des immeubles entiers avec leurs mains nues. Ils étaient extrêmement dangereux.

Et il valait toujours mieux endormir la méfiance d'un adversaire dangereux pour garder une chance de le terrasser.

— C'est ça, Smitty, disait Remo. Nous avons capturé le Kracivo.

— Le Kracivo ? répéta Brachnikov, surpris.

— Tu portes bien mal ton nom, ô laide créature, cracha l'Oriental, en resserrant sa prise.

— Que voulez-vous que nous en fassions ? demandait Remo. Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

Il posa une main sur le combiné et appela Chiun :

— Smitty dit qu'il se passe du nouveau dans la Tour Rump. Elle s'enfonce.

— Elle s'enfonce ? fit Brachnikov. Ma tour ?

— Comment ça, ta tour ?

— Randal Rump me l'a donnée.

— À mon avis, il t'a roulé. Ce gars-là n'a pas son pareil pour jeter de la poudre aux yeux. Au fait, tu as des yeux, là-dessous ?

— Bien sûr. Vous voulez les voir ? demanda Brachnikov, d'un ton plein d'espoir.

CHAPITRE XXX

Alors qu'il zappait allègrement d'une chaîne à l'autre, et se sentait en parfaite sécurité dans son bureau, Randal Rumpp découvrit qu'il était à bord d'un gigantesque ascenseur descendant tout droit vers le centre de la terre.

L'électricité était revenue. Les lumières brillaient, les ordinateurs bourdonnaient, les fax déroulaient leurs messages, et les téléphones sonnaient avec insistance. Tout le monde voulait parler à Randal Rumpp. Exactement comme avant, dans les glorieuses années quatre-vingt.

Et, encore mieux, les téléviseurs fonctionnaient. Les premiers bulletins d'information lui apprirent que le *Rumpp Régis* avait été spectralisé. Cette excellente nouvelle l'empêcha d'accorder trop d'importance aux coups furieux assenés contre les portes anti-créanciers.

Avec quoi frappent-ils ? se demanda-t-il distraitement. Avec leurs têtes de bois ?

Il obtint la réponse en passant sur l'ANC.

« À l'heure qu'il est, disait un reporter, l'évacuation de la Tour Rumpp est pratiquement terminée ; seul le promoteur lui-même serait encore sur les lieux, retranché au vingt-quatrième étage. Selon le porte-parole de la police, on s'efforce actuellement d'enfoncer les portes. Entre temps, un grand jury a inculpé Randal Rumpp de fraude criminelle. »

— Les crétins ! C'est tout ce qu'ils ont trouvé ? Je n'aurai même pas besoin d'avocats pour me disculper. Je n'ai jamais fraudé ! J'ai simplement grossi quelques chiffres par-ci, par-là.

« Il importe d'agir vite, poursuivit le reporter, car on vient de constater un autre phénomène : la Tour Rumpp serait en train de s'enfoncer. »

Sur l'écran, le visage grave du journaliste fut remplacé par une vue de la façade de la Tour. Le linteau de bronze portant le nom de Randal Rumpp se trouvait maintenant au ras du trottoir.

— Mais ? Je suis en train de couler ! mugit Rumpp. Je vais me retrouver en Chine !

Dans le téléviseur, une voix off ajouta :

« Les scientifiques sont incapables d'expliquer ce fait, mais ils ont calculé que, si la tour continue, à s'enfoncer à la vitesse actuelle, elle sera entièrement enterrée d'ici à jeudi. »

Randal Rumpp en resta comme pétrifié. Les coups continuaient à retentir contre les portes.

Au bout d'un moment, Rumpp se leva. Par la fenêtre, à quelques rues de là, il aperçut le *Rumpp Regis*, toujours semblable à lui-même. Mais juste en face, l'immeuble rival qui, la veille encore, mesurait un étage de moins que la Tour la dépassait aujourd'hui largement. Ce fut un coup cruel pour son ego.

— Je suis ruiné ! Et pas seulement ruiné, je suis coulé !

Rair Brachnikov écoutait l'Américain aux yeux morts. Celui-ci n'avait nulle envie de voir son visage.

C'était bien dommage, car cela aurait fourni au Russe une possibilité de s'évader. En effet, pour ôter les velcros fermant son casque, ils devraient lui lâcher les mains. Et il aurait eu le temps de réactiver sa combinaison.

— Écoute, sais-tu comment empêcher la Tour Rumpp de s'enfoncer ? demanda l'Américain.

— Je n'en suis pas trop sûr, répondit prudemment Brachnikov.

— Alors, nous n'avons plus besoin de toi, lança sèchement l'Oriental.

— Empêcher la Tour de s'enfoncer ? Bien sûr, je peux le faire, se hâta de crier Brachnikov. Mais je dois d'abord parler à Randal Rumpp.

— Tu as son numéro ?

— Oui. Donnez-moi le téléphone, répondit le Russe avec empressement.

— Pas question. Dis-moi le numéro.

— 555-9460, murmura Brachnikov, déçu.

Remo composa le numéro et attendit. Puis il approcha le combiné de l'endroit où devaient approximativement se trouver les oreilles de Brachnikov.

— Qui est-ce ? fit la voix lasse et irritée de Randal Rumpp.

— Ho ho ho ! répondit le Russe, d'un ton sépulcral.

— Vous ? Que s'est-il passé ? À la télé, ils disent que le *Rumpp*

Regis est redevenu normal, et que ma Tour s'enfonce dans le sol. Comment faire pour l'arrêter ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je suis voleur, pas physicien.

— Fais un effort ! chuchota Remo, menaçant.

— Qui est-ce ? s'enquit Rumpp.

— Un nouvel ami. Bon, essayez d'appeler Moscou. Je vais vous donner un numéro.

L'opératrice se montra très serviable. Elle obtint l'appel en moins d'une heure. D'habitude, il en fallait deux, expliqua-t-elle, très satisfaite d'elle-même. Et encore, les bons jours.

Au début, la voix à l'autre bout du fil nia connaître l'existence de la combinaison vibrante.

Puis Randal Rumpp annonça :

— Je suis Randal T. Rumpp, et je songe à effectuer des investissements dans votre pays.

— Ah ! La combinaison Vibrante ! Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? Je vais vous passer le ministère de la Combinaison Vibrante. Nous, nous ne sommes que les liquidateurs du KGB.

— Vous êtes des tueurs ?

— Non, je pensais à une autre sorte de liquidation.

La ligne grésilla et une voix féminine susurra :

— *Shchit*. Qui est à l'appareil ?

— Randal Rumpp, le célèbre milliardaire.

— Celui dont la tour est en train de s'enfoncer ?

— Lui-même. Et tout ça à cause de votre saleté de combinaison vibrante.

— Quelle combinaison ?

— Oh, pas de simagrées. On vient de capturer votre agent.

— Quel agent ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas saisi son nom. Tout ce que je sais, c'est que je vous fais un procès si je n'obtiens pas satisfaction.

— Cette combinaison n'est pas une invention russe, déclara sèchement la femme. Vous devriez vous adresser au fabriquant. La firme Nishitsu, à Osaka.

— Les Japonais ? Et comment vous êtes-vous procuré cette

invention ?

— En la volant.

Rumpp raccrocha et demanda à l'opératrice de le mettre en communication avec le laboratoire de recherches de Nishitsu, au Japon.

Là encore, son interlocuteur commença par nier l'existence de cette invention.

— Les Russes prétendent qu'ils vous l'ont volée, s'entêta Rumpp.

— Ah... Et cet objet est actuellement en votre possession ?

— C'est possible, répondit Rumpp avec circonspection. Et je serais peut-être disposé à faire un échange.

— Continuez, je vous en plie.

— D'abord, je veux que mon gratte-ciel arrête de s'enfoncer.

— Et que vient faire le costume *bakemono* là-dedans ?

— *Bakemono* ?

— Ça veut dire djinn. D-j-i-n-n, épela le Japonais.

— Pas mal trouvé, approuva Rumpp, avant de se lancer dans une longue explication au sujet de ce Russe bizarre qui était sorti de son téléphone.

Il y eut en réponse un brouhaha de voix discutant à toute vitesse en japonais, puis un nouvel interlocuteur déclara à Rumpp :

— Il semble que la pelsonne poltant le costume de djinn se soit intloduite dans votle léseau téléphonique comme un vilus s'intloduit dans le sang.

— C'est une explication qui se tient, convint Rumpp, en se demandant comment des gens incapables de prononcer les *r* pouvaient dominer le commerce international.

— Et les calactélistiques du costume se sont ainsi tlansmises à votle immeuble.

— J'avais deviné.

— Et maintenant, la pelsonne est paltie, mais la Toul s'enfonce ?

— Exactement !

— Le ploblème se situe peut-êtle au niveau des câbles téléphoniques ? suggéra le représentant de Nishitsu.

— Ça se peut. Et que dois-je faire ?

— Demandez à la compagnie de couper la ligne.

— Et si ça ne marche pas ?

— Appelez-nous.

Le cadre d'AT&T écouta attentivement la requête de Randal Rumpp.

— Nous ne serions que trop heureux d'accéder à votre demande, déclara-t-il d'une voix onctueuse. Cependant, il y a un petit problème. Vous n'avez pas payé vos factures depuis quatre mois. Et vous nous devez actuellement... – Rumpp l'entendit tapoter sur un clavier –... la somme de 63 876 dollars et 14 cents.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ! Vous menacez depuis des semaines de me couper le téléphone à cause de cet impayé. Alors, allez-y !

— Pas avant que vous ayez payé ce que vous nous devez.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! C'est antiaméricain !

— Couper ou non une ligne relève de la seule décision d'AT&T, répliqua l'homme, imperturbable. Dans le cas présent, nous décidons de vous laisser l'usage de votre instrument de travail.

— J'exige qu'on me coupe le téléphone ! Tout de suite !

Un déclic. Son interlocuteur avait raccroché.

— Je suis mort, fit Rumpp d'une voix éteinte. Je m'enfonce dans la terre et je suis mort.

Puis une pensée lui vint à l'esprit.

— Mais où est-ce que je vais, au fait ?

Il s'empara d'un globe terrestre ciselé à la main, localisa Manhattan, et fit tourner la sphère pour trouver sa contrepartie exacte de l'autre côté de la terre : une région montagneuse entre la mer Caspienne et la Chine.

— Super, maugréa-t-il. Je vais au Kazakhstan. Je n'avais jamais entendu parler de ce coin. Ils ne doivent même pas parler anglais, là-bas. Je ferais peut-être mieux de me rendre ?

Mais les coups redoublant aux portes le firent réfléchir. Ils tenaient vraiment à mettre la main sur lui, pour s'acharner ainsi.

— Et puis zut ! Je ne risque rien en rappelant les Japs. Je ne les ai pas encore menacés d'un procès. Dans la foulée, j'arriverai peut-être à les convaincre de financer la Tour Rumpp numéro 2.

En souriant, Randal Rumpp avança la main vers son téléphone

cellulaire.

CHAPITRE XXXI

Rair Brachnikov essayait de persuader les deux agents américains de le laisser ôter son casque.

— Non, répondit le Caucasien.

— J'ai du mal à respirer.

— Alors meurs, mais tais-toi.

L'Oriental discutait avec le Caucasien. Au sujet de sa tête, à lui, Brachnikov. L'Oriental voulait la couper, et le Blanc était partisan de la laisser sur ses épaules.

Et pendant tout ce temps, ils attendaient que le téléphone sonne. Ce qu'il finit par faire.

Le Blanc décrocha.

— Oui, Smitty. Alors, où en est-on ?

Il releva la tête et dit à l'Asiatique :

— D'après Smitty, la Tour continue à s'enfoncer, et on n'arrive pas à faire sortir Rumpp de son trou.

— Offre nos services à Smith pour déloger cet intrigant.

— Smitty, Chiun dit que nous pouvons débusquer Rumpp... Okay. Et que faisons-nous du Popov ? Pigé.

Il raccrocha, et lança au vieil Oriental :

— Smith veut qu'on s'empare de Rumpp.

— Et cette monstruosité ?

— On la garde au frais jusqu'à notre retour.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'inquiéta Brachnikov. Vous allez me refroidir ? M'autoriserez-vous une dernière prière ? J'en connais de très courtes.

L'Asiatique aux yeux froids avança une main vers sa gorge.

Remo entendit les portes de l'ascenseur s'ouvrir, à l'autre bout du couloir.

— Dépêchez-vous, Chiun.

La voix de Cheeta Ching retentit :

— Grand-Père Chiun ! Où êtes-vous ?

Le couloir s'emplit soudain de bruits de pas lourds et nombreux.

— On ne peut pas laisser le Russe ici, siffla Remo. Ça doit être la police, ou alors les types du fisc.

Le Maître de Sinanju se dirigea vers la porte ouverte. Brachnikov le suivit, incapable de dégager ses mains. Le minuscule Coréen leva un pied. Un geste anodin, presque imperceptible. Remo se plaqua contre le mur, les mains levées, prêt à frapper.

— Grand-Père Chiun ! cria Cheeta. Tout va bien ! J'ai amené la police.

— Que quelqu'un la fasse taire ! grommela une voix.

Et, le Maître de Sinanju pivota sur l'autre pied. Les bottes blanches à semelle épaisse de Rair Brachnikov rasèrent la moquette, tandis que, happé par une soudaine force centrifuge, il décrivait une courbe dans l'air.

Les doigts à la force incroyable lâchèrent ses poignets. Brachnikov voltigea dans le couloir, renversant comme des quilles quatre des policiers qui se trouvaient là.

Remo et Chiun s'élancèrent à sa suite, broyant sous leurs talons les canons des revolvers et déboîtant les barilletts.

— Remo ! siffla Chiun. Occupe-toi du Kracivo !

Remo plongea la main dans l'enchevêtrement de blanc et de bleu et empoigna le Russe par le cou.

Mais Brachnikov avait eu le temps de déclencher son rhéostat. Et la main de Remo ne rencontra qu'un halo blanc.

— Bon sang ! Il s'est enfui ! s'exclama-t-il.

— Espèce d'idiot ! cracha Chiun.

Remo se défoula sur les policiers.

— Vous n'auriez pas pu attendre une minute, non ? fit-il, en les tirant par les chevilles un à un pour les endormir par une simple pression sur un nerf.

Pendant ce temps, Chiun essayait de rassurer Cheeta Ching, terrifiée.

— Ce n'est rien, mon enfant. Ce spectacle ne t'était pas destiné.

— Mon dieu ! hoqueta Cheeta. Cette garce de sorcière avait raison. C'est un noctifère !

— Non, ce...

— Exactement, coupa Remo. Un noctifère. Et nous voulons que vous répandiez la nouvelle. Informez le public que les noctifères ont envahi le monde des vivants. Vous êtes la seule qui puisse convaincre les foules. Mais ne parlez pas de nous.

— Mais... mais vous jouez un grand rôle dans cette affaire.

— Mon enfant, intervint le Maître de Sinanju, fais ce que te dit Chico.

— Frodo, corrigea Remo, impassible.

— À aucun moment, notre nom ne doit être prononcé. Me donnes-tu ta parole ?

Dans toute sa carrière, Cheeta Ching n'avait jamais étouffé une affaire. Et c'était ce qu'on lui demandait : la violation de tout ce qu'elle croyait être son éthique. Mais elle acquiesça silencieusement, et se courba à deux reprises.

Le Maître de Sinanju s'inclina à son tour, une seule fois.

— Nous devons partir à présent à la recherche d'autres noctifères, déclara-t-il d'un ton solennel.

— Allez en paix, Grand-Père ! fit Cheeta, en écrasant une larme.

Soulagés d'avoir réglé ce problème, Remo et Chiun s'esquivèrent par une issue de secours.

— Bien joué, dit Remo. Il ne nous reste plus qu'à attraper ce Kracivo le plus discrètement possible.

— C'est ta faute, lui jeta Chiun, hargneux.

— Pourquoi ? C'est vous qui l'avez lâché.

— Mais tu n'as pas réussi à mettre la main dessus. Un misérable Russe se révèle plus rapide qu'un Maître de Sinanju ? Mes ancêtres me renieraient pour avoir voulu t'éduquer et m'être abaissé à t'apprendre à respirer correctement.

Ils étaient arrivés au treizième étage.

— C'est ici qu'il a dû tomber, dit Chiun, en désignant un endroit sur le plafond. Il n'y avait aucune trace du Kracivo, ni au plafond ni sur la moquette.

— On cherche chacun de son côté ? proposa Remo.

Ils se séparèrent et visitèrent toutes les pièces de l'étage, enfonçant les portes et dévastant tout sur leur passage.

Quand ils se furent éloignés, une bulle blanche se forma dans le

mur du couloir, à l'endroit précis où ils avaient tenu conseil. La bulle continua à grossir et devint une tête lisse, dont ta face dénuée de traits se dilatait et se rétractait comme un hideux poumon externe.

Le Kracivo traversa le couloir sur la pointe des pieds, et se fonda dans une porte. Il avait de la chance ; la chambre qu'il avait choisie était équipée d'un téléphone. Il s'en approcha et porta la main à son rhéostat. Celui-ci vrombissait furieusement en émettant une lueur rouge. Il allait devoir faire vite.

Il mit le rhéostat en marche.

Au bout du couloir, Remo et Chiun perçurent brusquement le bruit d'un battement de cœur, inaudible encore quelques secondes plus tôt. Chacun d'eux se rua hors de la chambre qu'il fouillait ; ils faillirent entrer en collision dans le couloir, et arrivèrent en même temps devant la porte. Simultanément, ils firent irruption dans la pièce, et aperçurent la silhouette opaque du Kracivo, un combiné téléphonique plaqué contre son crâne lisse. Sous leurs yeux, la créature se nimba soudain de lumière, telle une ampoule électrique opaline.

— Trop tard, Américains ! ricana le Kracivo. C'était un numéro pré-enregistré !

— Bon Dieu ! fit Remo, en harponnant la brume vaporeuse suintant du combiné.

— Tu me fais honte, une fois de plus ! glapit Chiun, en piétinant le combiné, qui avait chu sur la moquette.

— Moi ? Et pourquoi ne l'avez-vous pas attrapé vous-même ?

— Tu me gêrais.

— Mon œil ! rétorqua Remo.

Puis il aperçut une lumière clignotant sur la console du téléphone. Celle-ci comportait plusieurs touches correspondant à des numéros mis en mémoire, et celle qui clignotait portait le nom de Randal Rump.

CHAPITRE XXXII

Randal Rumpp essayait de discuter avec le technicien de Nishitsu malgré le vacarme ambiant : aux coups frappés contre ses portes s'ajoutait maintenant la cacophonie des téléphones. Il enrageait de ne pas pouvoir y répondre, car c'étaient sans doute des journalistes impatients de l'interviewer. Mais, pour se tirer d'affaire, il devait empêcher la Tour de s'enfoncer. S'il savait pourquoi elle se prenait soudain pour une taupe, il serait peut-être en mesure de l'arrêter. Ce serait son principal atout dans son marchandage avec les juges : allégez la peine, et la Tour Rumpp ne finira pas au Kazakhstan.

Le Japonais tentait d'expliquer sa théorie en termes compréhensibles pour un profane :

— La Toul a un poids énorme. Plusieurs tonnes. Mais quand elle s'est dématérialisée, elle ne pesait plus rien. Le sol s'est relâché. Et quand l'immeuble a retrouvé son poids, il a exercé une forte pression vers le bas. Comme une machine à enfoncer les pieux.

— Un mouton ? fit Rumpp, en professionnel du bâtiment. Vous voulez dire que mon gratte-ciel est en train de défoncer le sol ?

— Oui. Il faut absolument éviter qu'il se dématérialise à nouveau.

— Un instant, le coupa Rumpp, en entendant le bip du signal d'appel. On me demande sur l'autre ligne.

Il appuya sur la touche de transfert et perçut un rugissement familier. Il eut juste le temps de bondir de son siège et de se planquer sous le bureau.

La lueur froide se dissipa rapidement. Rumpp rampa hors de sa cachette. Le Russe était suspendu dans l'air, et la lumière sur la boucle de son ceinturon brûlait d'un rouge ardent. Randal Rumpp fut parcouru d'un frisson glacé.

— Oh, merde. On va être nucléarisés. J'aime encore mieux me retrouver au Kazakhstan !

Durant les dix minutes suivantes, Rumpp fit tout ce qui était en son pouvoir pour écarter les obstacles du chemin de la forme flottante.

Un pied lumineux glissa contre un portemanteau en chêne ; Rumpp envoya le portemanteau à terre. La tête de l'apparition se confondit avec un luminaire, et Rumpp grimpa sur une chaise pour

fracasser le globe de verre dépoli avec un presse-papiers à ses initiales.

Il se plaça en dessous de la chose et tenta de l'éloigner du mur en soufflant dessus. Il n'y renonça que lorsqu'il fut au bord de l'évanouissement. Il essaya de l'attirer au centre de la pièce à l'aide d'un aspirateur déniché dans un placard. En vain.

Enfin, alors que Rumpp, épuisé, gisait en dessous du Russe, celui-ci revint à lui. Ses bras et ses jambes commencèrent à s'agiter frénétiquement. Une main s'avança vers la boucle du ceinturon.

Comprenant ce qui allait se produire, Rumpp roula sur lui-même pour se mettre à l'abri. Trop tard.

Quand il reprit conscience, la créature blanche, qui avait perdu sa luminosité, était penchée sur lui, le visage aussi dénué d'expression que d'habitude.

— Vous avez failli me tuer ! rugit Rumpp.

La créature inclina la tête en direction de la porte.

— Je crois qu'on frappe.

— La police essaie d'enfoncer la porte. Nous sommes coincés.

— C'est pire que ça. Des agents américains vont arriver. Ils sont chargés de vous liquider.

— De liquider ma société, vous voulez dire ?

— Non, non, de vous liquider, vous.

— Oooh, gémit Randal Rumpp. Comment dites-vous « zut », en russe ?

— *Proklatie*.

— *Proklatie*, répéta Rumpp. Qu'allons-nous faire ?

— Nous rendre à la police.

— Et nous faire lyncher ? fit Rumpp, consterné.

— Ça vaut mieux que de se faire tuer complètement.

— Il doit y avoir une autre solution, dit Rumpp en se relevant, et en parcourant son bureau d'un regard fiévreux. Toute ma vie, j'ai trouvé une autre solution.

Ses yeux s'arrêtèrent sur le Russe sans visage.

— Il reste encore un peu d'énergie dans votre batterie ?

— Probablement.

— Je vous achète votre combinaison.

— Elle n'est pas à vendre. Et vous êtes fauché.

— Bon, fit Randal Rumpp, en haussant les épaules. Il n'y a pas de mal à poser la question, hein ?

Mine de rien, il ramassa le lourd presse-papiers. Son regard se posa sur la tête blanche et lisse, qui paraissait soudain aussi fragile qu'une coquille d'œuf.

— D'un autre côté, je pourrais tout simplement vous briser le crâne, et la prendre.

— Vous ne feriez pas une chose pareille, quand même ?

— Vous pariez ?

À ce moment, les coups contre la porte redoublèrent d'intensité.

— Ils ont dû apporter un bélier, murmura Rumpp.

Les coups furent remplacés par un grincement métallique.

— Ça ressemble plutôt à un tank, fit le Russe.

— Un tank ne rentrerait pas dans le monte-charge.

— Alors, ce doit être les agents américains qui viennent nous liquider.

Quelque chose qui ressemblait au blindage d'un cuirassé s'abattit au sol avec fracas, faisant vibrer l'étage tout entier.

Randal Rumpp se raidit. Le presse-papiers tomba sur la moquette.

Deux étranges personnages apparurent sur le seuil. L'un était un minuscule Oriental, l'autre un Américain svelte, dont la tenue n'évoquait en rien celle d'un homme d'affaires.

Les deux hommes se séparèrent. Le second se dirigea vers Randal Rumpp, le premier vers le Russe, qui avait saisi le téléphone cellulaire d'une main, et tripotait son ceinturon de l'autre.

— Tu es à moi ! glapit l'Asiatique.

Randal Rumpp ne vit pas ce qui se passa ensuite. Ses yeux étaient rivés à ceux du grand type maigre marchant sur lui. Le regard de l'homme était aussi glacé que celui d'un employé de banque chargé d'accorder les prêts. Il leva une main, prit Randal Rumpp à la gorge et le plaqua contre la baie vitrée.

— Toi, dit l'homme d'une voix aussi froide que ses yeux, tu as causé assez de dégâts comme ça.

— Urkkk.

— Quoi ?

— J’ai tout inventé ! râla Rumpp. Rien de tout ça n’est arrivé à cause de moi ! J’ai menti ! Vous ne pouvez pas me liquider pour ça !

— C’est le boulot qui veut ça, mon pote, dit l’homme, en poussant plus fort.

La tête de Rumpp crissa contre le verre.

— Mais je n’ai pas... voulu protester Rumpp.

La main se resserra, étouffant ses paroles. Rumpp aurait voulu dire que tout ça n’était qu’une arnaque. Qu’il n’était pas responsable. Qu’il avait simplement profité de l’occasion pour essayer de réduire un peu son endettement.

Mais l’homme n’écoutait pas. De sa main libre, il manipulait les membres inertes de Rumpp. Il pressa le bras gauche du promoteur contre son flanc, la paume bien à plat contre la cuisse. Puis il replia le bras droit de Rumpp et lui cala le poing contre la hanche. Enfin, il lui leva une jambe de manière à former un angle avec le pelvis.

Randal Rumpp ne voyait pas ce qu’il faisait, mais quand l’homme eut fini, Rumpp se tenait sur une jambe, figé dans une posture inconfortable.

— Les gars comme toi, reprit l’homme, avaient jadis la courtoisie de sauter par la fenêtre quand les choses tournaient mal.

Il leva la main. Les souliers parfaitement cirés de Rumpp quittèrent le sol.

Puis il fut projeté à travers le panneau vitré. Il y eut un craquement sec, mais, bizarrement, le verre ne se brisa pas en éclats.

Randal Rumpp parcourut cinq mètres dans l’air, et eut le temps de voir pourquoi.

Le verre s’était découpé suivant le contour exact de son corps paralysé, qui dessinait un R d’un mètre quatre-vingts.

Rumpp sourit. Quelle classe ! Ce type était un vrai pro. Il aurait voulu lui adresser un geste appréciateur, mais ses bras étaient raides, et la pesanteur commençait à exercer son inexorable influence.

Tandis que le sol venait à sa rencontre, Randal Rumpp vit défiler toute sa vie devant ses yeux. Il prit tellement son pied à revivre sa glorieuse carrière qu’il en oublia complètement la situation où il se trouvait – jusqu’au *splash* final sur le trottoir.

Remo Williams attendit d’avoir perçu le bruit mou avant de se tourner vers Chiun.

Le Maître de Sinanju, de la pointe de son pied chaussé d'une sandale, démantelait rageusement le bureau en merisier du défunt promoteur.

— Encore loupé, hein ? fit Remo.

— Ce démon a de nouveau eu recours à sa machine infernale.

— Eh bien, moi, je n'ai pas raté mon homme.

— Pffft ! Il ne comptait pas.

— Rump était une grosse légume, protesta Remo, en ramassant le combiné qui gisait sur le sol.

Il le porta à son oreille. La ligne n'avait pas été coupée. Il entendit des voix confuses hurlant à l'autre bout du fil.

— Tenez, écoutez ça.

Le Maître de Sinanju saisit l'appareil et écouta, d'un air exaspéré. Il fit la grimace.

— Peuh ! Ce n'est rien, déclara-t-il sèchement.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Ce sont seulement des Japonais qui se plaignent.

— Quand même, fit Remo, il vaut mieux remettre cet appareil à Smitty.

— Oui, riposta Chiun d'un ton amer. Apportons la preuve de notre incompetence à Harold le Fou. Il nous fera sans doute décapiter pour nous punir de notre échec.

À l'autre bout du couloir, les coups continuaient à résonner.

— Vous ne pourriez pas baisser un peu le ton, jusqu'à ce que nous soyons ressortis comme nous sommes entrés ? fit Remo, avec un mouvement de la tête en direction du couloir.

— Qui pourrait nous entendre, dans un tel tapage ?

Le téléphone intéressa beaucoup Harold Smith. Il releva ses yeux pensifs de son vieux bureau en chêne, dans le Sanatorium de Folcroft.

Le poste cellulaire avait été en partie démonté, et connecté à son ordinateur.

— D'après la mémoire de l'appareil, le dernier numéro appelé était celui de la Nishitsu, à Osaka.

— La Nishitsu ? répéta Remo. Ce ne sont pas eux qui étaient derrière cette histoire d'invasion à Yuma, dans l'Arizona, il y a

quelques années ?

— Exact, approuva Smith. Et rappelez-vous, Remo, qu'avant cela nous avons été informés d'un événement survenu à la Nishitsu, et attribué au KGB.

— Oui. Vous pensez que cette combinaison était une invention japonaise, et que les Russes s'en sont emparés ?

— Rumpp voulait sans doute obtenir davantage de renseignements sur la combinaison, et il a appelé la Nishitsu. Quand Chiun et vous avez surgi dans son bureau, le Kracivo a tout simplement appuyé sur la touche de rappel du dernier numéro.

— Et il s'est faxé à Osaka.

— Pas nécessairement, Remo.

— Où, alors ? questionna Remo, intéressé.

— Rappelez-vous que, jusqu'ici, le Kracivo n'a circulé que dans le réseau téléphonique national. Pour atteindre Osaka, il lui faudrait passer par un satellite de communications, qui le retransmettrait vers une station terrestre. Il n'est pas évident que sa structure atomique resterait intacte pendant le transfert.

— Vous voulez dire que ses molécules ont pu s'embrouiller ?

— C'est possible.

Remo croisa les bras.

— La dernière fois aussi, vous étiez sûr qu'il ne reviendrait jamais plus nous hanter.

— Je n'ai aucune certitude, cette fois. Mais c'est une possibilité.

— Oui, intervint Chiun. C'est ce qui a dû se produire.

— Et depuis quand êtes-vous un expert en technologie ? interrogea sèchement Remo.

Chiun lui décocha subrepticement un coup de pied dans les chevilles et Remo se tut.

— Manifestement, ce démon russe a cessé de nuire, reprit Chiun d'un ton assuré. Et, puisque nous avons liquidé cet intrigant de Rumpp, on peut considérer que nous nous sommes acquittés honorablement de notre mission.

— Oui, j'imagine, convint Smith.

— Nous pouvons donc poursuivre les négociations au sujet des contrats, ajouta Chiun.

— Euh, oui, répondit Smith, circonspect.

— Alors, je propose que nous commençons dès maintenant, termina Chiun, rayonnant.

— Si vous n’y voyez pas d’inconvénients, j’ai encore quelques petits détails à régler.

— Que peut-il y avoir de plus important que nos négociations ?

— Informer le Président.

— Oui. Faites-le. Et veillez à prononcer nos noms fréquemment dans votre conversation.

— Bien entendu, Maître Chiun.

— Vous savez, il y a une chose que je ne pige toujours pas, dit lentement Remo.

Les autres le regardèrent.

— Qui étaient ces Russes ?

— Bonne question, répondit Smith. Vous n’avez pas eu la possibilité de les interroger ?

— Si. Leur chef m’a répondu par un mot, *shit*. J’ai cru qu’il m’insultait.

— Un moment, fit Smith, en se tournant vers son inséparable ordinateur. Le seul mot russe qui ait la même transcription phonétique est : *Shchit*.

— C’est bien ça, dit Remo. Et qu’est-ce que ça veut dire ?

— Écran, répondit Smith, déconcerté.

Il tapota son clavier, ouvrit d’autres fichiers. Il n’existe aucune organisation russe, passée ou présente, qui porte ce nom.

— Elle vient peut-être d’être créée ? suggéra Remo.

— Je crois que je vais ouvrir un nouveau fichier sous ce nom, reprit Smith, son visage amer plus crispé que jamais. Il se passe des choses étranges là-bas, en ce moment. Cette nouvelle organisation risque d’être un problème, à l’avenir.

— Empereur, quel va être le destin de l’immeuble de Rumpff l’intrigant ? questionna Chiun.

— Il a été condamné. Des experts en démolition vont le faire implorer.

— Le paysage en sera amélioré, approuva Chiun.

— Une dernière chose, Smitty, glissa Remo. Qu’est-il advenu des gens qui se sont enfoncés dans le sol, quand la Tour s’est spectralisée ?

— Ils sont officiellement portés disparus.

— Et officieusement ?

— Nous n'en avons aucune idée. Ils peuvent se trouver à une certaine distance sous terre. Ou ils peuvent continuer à descendre jusqu'à ce qu'ils ressortent à un endroit quelconque, de l'autre côté du globe... c'est-à-dire, poursuivit-il après avoir consulté son ordinateur, au Kazakhstan.

— Et que leur arrivera-t-il à ce moment-là ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Et je n'ai pas envie de m'attarder sur ce sujet, déclara Smith.

Il referma le dossier et appuya sur le bouton dissimulé sous son bureau, pour faire coulisser son terminal d'ordinateur dans sa cachette.

ÉPILOGUE

À l'approche de l'hiver, les bergers vivant sur les hauteurs du Kazakhstan quittèrent leurs montagnes grises pour mener leurs troupeaux dans la vallée.

Bulbul, leur chef, marchait à leur tête, comme il le faisait depuis vingt-deux ans. Au printemps, ce serait encore lui qui les conduirait vers les pacages d'altitude. Car telle était la coutume chez les pasteurs du Kazakhstan.

Après avoir monté leurs yourtes et fait paître les bouvillons, ils coupèrent la tête d'un mouton et entamèrent ce qui serait leur dernière partie de bouzkachi jusqu'au printemps. C'était un jeu brutal, épuisant. Montés sur leurs chevaux, les hommes s'abattaient sur la carcasse, se disputant le privilège de la transporter d'un bout à l'autre de la grande vallée où ils établissaient leurs quartiers d'hiver. C'était une tradition aussi ancienne que les montagnes.

Bulbul, comme toujours, fut le premier à atteindre la dépouille. Il se pencha contre le flanc de sa monture lancée au galop, et saisit la toison laineuse entre ses mains crevassées. Criant et riant, les autres se jetèrent à sa poursuite. Ils le rattrapaient rarement. Mais, cette année, Pishaq heurta du flanc de son cheval celui de la monture de Bulbul, et empoigna une patte de la carcasse. Tirant chacun de leur côté, ils continuèrent leur course. Celui qui aurait la dépouille entre les mains quand ils atteindraient le bout de la vallée serait déclaré vainqueur.

Pendant vingt-deux années consécutives, ce vainqueur avait été Bulbul. Cette année, pour la première fois, il devait lutter contre un nouveau champion, d'une force au moins égale à la sienne. Cela lui faisait bouillir le sang, et l'attristait en même temps. Il ne voulait pas devenir vieux – pas encore.

Ils n'atteignirent jamais le fond de la vallée, encore verdoyante. Quelque chose jaillit du sol, juste sous les sabots de leurs chevaux.

Cela ressemblait à un homme. Un homme étrange, ou plutôt un cadavre.

Bulbul poussa un cri d'avertissement, et tous tirèrent sur les rênes de leurs montures. À travers un nuage de poussière, ils regardèrent l'homme s'élever au-dessus de la prairie, tel un fantôme surgissant d'une tombe oubliée.

Leurs yeux étroits s'élargirent de stupéfaction.

— Un fantôme ! siffla Bulbul.

— Regardez ses yeux ! Ils sont morts !

C'était vrai : les yeux du fantôme étaient grands ouverts, mais fixes, et leur pupille pas plus grosse qu'une tête d'épingle.

— Un autre fantôme ! hurla un cavalier.

Le deuxième spectre était vêtu d'un uniforme bleu, comme un soldat. Il avait les mêmes yeux que le premier.

Un troisième fantôme ne tarda pas à émerger des pâturages de leurs ancêtres.

Les montagnards au visage rude et au regard dur contemplaient ce spectacle en silence. Ils avaient vu d'étranges choses, au cours de leur vie. Mais jamais rien d'aussi étrange que ces apparitions. Pourtant, ils ne s'enfuirent pas, et ne trahirent aucun signe de frayeur, car ils n'étaient pas hommes à cela. Seuls les chevaux en prirent ombrage.

Les trois corps montèrent vers le firmament et disparurent à leur vue.

Un peu plus tard, un long objet muni de roues traversa l'espace ; un homme dit qu'il ressemblait à ces machines que chevauchaient les gens dans le lointain Kashgar.

Le dernier fantôme à jaillir de ce sol maudit fut celui d'une femme, aux yeux agrandis, toute vêtue de noir.

Bulbul poussa un grognement.

— Aucun doute, dit-il, elle sort d'une tombe. Regardez, les araignées ont tissé leur toile dans sa robe poussiéreuse.

C'était indiscutable.

Le cadavre de la femme s'évanouit bientôt dans le ciel.

Toute la nuit, ils montèrent la garde, mais aucun autre esprit ne monta vers les étoiles froides.

À l'aube, ils tinrent conseil. Il fut décidé que la vallée était maudite, et qu'ils ne pouvaient plus y jouer au bouzkachi. Cette décision les attrista, car c'était la terre de leurs pères. Mais ils étaient lucides et réalistes. Il n'y eut aucune contestation.

En retournant vers leurs tentes, leurs bouvillons et leurs femmes inquiètes, les pasteurs des hauteurs du Kazakhstan convinrent, par un pacte unanime, de ne jamais parler de ce spectacle inoubliable à quiconque ne l'avait pas contemplé lui-même.

Ils étaient hommes de parole. Le pacte ne fut jamais rompu.

Et le monde ne sut jamais rien des fantômes volants du Kazakhstan.

*Achevé d'imprimer en février 1994
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N°d'imp. 534. —
Dépôt légal : février 1994.
Imprimé en France

Notes

[1] Phonétiquement, l'équivalent du mot anglais *Shit* (merde).